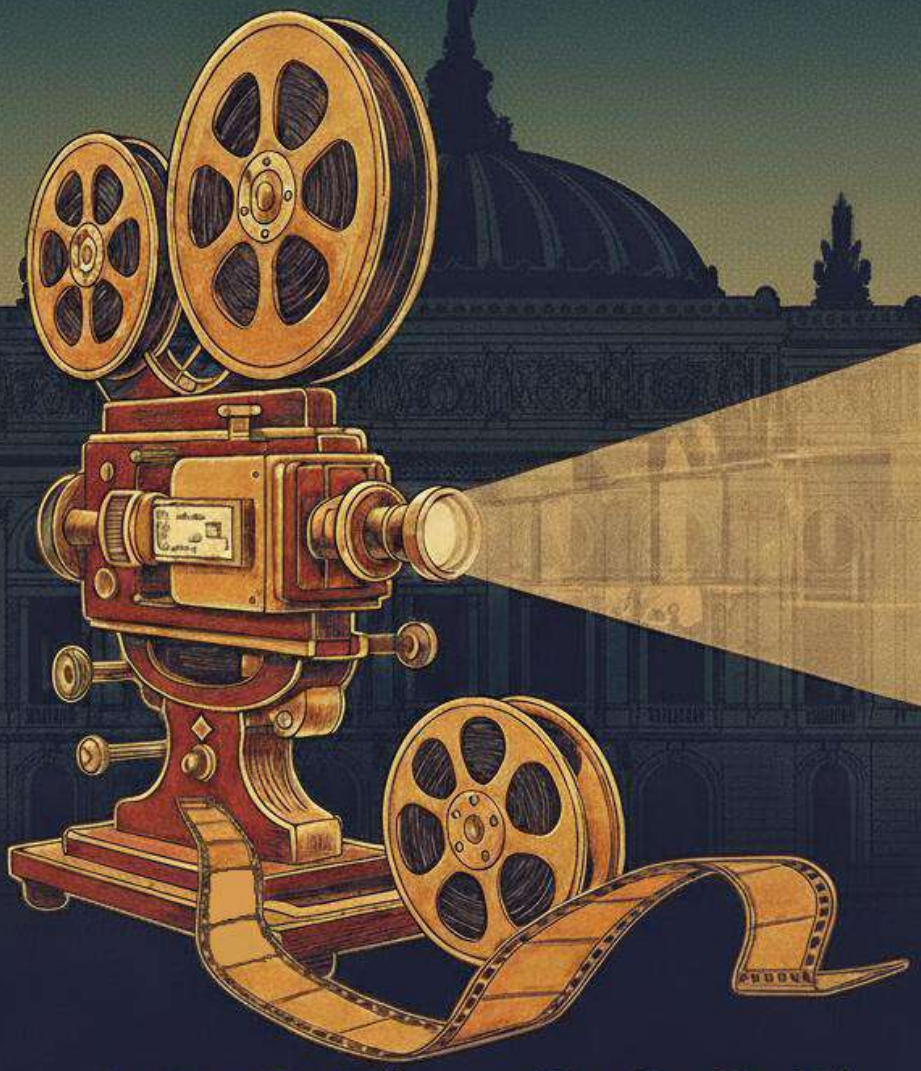
130 ANS DE CINÉMA
DANS LE 9e



1895–2025

PARIS

14, bd des Capucines

Par le Comité interquartiers Cinéma et 9e :

Isabelle FILZI-DELAYE

Marie DJOUDI

Line DUCLOS

Jean-François FENEUX

Jean-Maurice ROY

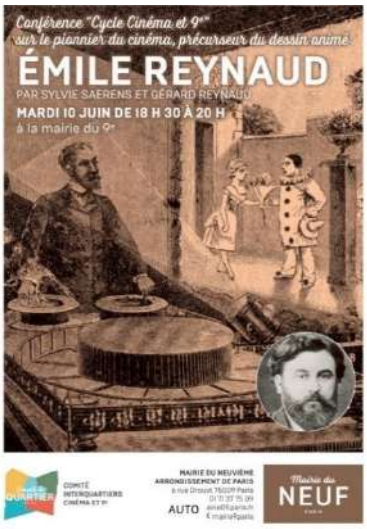
Coordonné par Françoise TOMASINI

Décembre 2025 (mise à jour en août 2026)

À l'occasion des 130 ans de la naissance officielle du cinéma dans le 9e, un groupe de travail composé de Conseillers de quartier s'est constitué, en lien avec la mairie du 9e, pour étudier les liens entre cinéma et 9e arrondissement.

Tout au long de l'année 2025, il a organisé des conférences et rencontres à destination des amoureux du 7e art :









LE LIVRET, RÉSULTAT DE SES RECHERCHES, A ÉTÉ IMAGINÉ EN LIEN ÉTROIT AVEC LA CARTE INTERACTIVE DISPONIBLE ICI : https://urls.fr/6jyZT-

Le Comité interquartiers Cinéma et 9e remercie en particulier

Madame la maire du 9e arrondissement, Delphine Bürkli, pour son soutien au projet, et son Adjoint en charge de la culture et du patrimoine, Nicolas Cour, pour son accompagnement,

Anne-Marie Malthête-Quévrain, Sylvie Saerens et Marc Durand pour leurs conférences et la générosité avec laquelle ils ont bien voulu lui fournir de très nombreuses informations, Pascal Friaut pour la co-animation de la rencontre autour de Georges Méliès, Valécien Bonnot-Galluci pour ses recherches de liens entre Germaine Dulac et le 9e, Stéphane Goudet pour ses conseils avisés,

ainsi que celles et ceux qui ont bien voulu aider à la relecture ou apporter des précisions bienvenues.

SOMMAIRE

I. « NAISSANCE » DU CINÉMA DANS LE 9e ……..6

A. LE PRÉCINÉMA……..6
B. NAISSANCE OFFICIELLE DU CINÉMATOGRAPHE……19

II. SALLES DE CINÉMA (ET DISPOSITIFS ASSIMILÉS) DANS LE 9e ……..…27

A. LES PREMIERS TEMPS……27
B. DÉVELOPPEMENT DES SALLES DE CINÉMA……..33

III. PERSONNALITÉS DU CINÉMA ET 9e ……..52

A. FIGURES DU CINÉMA AYANT LAISSÉ LEUR EMPREINTE DANS LE 9e ……52
B. ÉTABLISSEMENTS AYANT RÉUNI DES FIGURES DU CINÉMA DANS LE 9e ……..67

IV. LE 9e DANS LE CINÉMA……68

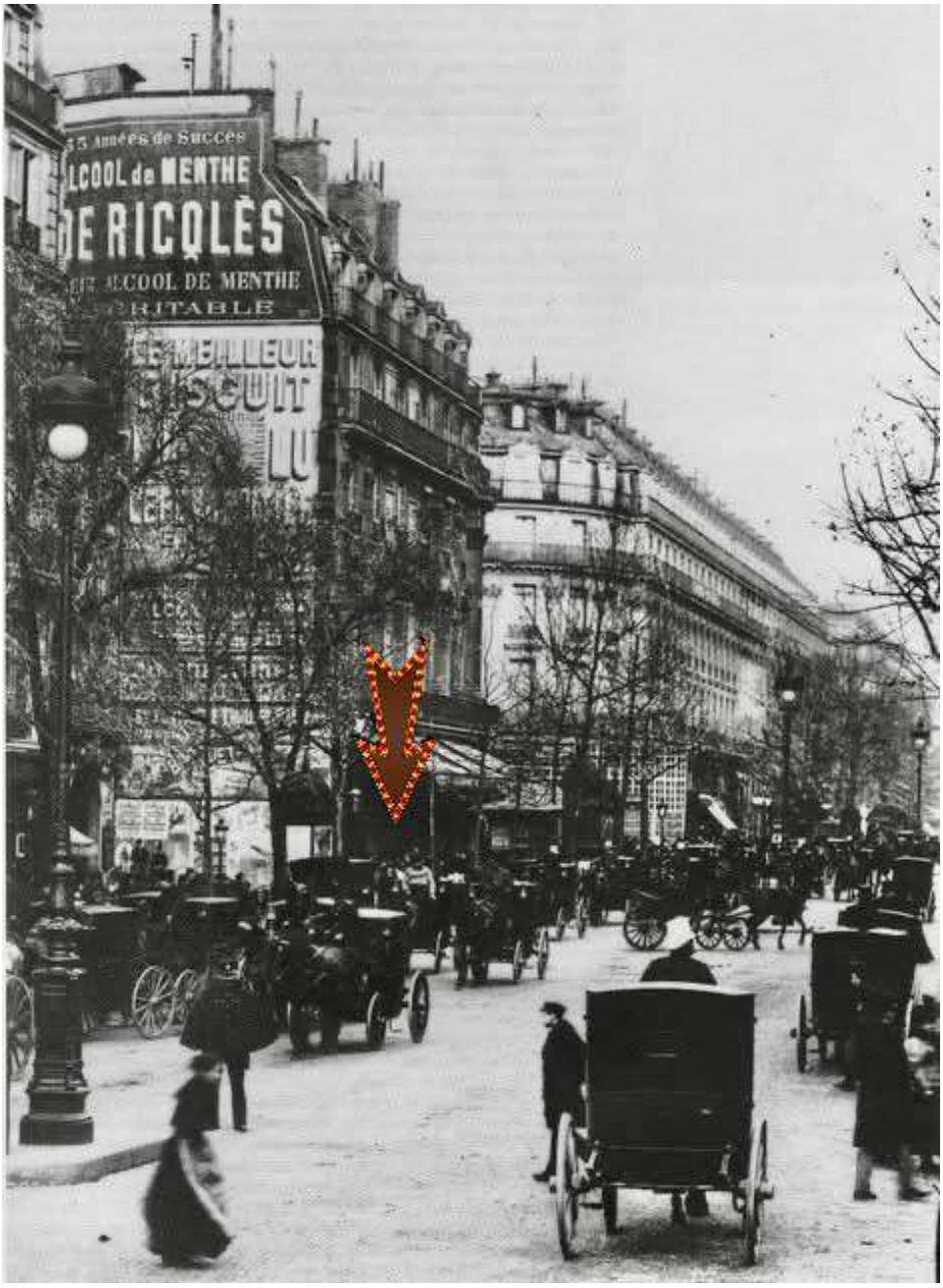
ANNEXES……142

1. D'autres adresses liées à l'audiovisuel dans le 9e
2. Sélection de films, séries, documentaires présentant un lien avec le 9e

ET LE CINÉMA FUT !

Le cinéma, bien qu'inventé ailleurs, naît dans le 9e arrondissement de Paris, le 28 décembre 1895.
Pas le 13 février, date de dépôt du brevet du Cinématographe-Lumière.
Pas le 22 mars, jour de première projection à un cercle de sachants.
Le 28 décembre 1895, le Cinématographe est officiellement offert au monde.

Une inscription rappelle l'événement au 14, boulevard des Capucines, semblant consacrer avec évidence une date de naissance et une paternité.



14, boulevard des Capucines (début 1896)

I. « NAISSANCE » DU CINÉMA DANS LE 9e

Les frères Lumière, qui n'ont pas créé les premiers films, n'ont pas toujours été considérés comme les inventeurs du cinéma. C'est seulement dans les années 1920 que s'est cristallisé le récit de l'invention du cinématographe, sur fond de querelle entre légitimité scientifique originelle des images animées, et légitimité économique et industrielle[1]. Le choix du 28 décembre 1895 comme date de « naissance », liant intimement le cinéma aux concepts de salle, de public et de séance payante, participe du même discours.

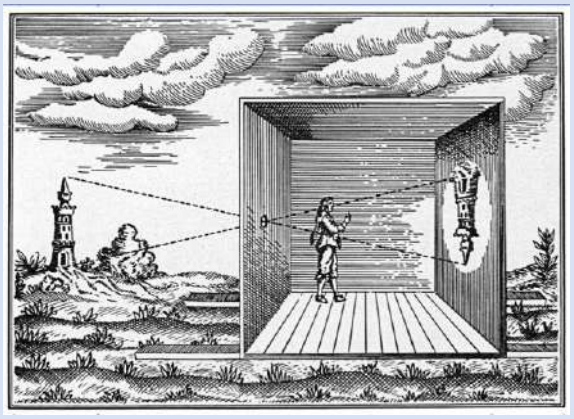
Tentons de comprendre les étapes de l'invention et la logique narrative concernant son avènement.

A – LE PRÉCINEMA

Du théâtre d'ombres apparu dans les contrées lointaines de la Chine ou de l'Inde[2] aux lanternes magiques nées au XVIIe siècle, en passant par les cavernes sombres et les chambres obscures, l'attrait pour le spectacle d'écran se perd dans la nuit des temps.



Laterna magica



Camera obscura

Au XIXe siècle, l'histoire des images animées s'accélère, le spectateur moderne advient [3]. Le Boulevard, lieu de tous les spectacles et des curiosités, concentre notamment :

- les panoramas, rotondes immersives recouvertes de peintures panoramiques agrémentées de décors réels, donnant l'illusion de la réalité (côté 2e – actuel – jusqu'en 1831) ;
- les théâtre d'ombres, au théâtre Séraphin passage Jouffroy, au musée Grévin boulevard Montmartre (également présents au cabaret du *Chat Noir*, dans le nord du 9e) ;
- les lanternes magiques électriques, grandes boîtes individuelles qui permettent en se penchant de scruter par un œilleton, moyennant 10 centimes, des dessins d'actualités [4],
- la première exposition impressionniste dans les anciens ateliers du photographe Nadar (en 1874, côté 2e en face du Grand Café)[5] ;
- les enseignes, vitrines et publicités lumineuses, sous l'égide de la Fée électricité.

[1] Christophe Gauthier, « Comment les frères Lumière devinrent les pères du cinéma : la querelle des inventeurs », Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 2009.

[2] Notons que le hasard a fait naître le cinéma dans un « Salon indien ».

[3] Cf l'exposition *"Enfin le cinéma !"* en 2021 au musée d'Orsay.

[4] Au *Grand Hôtel* notamment. La tendance était à faire entrer le spectacle dans une boîte individuelle, préfigurant le kinétoscope hier, la télévision plus tard.

[5] L'enseigne lumineuse de Nadar – la première à Paris – a été dessinée en 1860 par Antoine Lumière.



Lanterne magique électrique



Scènes du théâtre d'ombres d'Henri Rivière,
Musée de Montmartre, salle du Chat noir

Pour comprendre ce que le cinématographe apporte de nouveau en termes de technique et de représentation, il faut comprendre ce qu'il est.

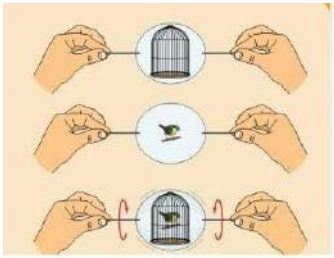
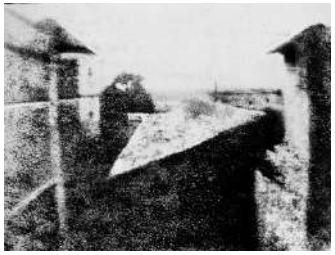
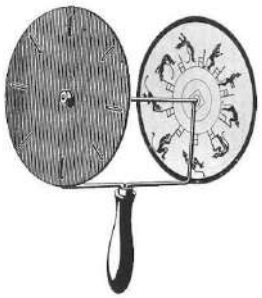
Son étymologie l'indique : il permet d'écrire (γράφειν / *gráphein*) le mouvement (κίνημα / *kínēma*). D'un point de vue technique, il s'agit :

- d'enregistrer le mouvement décomposé en une série d'instantanés
- de projeter les images fixes à une cadence suffisante pour créer l'*illusion* du mouvement.

L'illusion est possible grâce à deux phénomènes :
- la persistance rétinienne (optique), documentée dès l'Antiquité. Le disque de Newton l'utilise : quand des images se succèdent à une vitesse rapide, elles finissent par se superposer et donner l'illusion du blanc.
- l'effet phi (mental), c'est à dire la sensation visuelle de mouvement créée par l'apparition d'images successives. Pour le provoquer, une séparation / obturation entre les images est nécessaire (sans elle, elles se fondent les unes dans les autres).

Cinq types de recherches (dont la valeur intrinsèque doit être reconnue), de plus en plus mêlés au fil du temps, vont contribuer à l'invention du Cinématographe. Elles concernent :
- la synthèse / recomposition du mouvement (illusion créée à partir d'une succession de dessins)
- l'analyse / décomposition du mouvement (chronophotographie)
- la maîtrise du support de fixation des images (photographie, film)
- la projection sur écran
- le système d'entraînement et la perforation.

Nous suivrons ici une présentation classique et chronologique de la conquête des images animées. Il serait également possible d'envisager le cinéma dans une suite de naissances renouvelées par la découverte de ses potentialités ; ce n'est pas l'option retenue ici.

ANNÉE	NOUVEAUTÉ ET DESCRIPTION		COMMENTAIRE ÉVENTUEL
1826	**Thaumatrope du docteur britannique John Ayrton Paris** Ce jouet d'optique permet de superposer, par l'effet de la persistance rétinienne, les images placées sur les deux faces d'un disque tournant sur son diamètre. Ainsi, en faisant tourner très vite un disque portant sur une face un oiseau et sur l'autre une cage, l'observateur voit un oiseau en cage.		Il s'agit ici en réalité d'utiliser la persistance rétinienne mais pas de représenter un mouvement, les images étant fixes.
1826-27	**Invention de la photographie par Nicéphore Niepce** Niepce a obtenu un premier résultat significatif en 1816 (une vue depuis sa fenêtre), mais il ne parvient pas à fixer le négatif. Il tente donc d'obtenir directement un positif. Après plusieurs perfectionnements, c'est en 1826 ou 1827 qu'il parvient à réaliser la photographie intitulée *Point de vue du Gras*, prise depuis la fenêtre de sa maison (c'est une "héliographie" fixée sur plaque d'étain, recouverte de bitume de Judée). Son procédé nécessite plusieurs heures voire jours de pose, mais l'image est permanente.		Le temps de pose élevé ne permet de photographier que des paysages ou des natures mortes.
1832	**Phénakistiscope du Belge Joseph Plateau** En 1829, Joseph Plateau soutient à Liège une thèse sur la persistance des impressions lumineuses sur la rétine ; à partir de ses travaux, on estime qu'il faut au moins 10 images par secondes pour reproduire un mouvement relativement fluide. Trois ans plus tard, il élabore le jouet d'optique qu'il nomme Phénakistiscope, à partir des lois de la stroboscopie. Sur un disque en carton, un mouvement est décomposé en une séquence d'images fixes. La série de dessins est vue à travers des fentes entre lesquelles la vision est interrompue : c'est le principe de l'obturateur, repris par les projecteurs à venir. L'obturation permet d'empêcher la confusion des images entre elles, due par la persistance rétinienne ; le mouvement est reconstitué par le cerveau grâce à l'effet phi.	 *Phénakistiscope double*	Le phénakistiscope est le premier appareil de synthèse d'un mouvement bref. Plateau préconise dès 1845 d'appliquer la photographie à son procédé, mais ne peut entreprendre ces travaux (il est devenu aveugle après avoir fixé le soleil trop longtemps pour ses recherches) et le temps de pose de la photographie est encore trop long (impossible de faire poser plus de 10 heures une personne sans bouger).

1834 **Zootrope de l'Anglais William George Horner**

Il s'agit d'un tambour sur le pourtour duquel on applique une bande de papier représentant en dessins les positions d'un animal en mouvement. Lorsqu'on fait tourner le tambour, les spectateurs répartis autour de la machine voient à travers les fentes un lapin s'enfuir ou un cheval galoper.



La disposition des images en bande préfigure celle du film.

1837 **Daguerréotypie de Louis Daguerre**

Daguerre s'est associé à Niepce. Après la mort de ce dernier, il met au point son propre procédé, la daguerréotypie (oubliant par ce nom la contribution de son associé). Celle-ci permet de limiter le temps de pose à 15-30 minutes. L'impression se fait sur plaque métallique, impressionnée par l'iode et fixée par du sel marin et du mercure.

Il devient possible de faire poser des personnes.

En 1839, le brevet est acquis par l'Etat français, qui décide de rendre le procédé public.

1839 **Calotype du Britannique William Henry Fox Talbot**

Talbot révèle le procédé de photographie négatif / positif qu'il a mis au point. La photographie peut désormais être reproduite à l'infini.

De plus, il utilise de l'iodure d'argent, nettement plus sensible à la lumière que le chlorure d'argent utilisé pour le daguerréotype, et parvient à obtenir des images en seulement quelques minutes.

Le temps de pose est encore abaissé.

1850 **Mise au point de la sensibilisation du négatif au collodion humide par le Britannique Frederick Scott Archer**

Le procédé du collodion humide est délicat à mettre en œuvre mais permet en photographie d'excellents résultats en un temps limité : le matériau sensible doit être préparé juste avant la prise de vue, étendu sur la plaque dans le noir, développé aussitôt après l'impression à la lumière.

Le procédé permet des progrès fulgurants. Il se généralise à partir de 1851 et la profession de photographe compte bientôt des milliers de personnes. Mais l'appareillage est lourd, le photographe doit se déplacer avec un véritable laboratoire ambulant.

1874 **Revolver photographique de Pierre Janssen**

L'astronome enregistre le passage de Vénus devant le soleil. L'appareil a un dispositif d'enregistrement de 48 vues successives en 72 secondes sur une plaque daguerréotype circulaire.



La fréquence d'entraînement est faible, mais il n'est pas nécessaire qu'elle soit plus rapide s'agissant d'enregistrer le déplacement d'astres.

1877

Praxinoscope d'Émile Reynaud

"Ce jouet d'optique breveté permet aussi de recréer l'illusion du mouvement. Le praxinoscope se compose principalement d'une cage centrale de 12 miroirs et d'un tambour, à l'intérieur duquel on dispose une bande cartonnée représentant 12 poses d'un sujet ou d'une scène en mouvement. En faisant rapidement tourner le tambour et en regardant les images qui se reflètent dans les miroirs, on voit la scène s'animer sans saccades. Ce petit spectacle est visible par plusieurs personnes à la fois, et l'on peut admirer la finesse et le sens artistique des dessins, tous réalisés et peints à la main par Émile Reynaud. Ses atouts : netteté, clarté et luminosité des images" (brochure de l'association Amis d'Émile Reynaud).

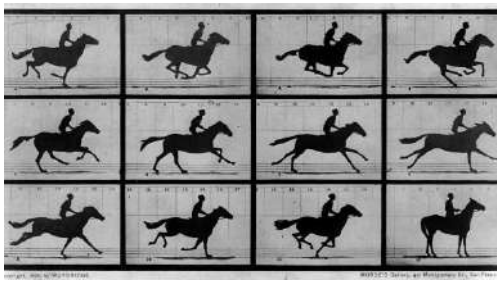


S'appuyant sur le principe de fusion des images et de compensation optique, Reynaud n'utilise pas d'obturateur - qui supprime 9/10e de la lumière.

1878

Décomposition du mouvement en images photographiques successives par le Britannique Eadweard Muybridge

Le physiologiste Muybridge souhaite décomposer le mouvement du cheval au galop. Il dispose 12 (puis 24) cabines le long d'une piste à Palo Alto ; dans chacune d'elles se trouve un appareil photographique et un opérateur. Des fils reliés aux obturateurs sont tendus en travers de la piste et les chevaux déclenchent les prises de vue en passant devant l'appareil (ce qui ne se fait pas sans difficultés ni chutes...).



Muybridge obtient pour la première fois la décomposition d'un mouvement rapide en une série de photographies successives = les premières prises de vues.

Mais les photographies sont prises de plusieurs points de vue et leur nombre est limité par le nombre d'appareils utilisés.

Muybridge développe dès lors le zoopraxiscope, qui lui permet de projeter sur écran en boucle ses vues successives de cheval au galop.

À noter :

- en 1853, Franz von Uchatius avait déjà projeté une brève image animée sur écran avec son Kinesticope ;
- en 1870, Henry R. Heyl avait déjà projeté une brève photographie animée sur écran avec son Phasmatrope.

1879

Praxinoscope-théâtre d'Émile Reynaud

"Émile Reynaud ne va cesser de perfectionner sa première invention. Pour ce nouvel appareil, les sujets, toujours sur bandes cartonnées de 12 poses mais sur fond noir, évoluent dans un décor. Nouveauté : images animées sur décor fixe" (brochure de l'association Amis d'Émile Reynaud).

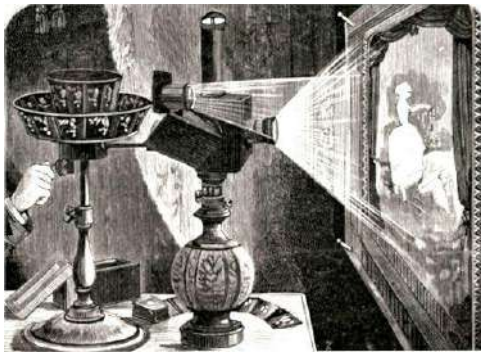


Reynaud crée un effet de profondeur de champ.

1880

Praxinoscope à projection d'Émile Reynaud

"Pour que ses saynètes soient visibles par un public, certes encore restreint, Émile Reynaud va adjoindre à son praxinoscope une lanterne magique et dessiner ses personnages sur des plaques de verre liées entre elles par des morceaux d'étoffe. Les bandes comportent toujours 12 poses. Nouveauté chez Reynaud : la projection sur écran" (brochure de l'association Amis d'Émile Reynaud).



Révolution de la pratique photographique : l'emploi de la plaque sèche au gélatino-bromure d'argent

En 1880, l'emploi de la plaque sèche au gélatino-bromure, développé imparfaitement à partir de 1871 par l'Anglais Richard Maddox, est au point. L'émulsion peut être préparée bien avant la prise de vue et développée bien après. L'usage est désormais à la portée d'un très large public d'amateurs, l'éloignement du studio photo est plus aisé, c'est une révolution.

Des entreprises se créent en France (Lumière...), aux Etats-Unis (Eastman...) et ailleurs pour la fabrication et la commercialisation de plaques sèches.

1881

Les étiquettes bleues Lumière

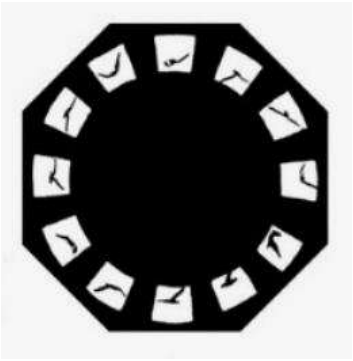
L'atelier d'Antoine Lumière, qui produit des supports et produits photographiques, est en difficultés. Son fils Louis, âgé de 17 ans, améliore la plaque sèche au gélatino-bromure d'argent et crée un système prêt à l'emploi et très sensible à la lumière, qui permet un temps de pose de seulement 1/60^{e} de seconde; ce nouveau support est appelé "Etiquette bleue".

L'atelier paternel devient une usine qui produit 15 millions de plaques sèches par an et emploie 300 ouvriers.

1882 **Fusil photographique d'Etienne-Jules Marey**

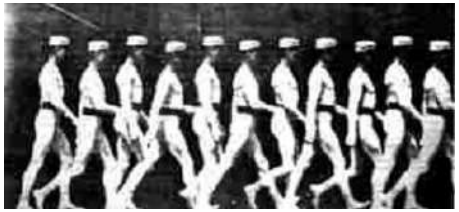
Marey améliore le revolver de Janssen avec le "fusil photographique", appareil de prise de vues qui prend 12 images en une seconde (par exemple d'un vol d'oiseaux), sur une plaque en rotation. En disposant ces photographies sur un appareil tel que le phénakistiscope, on reproduit l'apparence du mouvement du vol.





Chronophotographe à plaque fixe d'Etienne-Jules Marey

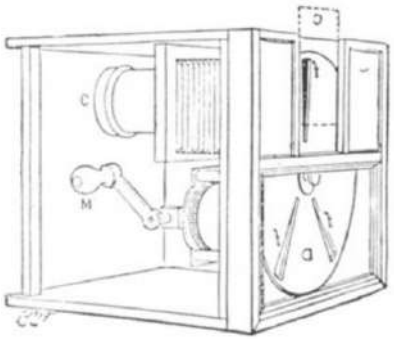
Marey met au point un appareil permettant de prendre plus d'images que le fusil, sur une longue plaque rectangulaire. Mais quand le sujet photographié se déplace lentement, les images se superposent, ce qui rend la restitution du mouvement impossible.



1888 **Chronophotographe sur bande mobile d'Etienne-Jules Marey**

Abandonnant la plaque fixe, Marey décompose un mouvement en une série de photographies successives sur une même bande de papier sensible, entraînée de façon intermittente.

Il invente là un dispositif fondamental, à la base du principe du cinématographe, avec :
- un seul point de vue (un seul objectif),
- la fixation d'une série d'images à grande vitesse (jusqu'à 20 par seconde),
- une seule bande, entraînée par un dispositif de traction mécanique, les arrêts étant synchrones à l'ouverture de l'obturateur (la bande s'arrête à chaque prise de vue pour que l'image reste nette).



L'appareil est considéré comme **la première caméra** de prises de vues.
Le système de Marey ne possédant pas de perforations, l'équidistance des images ne peut pas être rigoureuse, et une restitution du mouvement conforme au réel est impossible.
Par ailleurs, le problème du papier sensible est qu'il n'est pas transparent : on peut enregistrer dessus, pas projeter.
Toutefois, le but de Marey n'est pas la reproduction du mouvement, mais sa décomposition en phases immobiles pour le comprendre scientifiquement et rectifier les idées fausses.

Théâtre optique d'Émile Reynaud

"Déposé le 1er décembre 1888, le brevet est daté du 14 janvier 1889. Sur le même principe que le praxinoscope, avec sa cage centrale de glaces, le Théâtre optique permet de projeter une bande de longueur indéfinie, véritable préfiguration du film. Ces bandes souples sont régulièrement perforées et se déroulent d'une première bobine pour s'enrouler dans une seconde, en s'engrenant dans des goupilles saillantes. En artiste accompli, Émile Reynaud dessine et peint ses images à la main, une par une sur cristalloïde, soit une moyenne de 500 à 600 poses par bande. Émile Reynaud va enfin pouvoir atteindre son objectif : présenter un vrai spectacle, raconter une histoire devant un public nombreux" (brochure de l'association Amis d'É. Reynaud).



L'appareil à objectifs multiples du Britannique Louis Le Prince

Le 14 octobre 1888, Louis Le Prince tourne 2 films de quelques secondes sur papier sensible : une scène de jardin avec sa belle-mère et une vue de la circulation sur le pont de Leeds.

Le Théâtre optique permet de projeter sur grand écran des dessins animés sur une longue durée.

Il s'agit du **premier système de bande avec perforation.**



L'appareil était opérationnel pour la prise de vues, pas pour la projection. L'inventeur disparut lors d'un trajet en train vers Dijon en 1890 et l'on n'entendit plus parler de lui (sa disparition fut en réalité dictée par des "convenances familiales").

1889

Invention des bobines photographiques de l'Américain George Eastman

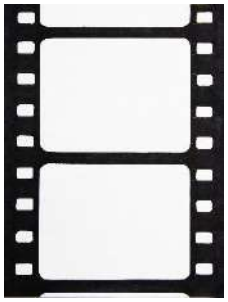
Revenons un peu en arrière pour éclaircir cette invention :

> 1888 : Eastman met sur le marché le Kodak, un appareil photo léger et simple d'utilisation qui utilise (à ses débuts) des bobines de papier sensible.
> 1888 : première mise au point de la pellicule photographique.
En 1855, le britannique Alexander Parkes avait inventé la feuille de celluloïd.
En 1888, le britannique John Carbutt – employé de l'américain Eastman – met au point, à partir de ces feuilles, un support en nitrate de cellulose. Il s'agit de la pellicule photographique, bien moins fragile que les plaques de verre photographiques, mais dont les feuilles sont encore trop rigides pour être enroulées.
> 1889 : le chimiste d'Eastman, Henry Reichenbach, met au point une pellicule encore plus souple pouvant être stockée en rouleaux. Eastman commercialise dès lors les bobines pour son Kodak, sous la forme de rouleaux larges de 70mm non perforés.

Le nitrate a un inconvénient principal : son inflammabilité. Il est notamment sujet à la combustion spontanée lorsqu'il est mal conservé. Le support nitrate se voit ainsi affublé du surnom film-flamme.

Invention du film (au sens cinématographique) par l'Américain Thomas Edison

> En 1889, Edison a amélioré le télégraphe, déposé le brevet de l'ampoule électrique, inventé le Phonographe.
Il s'intéresse désormais à l'image animée et travaille à développer un Phonographe optique. C'est lors de l'Exposition universelle de Paris, en octobre 1889, que, découvrant le Chronophotographe de Marey et le Théâtre optique de Reynaud, il oriente ses travaux dans une direction différente avec son collaborateur Dickson.
> Cette même année, Edison conçoit la solution du film perforé. Il le définit comme une bande de pellicule sensible et transparente, qui porte sur les côtés des trous s'engrénant comme dans un télégraphe automatique, avec une roue crantée.

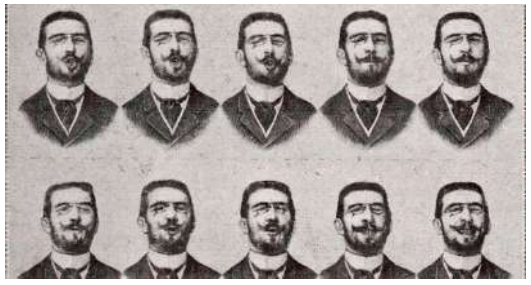


Edison est incontestablement l'inventeur du film.
Il coupe une bande de pellicule Eastman en 2 (35mm), et y ajoute 4 rangées de perforations rectangulaires de chaque côté.
Les cotes du film et la disposition des perforations choisies ont été conservées jusqu'à nos jours.

1890

Chronophotographe à pellicule mobile de Marey

Marey remplace son papier sensible par la pellicule Kodak. Avec cet appareil, il filme avec son assistant Demenÿ des visages humains en mouvement, qui prononcent distinctement des phrases comme "Je vous aime" ou "Vive la France".



Premiers « gros plans ».
Le but de Marey est toujours la décomposition du mouvement.

1891

Kinétographe et kinétoscope de Thomas Edison et William K.L. Dickson
Edison et son collaborateur Dickson fabriquent 2 appareils :

- un kinétographe, destiné à l'enregistrement des images (l'appareil reprend le principe du chronophotographe de Marey, mais grâce au principe de perforation du film, les espacements entre les photographies sont réguliers) ;

- un kinétoscope, grande boîte, éclairée de l'intérieur par une ampoule électrique, où un spectateur observe à travers un œilleton grossissant une image de petite dimension.



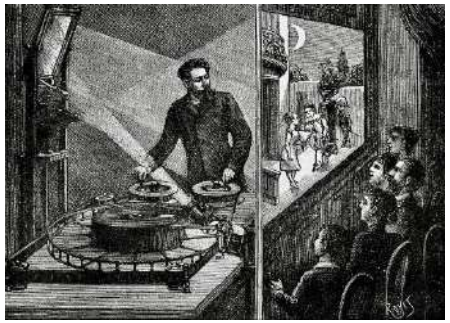
Le kinétoscope permet de voir individuellement des photographies animées sur une longue durée.

Edison ne crée pas de système de projection par impossibilité technique, mais parce qu'il ne le souhaite pas (contre l'avis de Dickson). En se concentrant sur la vente de ses appareils et en limitant la consultation du kinétoscope à un seul spectateur (comme il l'a fait pour ses phonographes), il multiplie les occasions de recettes.

Edison, qui a déposé un brevet international sur le système de perforation de la pellicule, ne dépose pas de brevet international sur le kinétoscope, craignant de ne pas disposer de l'antériorité au-delà des Etats-Unis et d'être accusé de contrefaçon.

1892

Premières projections des Pantomimes lumineuses par Émile Reynaud
"Le 28 octobre 1892, dans le Cabinet fantastique du musée Grévin, Émile Reynaud projette grâce à son Théâtre optique ses Pantomimes lumineuses devant un public émerveillé. Au programme : *Pauvre Pierrot* (500 poses), *Un bon bock* (700 poses) et *Clown et ses chiens* (300 poses). Émile Reynaud installe sur ses bandes des systèmes d'électro-aimants qui se déclenchent pour créer un bruit (porte qui claque, Arlequin qui tape sur Pierrot…).



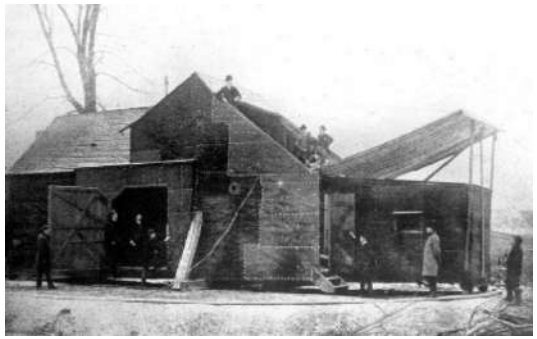
Il est à la fois scénariste et projectionniste ; selon les réactions du public, il ralentit, accélère ou répète des scènes (la durée de chaque pantomime peut être évaluée à une fourchette de 10-15 minutes). Chaque pantomime est accompagnée au piano par Gaston Paulin, sur une partition spécialement écrite pour chacune. Ce spectacle permanent sera à l'affiche du musée Grévin jusqu'en 1900, où plus de 500 000 spectateurs viendront l'applaudir. Ne sont parvenues jusqu'à nous que *Pauvre Pierrot* (1892) et *Autour d'une cabine* (1894), aujourd'hui visibles grâce à la réalisation de leurs versions cinématographiques" (brochure de l'association Amis d'Émile Reynaud).

Premiers dessins animés.
Premiers spectacles audiovisuels publics.
Séances payantes.

Georges Sadoul écrit : « *Reynaud a su réussir ce que beaucoup de ses successeurs ont été depuis impuissants à réaliser. Il a créé des personnages animés qui sont des hommes, non des caricatures ou d'impersonnelles figurines pour catalogues de nouveautés* ».

1893 **Premiers films de fiction**

En 1892-93, Edison fait construire la "Black Maria", un petit studio giratoire (pour suivre le soleil) en bois et papier goudronné, équipé de façon sommaire, réservé à la prise de vues photographiques. Dès le début de 1894, il y tourne de nombreux petits films de fiction avec des artistes de cirque et de music-hall.



"Black Maria"

Phonoscope de Georges Demenÿ

Demenÿ développe le phonoscope, dispositif permettant de projeter une bande de photos successives (notamment à destination des sourds-muets).

1894 **Appareil à came battante de Georges Demenÿ**

L'année suivante, Demenÿ met au point, pour alimenter le phonoscope, un appareil "à came battante" permettant la prise de chronophotographies en rafale grâce à un déroulement perfectionné du film (sans perforation à ce stade).

Lancement commercial du kinétoscope de Thomas Edison

Le kinétoscope est présenté pour la première fois en France le 16 juillet 1894 (dans le 9e).

Brevet du Mutoscope d'Herman Casler

L'appareil de Casler, développé avec l'aide de Dickson (collaborateur d'Edison), est très semblable au kinétoscope, mais est plus simple et meilleur marché. Le "voyeur" règle lui-même la vitesse de défilement des images en réglant la manivelle ; il peut s'arrêter sur un cliché intéressant (l'appareil montre souvent des scènes "légères"). En 1898, plusieurs salons de mutoscopes fonctionneront simultanément sur les Grands Boulevards. L'appareil sera proposé dès 1903 à la location et à la vente dans le sud du 9e.

Entrée en scène des Lumière et invention du système d'entraînement par Louis Lumière

- Découvrant le kinétoscope en septembre 1894, Antoine Lumière demande à ses fils de se pencher sur le sujet des photographies animées, dans l'idée de « *les faire sortir de la boîte* ». A cette époque, l'entreprise Lumière est le premier fabricant de supports photographiques d'Europe, et le 2e au monde après Eastman-Kodak.
- « Une nuit d'insomnie », Louis Lumière trouve l'idée qui sera au cœur du mécanisme de son Cinématographe: appliquer aux projections animées un cadre porte-griffes entraîné par un mécanisme de machine à coudre (grande spécialité lyonnaise).



1895 **Brevet et premières projections du Cinématographe Lumière**

- 13 février : Louis et Auguste Lumière déposent ensemble, comme à leur habitude, un brevet pour un « *appareil servant à l'obtention et à la vision des épreuves chronophotographiques* ».
Ils adoptent un système à 2 perforations rondes afin d'éviter les contestations d'Edison, et vont développer un nouveau type de pellicule avec Victor Planchon.
L'appareil réversible de moins de 5 kgs permet à la fois la prises de vues, la projection, à raison de 16 images par seconde grâce à une lampe à arc, et le tirage (passage du négatif au positif). Il fonctionne à l'aide d'une manivelle (2 tours par seconde).
Le prototype est construit par Charles Moisson et la production en série confiée à l'opticien Jules Carpentier.

- 19 mars : le film *Sortie d'usine* est tourné à la sortie des Usines Lumière à Lyon.

- 22 mars : première présentation du Cinématographe-Lumière par Louis Lumière à la Société d'encouragement de l'Industrie nationale (= à un public informé), 44 rue de Rennes / actuel 4 place Saint-Germain des Prés.
En réalité, l'appareil ne s'appelle pas encore Cinématographe (Léon Bouly avait déposé un brevet pour un appareil à ce nom en 1892, mais avait cessé de payer pour sa protection). Il est désigné comme tel dans la presse à partir d'avril ; Antoine Lumière aurait préféré le nom de "Domitor" (dompteur).

➔ En s'appuyant sur les recherches de ses prédécesseurs, Louis Lumière sut réunir photographie, perforation et projection.

Le brevet porte sur un point précis : **le système d'entraînement de la pellicule par griffes.**

Le cinématographe-Lumière permet :
- d'aller tourner sur le lieu de l'action (sans la faire venir dans une "Black Maria").
- de projeter sur grand écran des « photographies animées » sur une longue durée.

Le nombre actuel d'images à projeter par seconde, qui est de 24, n'est fixé qu'avec l'arrivée du sonore (car on est plus sensible aux défauts sonores qu'optiques).



Panoptikon (devenu plus tard Eidoloscope) du Français Eugène Lauste et des Américains Woodville Latham et fils

- 21 avril : première projection de presse en petit comité à New-York (selon Edison, l'appareil est un arrangement de son kinétoscope).
- 20 mai : première projection publique payante à Broadway.

Biographe et Bioscope Demenÿ

25 mai : Demenÿ améliore son appareil par un système de perforation.
Ruiné, il vendra sa machine à Léon Gaumont fin 1895. Son système de prise de vues sera renommé Biographe, son système de projection Bioscope.

Phantascope des Américains Charles Francis Jenkins et Thomas Armat

Septembre-octobre : présentation à la Foire aux cotons d'Atlanta du Phantascope, machine de projection dérivée du kinétoscope.

Des projections publiques payantes de films Edison (réalisés pour le kinétoscope) sont organisées.

L'appareil connaîtra un plus grand succès lorsqu'il sera exploité par Edison – sous une forme légèrement modifiée – sous la marque Vitascope.

Bioskop des frères allemands Max et Emil Skladanowsky

1er novembre : les frères Skladanowsky organisent au Wintergarten de Berlin, grâce à un appareil de leur invention, la première projection publique payante en Europe de films chronophotographiques. Bien qu'elles aient eu un franc succès à Berlin, il semble que les projections n'aient eu aucune répercussion à l'international, peut-être parce que l'appareil était beaucoup moins perfectionné que le Cinématographe-Lumière.

Naissance officielle du Cinématographe

28 décembre : première séance publique payante (= commerciale) en France du Cinématographe-Lumière au Grand Café, Paris 9e.

Les Lumière proposent un petit film de fiction (*Le Jardinier* – dit *Arroseur arrosé*), puis très vite des trucages (*Démolition d'un mur* à l'envers), travellings...

Louis Lumière utilise un grand sens de la composition et du cadrage des sujets. Il faut se rappeler qu'il fut l'un des grands photographes de son temps.

Le retentissement des séances au Grand Café est mondial.



B – NAISSANCE OFFICIELLE DU CINÉMATOGRAPHE

Quand une invention "naît"-elle [6]? Quand émerge l'idée ? En propriété intellectuelle, l'idée n'est pas protégée tant qu'elle n'est pas formalisée, car trop imprécise. À la date du brevet ? Le dépôt n'implique pas que l'invention fonctionne. Lors de la première représentation au public ? Sans doute. La date officielle retenue est toutefois celle de la première projection publique payante, dans le 9e. Tentons de comprendre pourquoi.

1. *L'"OUBLI" DE LA PROJECTION DU 22 MARS 1895*



Nous l'avons vu, la première projection du Cinématographe-Lumière a lieu le 22 mars 1895 dans l'hôtel parisien de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, 44 rue de Rennes[7]. La séance reste pourtant pendant plusieurs décennies dans l'ombre de la mémoire de la Société[8].

Ce soir-là, l'industriel Louis Lumière tient une conférence sur l'industrie de la photographie et la photographie des couleurs ; entre la projection de vues de son usine et celle de plaques photographiques en couleurs obtenues par le procédé du physicien Lippmann, il projette la première version filmée de la *Sortie des Usines Lumière* [9]. Le compte-rendu de séance mentionne de façon très générale *« les projections d'épreuves remarquable*s » qui ont marqué la conférence et « *l'exposition d'un kinétoscope de projection encore inédit qui a suscité le plus vif intérêt* ». Le "Bulletin du Photo-club de Paris" précise tout de même : « *Cette vue animée […] a produit l'effet le plus saisissant, aussi une répétition de cette projection a-t-elle été redemandée par tout l'auditoire émerveillé* »[10].

Les frères Lumière souhaitent démultiplier l'effet de cette séance auprès d'un public spécialisé par une série de conférences. Au fil des mois, ils perfectionnent leur appareil réversible, tournent de nouveaux films, font de nouvelles prises des anciens[11]. Cet effet de démultiplication, combiné à la projection de vues différentes à chaque fois, contribue à brouiller le souvenir de la première séance et à fusionner la mémoire des « séances privées » [12]. La presse spécialisée met l'accent parfois sur une projection, parfois sur l'autre ; la presse à grand tirage est quasi muette ou très imprécise. Lorsqu'en 1904, la Société distingue les frères Lumière pour leur procédé de plaques *autochromes* (photographies en couleur), il n'est plus temps d'évoquer leur rôle dans une industrie cinématographique avec laquelle ils sont déjà en train de prendre leurs distances[13].

---

[6] Vincent Pinel, « Chronologie commentée de l'histoire du cinéma » *in* 1895, revue d'histoire du cinéma, 1992.

[7] Actuel n°4 de la place Saint-Germain-des-Prés, l'immeuble existe toujours.

[8] Daniel Blouin et Gérard Emptoz, « Un événement revisité : la première projection du cinématographe Lumière et la Société d'encouragement pour l'industrie nationale (1895-2015) », *in* Artefact 18/2023.

[9] La vue a été tournée après des jours de giboulées le 19 mars, à midi, au moment de la pause déjeuner et lorsque l'éclairage est le meilleur.

[10] Léon Gaumont, qui dira que cette soirée a changé ses perspectives professionnelles, ainsi que sa secrétaire Alice Guy, sont présents (cf « La fée-cinéma. Autobiographie d'une pionnière », 1976).

[11] L'on sait par exemple qu'il y eut au moins trois versions de la *Sortie des Usines Lumière* (la première est perdue).

[12] 16 projections gratuites furent organisées en France et en Belgique avant le soir du 28 décembre selon le calcul de Marc Durand, historien de la photographie et des premiers temps du cinéma, arrière-petit-neveu d'Auguste et Louis Lumière.

[13] Dotés d'un catalogue de plus de 1400 vues, ils arrêtent de produire des films en 1902, et les activités cinéma de la société Lumière cessent en 1905.

Il faut attendre les 40 ans de la première projection pour que soit organisée une commémoration de la séance du 22 mars (le but étant surtout de mettre en valeur une Société en perte de vitesse), puis la création en 1995 de la commission d'histoire de la Société pour que des historiens et universitaires reconstituent l'histoire de la première séance.

Laurent Mannoni, directeur scientifique du patrimoine de la Cinémathèque française, écrit : « *Ce sont bien les Lumière qui résoudront entièrement le problème de la projection de films chronophotographiques. Personne en Europe ou aux Etats-Unis, n'y est parvenu avec autant d'efficacité avant la séance historique du 22 mars 1895. Voilà qui suffit, je crois, pour attribuer aux Lumière le grand et véritable mérite qui leur revient* »[14].

2. LE 28 DÉCEMBRE 1895 : LES FEUILLES BOUGEAIENT !

Nous l'avons vu aussi, c'est aux frères Skladanowsky que revient le mérite d'avoir organisé en Europe la première projection publique payante de films, à Berlin, le 1er novembre 1895[15].

C'est cependant la première projection publique payante du Cinématographe-Lumière au Grand Café (actuel hôtel Scribe), le soir du 28 décembre 1895, que retient l'histoire comme date de naissance du cinéma.

Antoine Lumière croit à l'alliance entre chronophotographie et monde du spectacle. Il a confié à Clément Maurice[16], l'un de ses anciens collaborateurs aux usines de Monplaisir, dont le studio de photographie est désormais situé au-dessous du Théâtre Robert-Houdin, le soin de trouver une salle à Paris et de l'exploiter. Celui-ci repère sur le Boulevard, au sous-sol du Grand Café, une salle de billard baptisée "Salon indien", qui vient d'être vidée de son mobilier [17] ; au premier étage est installé le Jockey club, l'un des clubs les plus selects de Paris. Le propriétaire de la salle, M. Volpini, doutant du succès de l'opération, préfère un loyer journalier de 30 francs aux 20 % de recettes qui lui sont proposés.

Seul Antoine Lumière est présent le soir dit, pas ses fils[18]. Le constructeur du Cinématographe-Lumière, Jules Carpentier, a été avisé trop tard de l'événement.

La veille[19], une répétition générale gratuite a rassemblé quelques privilégiés, parmi lesquels Georges Méliès (directeur du théâtre Robert-Houdin), Gabriel Thomas (directeur du musée Grévin) et Marius Lallemand (directeur des Folies Bergère). Méliès racontera : « *À ce spectacle, nous restâmes tous bouche-bée, frappés de stupeur, surpris au-delà de toute expression. À la fin de la représentation, c'était du délire, et chacun se demandait comment on avait pu obtenir pareil résultat* ». Il propose 10 000 francs pour acquérir l'appareil, Thomas le double, Lallemand 50 000. Antoine Lumière refuse, ajoutant selon la

[14] Laurent Mannoni, « Le grand art de la lumière et de l'ombre. Archéologie du cinéma », Nathan, 1995.

[15] Leur appareil à double bande, lourd et peu pratique, est complexe et reste très imparfait ; les frères Skladanowsky n'ont pas les moyens d'améliorer et de distribuer leur invention. La presse allemande est enthousiaste, mais l'écho de la projection reste localisé (les films représentent des numéros de cirque). Par contraste, le Cinématographe-Lumière fait en trois mois le tour du monde ; l'une des raisons en est qu'il est aidé et soutenu par la plus puissante fabrique française de produits photographiques.

[16] Son vrai nom est Clément Maurice Gratioulet.

[17] Un arrêté de la Préfecture de police vient d'interdire ce jeu dans les cafés.

[18] Louis Lumière le confirme le 31 décembre : « *Mon père nous a tourmentés pour que nous le laissions organiser ces exhibitions à Paris et nous avons tenu à ne pas nous en mêler du tout* » (d'après des recherches récentes, Antoine aurait grillé la politesse à ses fils, qui souhaitaient amorcer eux-mêmes l'exploitation). Louis ajouta plus tard : « *Notre inquiétude était telle que mon père assista seul à la soirée du 28 décembre 1895 […] Je ne m'y trouvais pas* ».

[19] Louis Lumière, dans une interview publiée par le journaliste André Robert dans le "Petit Parisien" (week-end des 14 et 15 août 1943), expliquera que la projection privée, à laquelle il assista, eut lieu le 27 décembre et commençait par un tram-way à l'arrêt place des Cordeliers. Une incertitude demeure toutefois, liée à la fiabilité de la mémoire des uns et des autres : des historiens pensent que cette avant-première privée se tint l'après-midi du 28. En tout état de cause, Méliès ne faisait pas partie des 33 spectateurs de la première séance publique payante, contrairement à ce qui est très souvent affirmé.

légende, y croyant ou non : « *Remerciez-moi, je vous évite la ruine, car cette invention, simple curiosité scientifique, n'a aucun avenir* commercial ».

Le 28 décembre, deux affiches présentant LE CINÉMATOGRAPHE sont collées sur les portes. Des invitations ont été envoyées, le prix de la séance a été fixé à un franc, ce qui est assez cher pour l'époque. La presse ne se déplace pas à la pré-projection de l'après-midi, en cette période de fêtes de fin d'année.

Tentons d'imaginer la première séance publique payante. Il n'en existe aucune photo, ni aucun film [20]. Les diverses reconstitutions du Salon indien, sous forme de maquettes ou de documentaires, ne se ressemblent en rien.



Maquette à l'Institut Lumière de Lyon



Reconstitution grandeur nature au Grand Palais (exposition à l'occasion des 120 ans du cinéma)

Une centaine de chaises est installée dans l'ancienne salle de billard. Le spectateur d'une séance organisée quelques semaines plus tard décrit ainsi le lieu : « *On [y] accède par un escalier assez raide et désagréable. Dans cet espace de 12m sur 8, on projette tous les quarts d'heures dix vues différentes […] sur un mur de 280cm de large et 2m de haut […]. Il y a 180 places assises et environ 30 à 40 places debout* »[21].

D'autres articles évoquent un « *petit théâtre décoré de fausses trompes d'éléphants* », auquel on accède par deux tourniquets.

Le récit le plus fascinant est sans doute celui de Léon Dumuy, chroniqueur orléanais de passage à Paris au mois de février : « *La salle est éclairée à l'électricité, convenablement aérée, simplement décorée dans le style indien. Au plafond bas et tapissé de nattes maintenues par des tiges de bambou sont fixées des lampes électriques qui s'allument ou s'éteignent instantanément, à la volonté de l'opérateur caché derrière la scène. Celle-ci est occupée par un vaste écran blanc, carré, élevé au-dessus du sol, enveloppé de draperies d'un rouge sombre et sans dorures. Aux murs de la salle sont accrochés de grands tableaux représentant les bords de la Seine, des monuments, des places, des rues de Paris. Ces tableaux ne sont autres que des agrandissements de clichés photographiques exécutés d'une façon remarquable et dans des dimensions inusitées par la maison Lumière* […].[22] »

D'aucuns estiment ainsi que le cinéma est le seul art "né" devant témoins – bien que certainement non conçu à cet instant comme une nouvelle forme artistique – , dans un lieu dont on connaît même de nombreux détails[23].

---

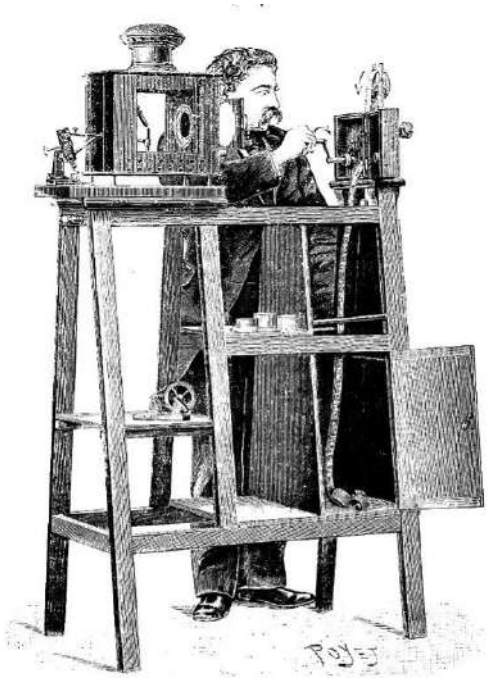
[20] Une image souvent présentée comme une photographie du Salon indien circule sur Internet, mais n'est pas sourcée : rien n'indique qu'il s'agit de la salle en question, et sa date est inconnue.

[21] M. Loiperdinger et R. Cosandey, « L'introduction du Cinématographe en Allemagne », *in* Archives, nov. 1992.

[22] "Le Patriote orléanais", 24-25 février 1896.

[23] Les spectateurs des premières séances interrogés en 1955 confirment leur impression générale de curiosité face à ce dispositif, pas tout à fait au point, pas encore un spectacle, bien qu'époustouflant : « *À quoi cela peut-il servir ?* »

Selon les descriptions, l'appareil est placé derrière l'écran tel une lanterne magique : la première projection publique payante des Lumière est donc une rétroprojection[24] .



Louis Lumière à la manœuvre (par Louis Poyet)



Cinématographe n°1, Institut Lumière de Lyon

La séance commence par une image fixe, sans titre… puis Charles Moisson actionne la manivelle[25].

Dix films, semble-t-il, ont été projetés ce samedi ; chacun dure environ 50 secondes[26]. Le programme distribué les jours suivants en donne la liste :

1. *La Sortie de l'Usine Lumière à Lyon* (version de mars ou mai)
2. *La Voltige* (la version tournée en 1895 est aujourd'hui perdue)
3. *La Pêche aux poissons rouges* (réalisé le 22 mars 1895 dans la maison Lumière à Lyon)
4. *Le Débarquement du Congrès de photographie à Lyon* (réalisé le 11 juin 1895)
5. *Les Forgerons* (peut-être la seconde version réalisée le 14 octobre 1895 aux Usines Lumière)
6. *Le Jardinier*, plus tard appelé *Arroseur et arrosé* (également réalisé le 22 mars 1895 dans le jardin de la maison Lumière)
7. *Le Repas de bébé* (également réalisé le 22 mars 1895)
8. *Le Saut à la couverture* (la version tournée en 1895 est perdue)
9. *La Place des Cordeliers à Lyon* (réalisé le 10 mai 1895)
10. *La mer* (réalisé le 11 juillet 1895 à la Ciotat)[27].



LE CINÉMATOGRAPHE

SALON INDIEN

14, Boulevard des Capucines, 14

PARIS

Cet appareil, inventé par MM. Auguste et Louis Lumière, permet de recueillir, par des séries d'épreuves instantanées, tous les mouvements qui, pendant un temps donné, se sont succédé devant l'objectif, et de reproduire ensuite ces mouvements en projetant, grandeur naturelle, devant une salle entière, leurs images sur un écran.

SUJETS ACTUELS

1. La Sortie de l'Usine LUMIÈRE à Lyon
2. La Voltige
3. La Pêche aux Poissons Rouges.
4. Le Débarquement du Congrès de Photographie à Lyon
5. Les Forgerons.
6. Le Jardinier.
7. Le Repas.
8. Le Saut à la Couverture.
9. La Place des Cordeliers à Lyon.
10. La Mer.

[24] Jean-Pierre Sirois Trahan, professeur de cinéma à l'Université de Laval, "Il y a 125 ans, le Cinématographe Lumière au Salon indien du Grand Café", dans le journal *Le Devoir*, 31 décembre 2020.

[25] Moisson a réalisé au début de 1895 la première version du Cinématographe (n°0). Le 28 décembre, il tient le rôle de chef mécanicien. N'oublions pas les noms de son assistant, Francis Doublier, et de l'opérateur de projection Jacques Ducom, photographe aux commandes de la lanterne Molteni (à arc électrique).

[26] La durée exacte dépend de la vitesse à laquelle la manivelle est tournée.

[27] Remarquons que contrairement à une idée reçue, *L'arrivée d'un train en gare de la Ciotat* (qui est le *remake* d'autres arrivées en gare) ne fait pas partie du programme initial. La vue ne sera projetée qu'en janvier 1896.

La pellicule se déroule dans un sac, et un ballon en verre rempli d'eau fait à la fois office de cuve et de condensateur. Aucun rembobinage automatique n'étant prévu, il convient de rembobiner manuellement le film après chaque projection avant d'installer le suivant ; la durée totale de la séance atteint ainsi une vingtaine de minutes.

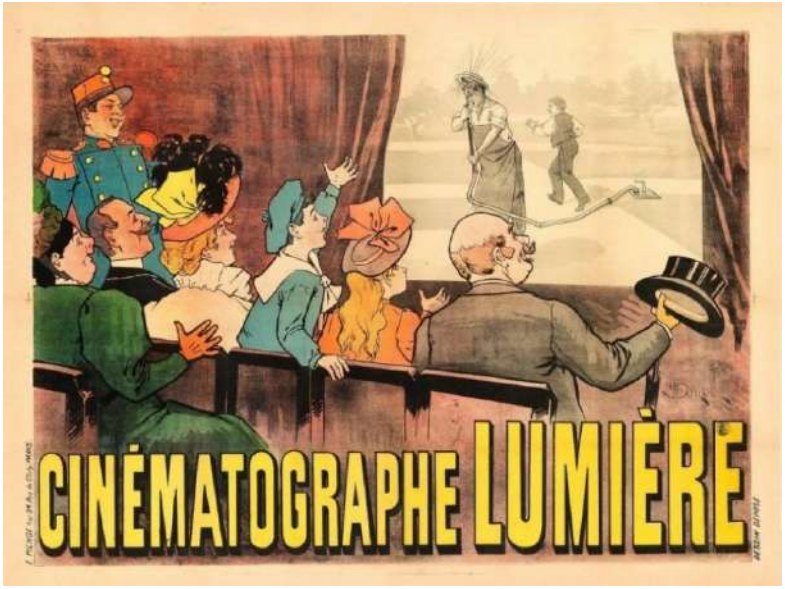
Aucune forme de sonorisation n'est par ailleurs rapportée ; ce n'est qu'en 1896 qu'un programme du Grand Café indiquera la présence d'un « *piano de la maison Gaveau, tenu par Émile Marval, pianiste-compositeur* »[28] (l'accompagnement ne rencontrant pas l'adhésion générale).

Clément Maurice affirmera que la première projection rapporta la somme de 33 francs, ce qui laisse penser qu'elle amena 33 spectateurs[29].

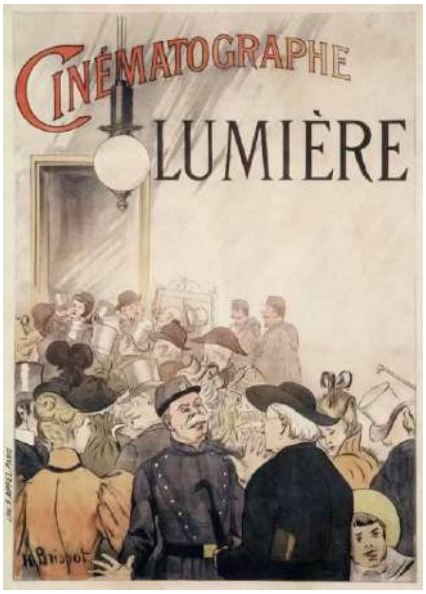
Parmi les témoignages recueillis sur les premières séances, un élément ressort : « *Au fond, tout au fond du paysage,* les feuilles bougeaient*. Voilà ce que rien, aucune invention, aucun art n'avait encore offert […]. Voilà qui dépassait toutes les frontières de la vraisemblance, tous les procédés de représentation* »[30, 31].

Le "Journal des débats politiques et littéraires" relève ainsi : *« On distingue tous les détails, les tourbillons de fumée qui s'élèvent, les vagues de la mer qui viennent se briser sur la place, le frémissement des feuilles sous l'action de la brise, etc…* » (13 février 1896). Pour "La Poste" : « *Tout cela s'agite et grouille. C'est la vie-même, c'est le mouvement pris sur le vif. […] Lorsque ces appareils seront livrés au public [...], la mort cessera d'être absolue* » (30 décembre 1895). Un journaliste du "Radical" va jusqu'à écrire : « *Si grand que soit le nombre de personnages ainsi surpris dans les actes de leur vie, vous les revoyez, en grandeur naturelle, avec les couleurs* (sic !)*, la perspective, les ciels lointains, les maisons, les rues, avec toute l'illusion de la vie réelle* ».

Trois semaines après l'ouverture, les entrées, régulées par des agents de police, se chiffrent à 2500 par jour, grâce au bouche-à-oreille et sans aucune réclame dans les journaux[32].



Affiche d'Auzolle, 1896



Affiche d'Henri Brispot 1896

[28] Jacques Rittaud-Huttinet, « Le Cinéma des origines, les frères Lumière et leurs opérateurs », éd. Champ Vallon, 1985.
[29] Toutefois, aucune souche de billets n'a été retrouvée et le nombre avancé par d'autres varie entre 32 et 38.
[30] Nicole Védrès, « Les feuilles bougent » *in* Les Temps modernes, août 1948.
[31] Henri Langlois remarquait à ce propos le synchronisme entre le mouvement impressionniste en peinture et les premiers plans de l'histoire du cinéma filmés par les frères Lumière. Le cinéma serait par essence et par naissance impressionniste.
[32] D'après Ludwig Stollwerck, les recettes se montent même à 4000 francs par jour en avril (lettre du 16 avril 1896).

3. *L'INSCRIPTION "DANS LE MARBRE" : ET LES LUMIÈRE FURENT !*

En 1923, le Syndicat français des directeurs de cinématographe lance, en vue du 30e anniversaire du cinéma, une pétition pour l'apposition d'une plaque rendant hommage aux premières projections du Cinématographe Lumière et participant de l'identité nationale. Le texte proposé est le suivant : « *Ici, le […] eut lieu la première projection publique de vues animées du cinématographe, invention française de Louis Lumière* ».

Dès lors que l'hommage est personnalisé, s'affrontent :

- les lumiéristes (rassemblant les associations professionnelles, Gaumont en tête). Il est à noter que les Lumière sont les seuls inventeurs pouvant prétendre à la paternité du cinéma qui sont encore en vie au lendemain de la guerre (les autres sont écartés en raison de leur nationalité). Eux-mêmes, se qualifiant de « nouveaux-venus », rendirent toujours hommage à leurs prédécesseurs.
- les anti-lumiéristes (derrière l'Académie de médecine). Ceux-ci estiment que Marey – qui a pour ainsi dire mis au point la première caméra – doit seul être crédité pour une invention que les Lumière ont simplement améliorée.

La dispute renferme tout le débat sur la nature du cinématographe, instrument scientifique ou dispositif à l'origine d'une industrie mondialisée.

Victor Perrot, membre de la Commission du Vieux Paris, est chargé de se pencher sur le texte et les conditions de l'hommage. Alors que l'on s'accordait à penser que la première séance publique payante avait eu lieu à Noël, Perrot l'établit au 28 décembre [33]. Par ailleurs, convaincu par un discours mémoriel davantage soutenu par les représentants de l'industrie cinématographique que par ceux de la technique de la chronophotographie, il estime qu'il convient de consacrer les frères Lumière inventeurs du cinématographe[34].

Face aux vives résistances des anti-lumiéristes, la commission prépare un nouveau texte : « *Ici, le 28 décembre 1895, eurent lieu les premières projections publiques de photographie animée à l'aide du cinématographe, appareil inventé par les frères Lumière* », la mention de « photographie animée » inscrivant l'appareil Lumière dans une tradition qui lui préexiste. La proposition est acceptée, la plaque est finalement dévoilée le 17 mars 1926.



Dès lors, le 28 décembre 1895 n'est pas seulement considéré comme la naissance de la salle de cinéma, mais comme celle du cinématographe.

---

[33] Pour la date retenue également, au-delà de l'émerveillement inédit d'une trentaine de spectateurs, c'est donc une logique commerciale qui prime.

[34] Perrot indique dans son rapport : « *Ce sous-sol fut la première salle où le cinématographe a été révélé aux foules enthousiastes, et […] cette cave a donné naissance aux 60 000 cinémas qui sont actuellement ouverts dans le monde* ». En 1955, il écrira, décrivant la première séance : « *La lumière avec la vie jaillit de l'écran devant trente-trois personnes payantes ; et ce sont ces trente-trois apôtres qui vont porter la bonne parole dans la Grand'Ville d'où leurs disciples s'en iront enseigner et convertir toutes les nations* » ("À Paris, il y a 60 ans, naissait le cinéma", 1955, Cinémathèque française).



À l'occasion des 50 ans du cinéma, la profession appose une nouvelle inscription sur l'immeuble, complétant la première et rendant hommage à tous les pionniers (français)[35] du cinéma.

En 1945 toutefois, l'heure n'est pas à la célébration du cinématographe. Le 28 décembre, grâce à la mobilisation des professionnels du spectacle et en l'absence de tout représentant des pouvoirs publics, est dévoilée la plaque : « *À Reynaud, Marey, Demenÿ, Lumière et Méliès, pionniers du cinéma. Hommage des professionnels à l'occasion du Cinquantenaire* » (l'ordre de célébration est chronologique).

Le long-métrage prévu sur Méliès n'est pas réalisé faute de crédits ; le ministère des PTT refuse l'émission d'un timbre-poste pour honorer Reynaud, Marey, Méliès.

EN BREF, contrairement aux idées reçues :
- Les frères Lumière étaient absents de la première projection publique payante ;
- Georges Méliès ne fait pas partie des 33 premiers spectateurs ayant payé leur place de cinéma ;
- L'arrivée d'un train en gare de la Ciotat *ne fait pas partie des premiers films projetés ;*
- Il n'existe aucune photographie de la première projection au Salon indien.

POST-SCRIPTUM : QUELQUES INVENTIONS / ÉVÉNEMENTS À NOTER ENTRE 1896 ET 1906

1896

Le Photo-scénographe et la Photo-peinture animée d'Émile Reynaud
Pour satisfaire les exigences du musée Grévin, Reynaud construit un appareil de prise de vues chronophotographiques, qu'il appelle Photo-scénographe (il ne déposera pas de brevet pour cet appareil qui a disparu). Insatisfait de son appareil, il finira par utiliser un Chronophotographe Gaumont-Demenÿ.
Pour ses Photo-peintures animées, Reynaud filme des acteurs qui reproduisent leurs sketches habituels, avant de retoucher les photos. Deux bandes seulement seront terminées et projetées : *Guillaume Tell* (avec les clowns Foottit et Chocolat, projetée de 1896 à 1900) et *Le Premier Cigare* (avec Félix Galipaux, réalisée dans l'atelier du photographe Alphonse Liébert au 6 rue de Londres, projetée en 1897 et 1898).

Le Chronophotographe Gaumont-Demenÿ
Gaumont demande en 1896 à Demeny de mettre au point un nouvel appareil pouvant servir de caméra et de projecteur. 3 modèles successifs seront réalisés avec l'ingénieur maison René Decaux (1896-1899).

Les projections d'Edison
À l'annonce de l'arrivée du Cinématographe-Lumière à New-York, Edison achète un système de projection qu'il rebaptise Vitascope pour pouvoir assurer lui-même ce type de spectacle.

Gaumont installe un espace de prises de vue au fond de son jardin, rue des Alouettes près des Buttes Chaumont.

Les frères Pathé installent à Vincennes des ateliers consacrés à la fabrication de films positifs (Pathé étendra ses activités : fabrication de matériel, studios de tournage, laboratoires, fabrication de pellicule vierge... en s'installant aussi à Montreuil et Joinville-le-Pont).

[35] Pour résumer le contexte de l'hommage, Léo Sauvage publie pour le Cinquantenaire, un article intitulé "Il y a 50 ans, Louis Lumière n'inventa pas le cinéma". Georges Sadoul lui répond : Si, avec une cinquantaine d'autres...

1897

Méliès construit à Montreuil le premier studio au monde, couvert, vitré, et entièrement équipé comme un plateau de tournage (il en fera construire un second en 1907).

1900

L'Exposition universelle de 1900 à Paris est le point d'orgue de la technologie cinématographique fin de siècle, avec une multitude d'attractions parfois très élaborées : projections de films Lumière sur écran géant (21 mètres de largeur sur 18 de hauteur), mais aussi présentation des phono-cinéma-théâtre, phonorama, cinéorama….

Le Photorama de Louis Lumière

Il s'agit d'un procédé de photographie panoramique et de sa projection sur un écran cylindrique.

L'exploitation de la salle installée au Casino de Paris se révéla trop coûteuse, et le procédé – sans images animées – fut peut-être déceptif.



1902

Le film le plus long du monde, premier film de science-fiction et premier blockbuster

Le Voyage sur la Lune*, de Georges Méliès (14 minutes de narration) connaît un véritable triomphe. Il est abondamment piraté, surtout aux Etats-Unis.*

1903

Brevet de la plaque Autochrome Lumière

L'autochrome est le premier procédé de restitution photographique des couleurs. Le secret de cette invention réside dans l'emploi de fécule de pomme de terre teintée, permettant de capter et filtrer la lumière. Louis Lumière considérait ce procédé comme sa plus grande invention.

1905

Construction du "plus grand studio du monde" par Gaumont (cité Elgé).

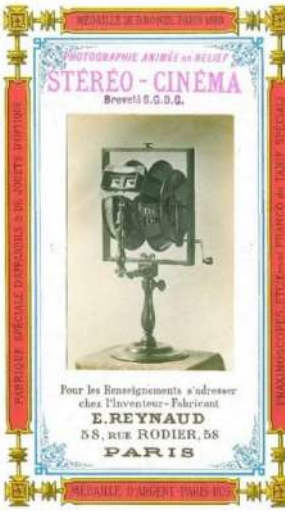
1906

Le Stéréo-cinéma d'Émile Reynaud

L'appareil optique donne l'illusion d'un mouvement en relief.

Il se compose de deux cuves de praxinoscopes verticales, dans lesquelles sont placées des doubles séries de photos décomposant un mouvement. Le seul spécimen existant se trouve au musée des Arts et Métiers.

Pour ses bandes, Reynaud choisit des sujets familiers, notamment la rue Rodier prise en plongée depuis son appartement-atelier.



II. SALLES DE CINÉMA (ET DISPOSITIFS ASSIMILÉS) DANS LE 9e

Cette partie doit être considérée comme un catalogue à consulter ponctuellement, en lien direct avec la carte interactive en ligne. Toutes les salles ayant effectué des projections dans le 9e n'ont pu être listées ici ; les cinémas surlignés en vert sont ceux qui existent toujours.

A – LES PREMIERS TEMPS

- 1892 : Émile Reynaud projette les premiers dessins animés de l'histoire du cinéma au Musée Grévin. Plus de 500 000 spectateurs vont venir l'applaudir jusqu'en 1900.

- 1894 : un peu plus loin sur le Boulevard, le kinétoscope d'Edison est exposé pour la première fois en Europe. C'est en le découvrant qu'Antoine Lumière a l'idée de charger ses fils de s'intéresser au sujet de l'image animée.

- 1895 : le cinématographe naît officiellement en décembre au Grand Café. Il s'agit d'abord une curiosité proche de la magie, une attraction de plus dans le monde des spectacles populaires. Ainsi, durant les 12-15 premières années de son existence, le cinéma a essentiellement un statut de **spectacle** "**hébergé**" dans des lieux destinés à d'autres types de loisirs : cirques et théâtres forains, cafés-concerts, music-halls, théâtres, casinos, grands magasins, musées de cire[36]… Le programme, composé d'une série de films courts (des "vues"), ne dure jamais plus de 30 minutes au total.

- 1905-1907 : Charles Pathé avec son sens des affaires, Léon Gaumont avec son talent d'ingénieur, donnent au cinéma une **dimension industrielle**.

Comprenant que pour vendre des appareils, il faut créer des films, Gaumont fait confiance à Alice Guy, dont les films de fiction sont parmi les premiers de l'histoire du cinéma, puis embauche Feuillade, qui se lance dans les feuilletons. Il fait construire des studios, les plus grands du monde jusqu'en 1915. En 1911, il inaugure, boulevard de Clichy (côté 18e), le Gaumont Palace, le plus grand cinéma du monde qui peut accueillir jusqu'à 6 000 spectateurs, et contribue ainsi à faire du cinéma un spectacle de masse.

Pathé, en décidant en 1907 de ne plus vendre ses films mais de les louer, participe au développement de circuits d'exploitation et à l'industrialisation de la production. Les salles se multiplient, les films sont plus longs, la caméra commence à se déplacer (courses-poursuites...), les scénarios se complexifient.

- **1913 : Paris compte environ 180 salles** où l'on peut voir des projections de cinématographe, dont une vingtaine sur les grands boulevards, une quinzaine dans le 9e [37]. Jacques Deslandes écrit : « *On doit dire : le Boulevard du Cinéma, comme on dit : le Boulevard du crime. De la Madeleine à République se déroule une voie triomphale qui fut, à la fin du [XIXe siècle] et au début [du XXe], pour le Cinématographe, ce qu'était le Boulevard du Temple pour le Mélodrame, c'est à dire un lieu privilégié où s'ébauchèrent, se développèrent les premières formes de l'industrie du spectacle cinématographique* ».[38]

La Première guerre mondiale interrompra brutalement l'école comique française, fermera nombre de marchés au cinéma français, favorisera l'expansion des firmes et du style américains sur les marchés européens.

[36] À noter toutefois, hors du 9e : les frères Lumière ouvrent une salle dédiée au cinéma dès 1896 au 6 boulevard Saint-Denis (10e).

[37] Jean-Jacques Meusy, « Palaces et bouis-bouis. Etat de l'exploitation parisienne à la veille de la Première guerre mondiale », *in* 1895 : revue d'histoire de Cinéma, 1993. Le nombre peut varier selon le mode de calcul.

[38] Jacques Deslandes, « Le Boulevard du cinéma à l'époque de Georges Méliès », Les éditions du Cerf, 1975.

Musée Grévin – 10, boulevard Montmartre[39]

Années de projection (Théâtre optique, Photo-scénographe, Chrono Demenÿ-Gaumont) : 1892-1917

En 1882, le directeur de journaux Arthur Meyer inaugure le musée Grévin, qui présente des tableaux de personnages en cire dans un souci d'authenticité[40]. Son projet est de mettre en place un "Journal vivant", un perfectionnement du journal papier, une façon plus réaliste de présenter les actualités. L'année suivante, l'administrateur Gabriel Thomas diversifie les spectacles (Cabinet fantastique destiné à la magie – où se serait notamment produit Méliès –, ombres chinoises, présentation du phonographe d'Edison, des rayons-X...).

Émile Reynaud propose en 1892 au musée son "Théâtre optique", qui permet de projeter des dessins animés et coloriés à la main. Il est engagé avec clause d'exclusivité pour présenter ses Pantomimes lumineuses (*Pauvre Pierrot*, *Clown et ses chiens*, *Un bon bock*, premiers dessins animés de l'histoire), tous les jours de 15h à 18h et de 20h à 23h.



Affiche de Jules Chéret, 1892

En juillet 1894, le kinétoscope présenté sur les boulevards donne de nouvelles perspectives à Gabriel Thomas qui, toujours en quête de son "journal vivant", presse Reynaud d'appliquer à son Théâtre optique des projections de photographie. Ce dernier, plus enclin à la poésie pure, ne se montre pas enthousiaste et se concentre sur la création de ses nouvelles Pantomimes lumineuses (*Autour d'une cabine*, *Un rêve au coin du feu*).

Le directeur du musée, obsédé par son idée, tente dès mars 1895 contacter le fabricant du Cinématographe-Lumière, qui vient d'être présenté à des professionnels de la photographie ; il ne rencontre toutefois Antoine Lumière qu'en décembre 1895 au Grand Café, et le Cinématographe n'est alors pas à vendre[41].

En 1899, le Musée fait finalement entrer le cinéma et l'actualité (relative) dans ses murs avec le "Chrono Demenÿ-Gaumont". Émile Reynaud doit ajouter à son spectacle des bandes Gaumont (la première, projetée pendant six mois, est consacrée aux funérailles du président Félix Faure), avant d'être licencié en 1900.

À partir de 1901, le Cabinet fantastique est transformé en salle de cinéma consacrée au "Journal lumineux" : des actualités y sont présentées avec succès.

Bientôt toutefois, les salles exclusivement consacrées aux actualités se multiplient et la petite salle de cinéma du musée Grévin est désertée. Le Conseil d'administration du musée approuve un projet de transformation de la plus grande partie du rez-de-chaussée de l'établissement en cinéma en 1916. La Préfecture de police y met toutefois son veto en raison de l'étroitesse des sorties sur le passage Jouffroy, et les projections cessent en 1917.

---

[39] Vanessa Schwartz et Jean-Jacques Meusy, « Le Musée Grévin et le Cinématographe : l'histoire d'une rencontre », *in* 1895: revue d'histoire du cinéma, 1991.

[40] Il a engagé le caricaturiste Alfred Grévin pour assurer sa direction artistique ; celui-ci s'en désintéresse très rapidement, mais son nom reste attaché à l'établissement.

[41] Dans un premier temps, les Lumière mettent en place un système où des concessionnaires achètent l'exclusivité des projections dans une ville française ou un pays étranger. Ceux-ci reçoivent l'appareil ainsi que des films à projeter contre un fort pourcentage des recettes ; ils rémunèrent le personnel formé à Lyon pour la mise en œuvre. Le Cinématographe-Lumière ne sera mis en vente qu'à partir du premier semestre 1897.

Salle des dépêches du Petit Parisien – 20, boulevard Montmartre

Période d'exposition du kinétoscope : 16 juillet 1894 - 30 janvier 1895

Le kinétoscope d'Edison est exposé pour la première fois en Europe en 1894 dans la Salle des dépêches du "Petit Parisien", au 20 boulevard Montmartre.

Kinetoscope Parlor – 20, boulevard Poissonnière

Période d'ouverture : 21 octobre 1894 - 16 février 1895

Les frères Werner (déjà concessionnaires parisiens du Phonographe Edison) ouvrent un "kinetoscope parlor" sur le boulevard Poissonnière à partir du mois d'octobre 1894. Entre 9h et 10h du soir, il est possible d'observer un court film, moyennant 25 centimes, dans l'un des kinétoscopes disponibles : un combat de coqs, une rixe dans un bar, la danse serpentine de Loïe Füller...

Antoine Lumière découvre le kinétoscope à Paris en 1894[42] et se fait remettre un morceau de la pellicule brevetée par Edison. De retour à l'usine familiale à Lyon, il demande à ses fils d'interrompre leurs recherches sur les plaques couleurs sèches et les charge de s'intéresser au sujet de l'image animée, avec l'idée d'une projection collective sur un écran.

Grand Café, Salon indien (Cinématographe-Lumière) – 14, boulevard des Capucines (actuel Hôtel Scribe)

Période de projections au Grand Café : 1895-1901

La première projection publique payante du Cinématographe-Lumière a lieu au Salon indien du Grand Café le 28 décembre 1895. Cette date marque symboliquement la naissance du cinématographe. Mais :

- Si Auguste Lumière confia : « *En une nuit de mauvais sommeil, mon frère avait inventé le cinématographe* », l'appareil fait en réalité suite à une multiplicité d'inventions sans lesquelles le Cinématographe-Lumière n'aurait pu voir le jour[43].

- Les frères Lumière ont procédé avant la soirée du 28 décembre à une quinzaine de projections, en France et en Belgique. Il s'agissait de projections non payantes destinées à présenter leur appareil à des professionnels.

L'invention du cinématographe coïncide avec la naissance d'un nouveau spectacle, au moins en germe. Dès 1896, les projections se multiplient en province et dans les foires françaises, les Lumière forment et envoient des opérateurs dans le monde entier, leur Cinématographe remporte partout un franc succès.

Mais les Lumière sont avant tout des inventeurs et des industriels dans le domaine de la photographie[44]. Après quelques films comiques, dramatiques ou historiques tournés notamment à la demande de Clément Maurice, ils n'inscrivent plus à leur catalogue à partir de 1898 que des bandes d'actualités ou de voyage, démonstratives de la qualité de leur appareil. Le public se lasse, l'activité industrielle de la Maison se désintéresse du spectacle cinématographique et privilégie la recherche, en particulier sur la couleur.

Le Grand Café sera utilisé comme un espace de projections jusqu'en 1901.

[42] Boulevard Montmartre ou boulevard Poissonnière ? On l'ignore.

[43] Le Cinématographe est l'affaire de Louis bien plus que d'Auguste. Mais les deux frères sont inséparables. Ils déposent tous leurs brevets à leurs deux noms et poussent la logique de la fraternité jusqu'à épouser deux sœurs.

[44] Les frères Lumière déposèrent plus de 150 brevets en dehors du Cinématographe.

Olympia (Cinématographe-Lumière) – 28, boulevard des Capucines (I)

Période de projections : de mars à juillet 1896.

Le succès du Cinématographe-Lumière au Grand Café est tel que la décision est prise d'ouvrir une salle supplémentaire au premier étage de l'Olympia.

Des projections seront ensuite ponctuellement organisées en 1886 dans les salons du premier étage du Figaro (26 rue Drouot) à l'Automobile club de France (4 place de l'Opéra), chez des particuliers...

Théâtre Robert-Houdin (Kinetograph Méliès-Korsten-Reulos) – 8, boulevard des Italiens

Années de projection : 1896-1913

Georges Méliès, propriétaire du Théâtre Robert-Houdin où il présente ses spectacles de magie, souhaite vivement, lorsqu'il découvre le Cinématographe-Lumière, s'en porter acquéreur.



Affiche de 1891

Se heurtant au refus d'Antoine Lumière, il achète à l'opticien londonien Robert William Paul un projecteur de films dit "Theatrograph", qu'il transforme en appareil de prise de vues, ainsi que 1400 louis de pellicule Kodak, qu'il fait perforer artisanalement [45]. Ayant besoin d'un projecteur pour organiser des séances collectives, il conçoit en outre avec des associés le "Kinetograph" [46], et intègre à son spectacle les premières projections cinématographiques (sans doute de vues Edison) le 4 avril 1896.

En 1897, il fait construire à Montreuil un studio de prise de vues : le premier studio au monde entièrement équipé comme un plateau de tournage, initialement aux mêmes dimensions que son théâtre. Y seront tournés plus de 500 films de fiction. Considéré comme le père du spectacle cinématographique, Méliès imagine et réalise des œuvres de fiction, alors que les projections descriptives du réel commencent à s'essouffler, si bien que « *de 1897 à 1902, il domine entièrement le cinématographe* »[47].

En plus du Kinetograph, une multiplicité d'appareils fleurissent à Paris à partir de 1896[48] : le kinematographe Trouillet prend feu dans l'arrière-salle du café Frontin en juillet 1896 (6 boulevard Poissonnière), des projections animées du Cinématographe-Eugène Pirou sont organisées au Café de la Paix dès octobre 1896, Gabriel Kaiser ouvre le Cinématographe-Kaiser au 33 passage de l'Opéra, le Théâtre Séraphin propose un Cinématographe dans le même passage, le Cinographoscope des frères Pipon fonctionne dans le Musée de cire Oller (sous-sol de l'Olympia), en janvier 1897 un feu provoqué par un Cinématographe Joly-Normandin est rapidement maîtrisé au Café de la Paix, au mois de mai suivant un Cinématographe explose au 32 boulevard Poissonnière, la Biograph Company (notamment fondée par Dickson, ancien collaborateur d'Edison) organise des projections de films Biograph au Casino de Paris et aux Folies Bergère... Des projections parlantes seront aussi mises en place plus tard dans le 9e (biophonographe de Normandin au sous-sol du Grand Café, phono-cinéma théâtre de Félix Mesguich à l'Olympia, cinémaphone des frères Stransky au 31 passage de l'Opéra...).

[45] Attaqué par Edison, il trouvera plus tard un arrangement avec celui-ci.

[46] Méliès et Korsten (tous deux domiciliés 14 passage de l'Opéra), ainsi que Reulos (4 et 4 bis Cité Rougemot), améliorent vraisemblablement le projecteur du Français Louis Charles.

[47] Jean Douchet et Gilles Nadeau, « Paris cinéma », éd. du May, 1987.

[48] "L'année scientifique" de 1896 signale plus de 1000 brevets pour l'image animée.

Salle des fêtes du Petit Journal – 21, rue Cadet (I)

Période de projections : 1904-1920

Le "Petit Journal" ouvre sa propre salle en mars 1904. Celle-ci est exceptionnellement grande avec ses 1200 places, mais n'est pas exclusivement réservée à des projections. L'appareil utilisé est sans doute un Pathé, les vues projetées provenant du catalogue Pathé ; les projections sont réservées aux abonnés.

En avril 1904 est introduit le Dussaud'scope, nouveauté qui permet de jouer sur les couleurs du film.

Des projections ont ponctuellement lieu en alternance avec d'autres spectacles jusqu'en 1920.

Salle Charras – 4, rue Charras

Période de projections : 1908-1909

Le cinéma étant initialement vu comme un divertissement forain, les acteurs de théâtre refusent de s'y compromettre. Aussi la Société du Film d'art, créée pour donner une légitimité artistique au cinéma, produit-elle *L'Assassinat du Duc de Guise* :

- Le film a un véritable scénario dramatique.
- Il est joué par des comédiens de la Comédie française.
- Une musique est spécialement composée par Camille Saint-Saëns pour accompagner la projection.

Le célèbre film est présenté dans la salle Charras, qui compte 500 places en 1908. Des projections du Film d'art s'y tiennent jusqu'en avril 1909.

Cinéma de Paris / Casino de Paris-Cinéma, Casino de Paris – 16, rue de Clichy

Période de projections : 1911-1917

Dès 1897 sont ponctuellement organisées au Casino de Paris des projections de la Biograph Company. Puis, en 1902-1903, l'établissement accueille une salle dédiée au Photorama Lumière, qui permet la prise de vue complète de l'horizon et la projection du cliché sur plus de 6 mètres de hauteur.

C'est véritablement le 15 décembre 1911 que la salle de spectacles "Casino de Paris" devient cinéma sous le nom "Cinéma de Paris" puis "Casino de Paris-Cinéma". Elle redevient ensuite "Casino de Paris" pour alterner cinéma et autres attractions sous différentes directions jusqu'en 1917.

American Biograph – 7, rue Taitbout

Période de projections : 1910-1911

En 1910, l'entreprise américaine Raleigh & Robert inaugure l'"American Biograph" rue Taitbout, une salle "de bonne compagnie", chauffée en hiver et refroidie en été. Le programme annonce : « *Le mari peut y amener sa femme, le frère, sa sœur, et les parents peuvent y envoyer leurs enfants* » (nous voilà rassurés). On y voit des documentaires et actualités mondaines (mariages princiers, *steeple chases* d'Auteuil...), ainsi que des scènes comiques.

En juillet 1911, quelques démonstrations du Kinemacolor y sont données. Mais le cinéma doit quitter son local pour cause de démolition. Il est dès lors transféré au 55 rue de Clichy.

Biograph Sports / American Biograph, puis Anglo-American cinema – 55, rue de Clichy

Période de projections : 1911-12, puis 1914

En mars 1911, l'entreprise Raleigh & Robert inaugure sa seconde salle, le "Biograph sports", dans la salle Berlioz du 55 rue de Clichy (ancienne salle de concerts puis de théâtre, actuel Théâtre de l'Œuvre).

Elle la réserve aux films sportifs : matchs de boxe reconstitués, courses, cyclisme, automobile...

Lorsque son autre salle de cinéma, l'"American Biograph", doit quitter la rue Taitbout en juillet 1911, elle la rapatrie rue de Clichy. La salle, sous le nom d'"American Biograph" désormais, fonctionne jusqu'en août 1912. Elle est ensuite réutilisée comme salle de théâtre.

Pendant la première guerre mondiale, en 1914, des projections y sont de nouveau organisées ; la salle se nomme alors "Anglo-American cinéma".

American Biograph (Kinémacolor, Kino plastikon) – 19, rue le Peletier (I)

Période de projections : 1911-1914

Mi-1911, l'entreprise Raleigh & Robert achète une licence pour l'exploitation du kinémacolor, nouveau procédé de film en couleurs élaboré en Angleterre par Charles Urban et George Albert Smith. En décembre, elle ouvre rue Le Peletier la salle "American biograph" (encore une) qui exploite le procédé. Un bonimenteur, déguisé en splendide Ecossais, attire la foule au coin de la rue Le Peletier et du Boulevard des Italiens ; la salle connaît tout de suite un vif succès.

Jean Vivié, qui y est emmené par ses parents à l'âge de 7 ans, raconte : "*Je revois encore, assis sur un strapontin dans une petite salle bondée, le magnifique spectacle des éléphants chamarrés, des cavaliers anglais à dalman rouge, des seigneurs hindous redescendant l'escalier à reculons après s'être inclinés devant Leurs Majestés britanniques*".

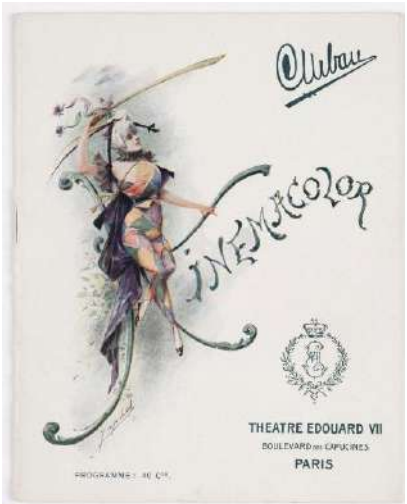
Toutefois, Raleigh & Robert fait faillite et revend peu après ses droits sur le Kinémacolor à Urban. Les séances en kinémacolor s'interrompent donc rue Le Peletier début 1913, mais la salle est sous-louée et continue à projeter des films jusqu'à fin 1913.

Elle accueille ensuite le Kino Plastikon en 1914. Ce procédé permet la « *projection d'images vivantes en couleurs* », dans un décor en trois dimensions et sur une scène éclairée dans une illusion de relief plastique ; un phonographe « *fournit des paroles, musiques et chants en un synchronisme approximatif* » (c'est tout ce que les descriptions de la presse permettent d'en savoir).

Théâtre Edouard VII (Kinémakolor) – Place Edouard VII (I)

Période de projections : 1913-1914

Le Théâtre Edouard VII est inauguré par Charles Urban en décembre 1913 comme salle dédiée au Kinémakolor ; après la faillite de l'entreprise Raleigh & Robert, Urban doit en effet reprendre lui-même l'exploitation en France du procédé.



Programme de 1913

Quelques mois avant l'ouverture, il décrit ainsi l'établissement ultra-luxueux : « *Ce théâtre sera tout en marbre rose du Barri et je pense qu'après l'Opéra, ce sera le plus beau de la capitale. Il aura 3 étages et pourra contenir 800 spectateurs assis. Il y aura un orchestre de 60 musiciens, un bar américain, un salon de lecture, salle de thé où l'on servira le Five o'clock...* ».

Malheureusement, les films Kinémacolor ont un intérêt limité (longs documentaires), le programme se renouvelle peu, et les places sont onéreuses (2 à 6 francs).

En juin 1914, Urban vend la salle, qui devient théâtre d'art dramatique.

Gaumontcolor – 8, rue du Faubourg Montmartre (I)

Période de projections : 1913-1916

Fin 1912, le cinéma-music-hall de 800 places "Empire" ouvre au 8 rue du Faubourg Montmartre. L'établissement est loué quelques mois plus tard à Gaumont, prend le nom de cinéma "Gaumontcolor" et projette des films en couleur. Malgré son originalité, il est peu fréquenté. En effet, la technique du Chronochrome est complexe, le résultat très imparfait, et ce ne sont pas des films à succès qui sont projetés. La salle ferme début 1916.

B – DÉVELOPPEMENT DES SALLES DE CINÉMA

- Jusqu'en 1920, les recettes des cinémas restent encore négligeables par rapport à celles des théâtres et des cafés-concerts[49].

- Au début des années 1920, avec l'"Ecole impressionniste" (par opposition à l'expressionnisme allemand et au cinéma soviétique) et le mouvement des ciné-clubs (lancé notamment par Louis Delluc), les intellectuels s'intéressent à leur tour aussi au cinéma, comme art ; apparaissent des salles "spécialisées".

- **Les années 1930 sont les "10 glorieuses des cinémas parisiens"[50]**.
> Le parlant est apparu. Les théâtres et music-halls se reconvertissent, le parc cinématographique passe entre 1930 et 1940 de 191 à 336 salles (plus de 200 000 places au total). Dans le quartier des Grands boulevards, une quinzaine de cinémas ouvrent leurs portes, suivis d'une douzaine sur les "boulevards extérieurs". Avec le parlant, le cinéma d'actualités se développe (notamment via l'exploitant Cinéac) ; dans la fiction, l'univers du Paris populaire et gouailleur prend une nouvelle dimension.
> La couleur se développe avec le procédé Technicolor.
> L'utilisation du néon publicitaire explose, la physionomie de la Ville Lumière se transforme.
> Avant-guerre, l'industrie du cinéma est la deuxième du pays en investissements après la sidérurgie.

- Années 40-50 :
> Pendant l'Occupation, la production et l'exploitation sont contrôlées (création de la Continental Films par Goebbels, contraintes de programmation, spoliation de familles d'exploitants...).
> La création d'un organisme public en 1946 (ancêtre du CNC) vise à protéger la salle comme lieu culturel et à aider au financement de la production, afin de stabiliser le marché après-guerre.
> **La période 1946-55 correspond à un âge d'or du cinéma en France**, le parc de salles parisiennes augmente de manière continue.
François Truffaut affirme : « *La guerre avait été la providence pour les cinémas [...] et puis il faisait froid dans les maisons, il faisait plus chaud au cinéma. Donc le dimanche, la queue commençait à midi pour la séance de deux heures sur tout le boulevard, depuis Barbès jusqu'à Clichy, donc j'imagine que c'était pareil dans le reste de Paris. Les cinémas étaient bourrés sans discontinue*r »[51].
Bertrand Tavernier raconte par ailleurs : « *Petit témoignage de l'ambiance qui régnait dans ces cinémas : au Pathé Journal [dans le 10e], j'ai vu un type à côté de moi ouvrir une boîte de petits pois, la chauffer et la manger* ».
> Les studios commencent à adopter la technologie du CinemaScope pour contrer la menace croissante de la télévision, offrant au public une expérience visuelle impossible à reproduire sur le petit écran.

- Années 60 :
> Avec l'arrivée massive de la télévision, beaucoup de petites salles de quartier voient leur activité décliner.

[49] Georges Sadoul, « Histoire générale du cinéma », Denoël, 1973. Jusque dans les années 1920, la recette de l'exploitation cinématographique est négligeable face à celle des autres formes de spectacle. En 1933, elle représente le double de celle des théâtres, music-halls et café-concerts.
[50] « Paris Grand-Ecran. Splendeurs des salles obscures (1895-1945) », Musée Carnavalet, éd. Paris Musées, 1994.
[51] "Le Cinéma des cinéastes", France culture, 1976.

> La Nouvelle Vague transforme partiellement la production et entraîne une modification de la programmation, mais ne stoppe pas la vulnérabilité commerciale des petites salles.
> La période post-1968 voit des salles tenter de survivre en se tournant vers le cinéma érotique et / ou pornographique.

- Années 70-90 :
> La tendance aux fermetures se poursuit. En 1945, Paris offre 365 salles ; en 1995, 310 écrans sont répartis entre 100 cinémas. Entre les deux dates, la fréquentation a chuté de 400 à 133 millions de spectateurs par an [52].
> À partir des années 80 apparaît le modèle du multiplexe, qui entraîne la fermeture de certaines salles uniques mais augmente le nombre total d'écrans et la capacité d'accueil pour le grand public.
> Les VHS, les DVD puis Internet entraînent le recul rapide des salles pornographiques.

- Depuis 2000 :
> La transition de la pellicule vers la projection numérique a demandé aux exploitants des investissements importants.
> Dans les années 2010, l'arrivée et la montée en puissance de la vidéo à la demande des grandes plateformes a constitué une concurrence nouvelle.
> La pandémie de Covid-19 a fragilisé des salles ou accéléré leur fermeture.
> Le nombre d'établissements indépendants continue à décliner.
> Avec en 2025 73 cinémas, représentant environ 380 écrans (plus de 63 000 fauteuils), Paris reste toutefois le centre urbain disposant du plus grand nombre d'écrans de cinéma par habitant au monde.

- Dans le 9e, le nombre de cinémas est passé d'une dizaine en 1925 à une vingtaine en 1935, à 30-35 entre 1945 et 1965, 24 en 1975, 20 en 1985, 6 en 1995, 4 en 2025 (les salles en activité à ce jour apparaissent en vert)[53].



1925



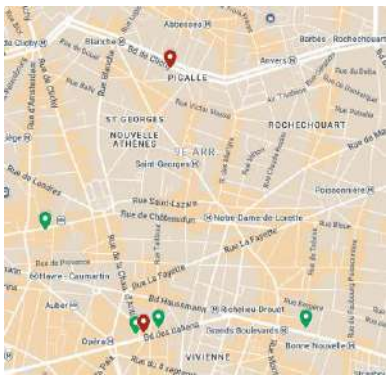
1935



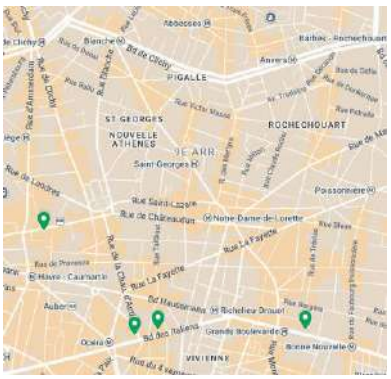
1955



1975



1995



2025

[52] Virginie Champion, Bertrand Lemoine, Claude Terreaux, « Les Cinémas de Paris, éd. DAAVP, 1945-1995 », 1995.
[53] Jean-Jacques Meusy, « Paris-Palaces ou le temps des cinémas (1894-1918) », CNRS éditions, 2002. Sites salles-cinema.com, sallesdecinemas.blogspot.com, la-belle-equipe.fr, grimh.org.

1. SUR LES GRANDS BOULEVARDS *et à proximité, d'ouest en est*

Cinintran / Cinéac Madeleine / Plaza – 8, boulevard de la Madeleine

Période d'activité : 1935-ca.1975

Le "Cinintran" ouvre en 1935 à l'angle du Boulevard de la Madeleine et de la rue Godot-de-Mauroy ; il s'agit d'un cinéma d'actualités et de documentaires pour 400 spectateurs.

Il est renommé dès l'année suivante "Cinéac-Madeleine", puis en 1947, lorsqu'il abandonne les actualités pour une programmation classique, "Plaza-Cinéac", enfin "Plaza". Il ferme dans les années 1970.

L'endroit est transformé en dancing en 1985, puis en discothèque.

Régent-Caumartin / Hollywood – 4, rue de Caumartin

Période d'activité : 1939-1971

Le cinéma est ouvert en 1939 par Jacques Haïk, fondateur en 1934 de la société Les Films Régent. Il compte un peu plus de 200 places et s'affiche comme une salle de reprise des grands succès de l'écran.

Aryanisé pendant la guerre, il est renommé "Hollywood" en 1949. Il ferme en 1971.

Cinécran / Caumartin / Cinéma d'essai Caumartin – 17, rue de Caumartin

Période d'activité : 1938-1961

Le cinéma permanent Cinécran, ouvre en 1938 ; il est simplement qualifié par la presse de "charmante salle". Entièrement rénové en 1950, il prend le nom de "Caumartin".

Trois ans plus tard, Line Peillon, qui soutient et développe une programmation de qualité, reprend la salle et lui donne le nom de "Cinéma d'essai Caumartin".

Electricité de France, propriétaire de l'immeuble, rachète le lieu en 1961. Le Cinéma d'essai part s'installer au cinéma "Les Agriculteurs", rue d'Athènes (qui ferme à son tour l'année suivante).



Photo d'A. Zucca, 1939-45

Cinérire Caumartin – 25, rue de Caumartin

Période d'activité : 1936-1946

En 1907, le théâtre "Comédie royale", dédié au théâtre de boulevard, ouvre au 25 rue Caumartin ; il ferme en 1913 et rouvre 10 ans plus tard sous le nom de "Comédie Caumartin".

Puis le "Cinérire" ouvre comme cinéma permanent en 1936. Les programmes, qui changent tous les jeudis, comportent les plus gros succès du rire sur les cinq années précédentes.

Le lieu redevient en 1946 un théâtre dédié à l'humour, reprenant le nom de "Comédie Caumartin".

Cinéma Edouard VII – 10, place Edouard VII (II)

Période d'activité : 1931-1938

En octobre 1931, la salle entièrement remise à neuf devient un cinéma d'exclusivité pour les films de la Fox-film (des sous-titres français sont ajoutés en 1933). Elle est exploitée comme cinéma jusqu'en 1938.

<u>Olympia - Théâtre Jacques Haïk</u> – 28, boulevard des Capucines (II)

Période d'activité : 1930-1954



Olympia (Cinémagazine, 1930)

C'est en 1930 que l'Olympia-Théâtre Jacques Haïk devient un cinéma à part entière, avec façade de 12 mètres sur 8, orgue Cavaillé-Coll, éclairage indirect et air conditionné[54]. La salle, entièrement rénovée, rouvre en 1938 avec une façade ornée de 15 000 lampes et 1500 mètres de tubes de néon.

Le 9 mars 1940, le film anti-nazi de Jacques Haïk *Après Mein Kampf... mes crimes* est programmé à l'Olympia. Les troupes allemandes entrent dans Paris le 14 juin. Le film est interdit, toutes les copies détruites. La salle est aryanisée pendant l'Occupation[55].

A la Libération, elle est réquisitionnée par l'armée américaine. L'affiche alterne productions américaines et françaises.

La salle, isolée sur les grands boulevards, peine toutefois à retrouver son prestige d'avant-guerre et se retrouve à présenter des films français mineurs.

La veuve de Jacques Haïk cède en 1952 à Bruno Coquatrix et Ray Ventura les droits d'exploitation de l'Olympia et deux ans plus tard, la salle est rendue au music-hall.

En 1961, l'Olympia est de nouveau à l'agonie. Coquatrix sollicite l'aide de Piaf mais aussi du cinéaste Jacques Tati. Présentant d'avril à juin des scènes de son premier film *Jour de fête* – en partie colorisé au pochoir pour l'occasion – et donnant de sa personne pour réaliser des sketches et acrobaties sur scène, celui-ci contribue à sauver la salle.

Depuis 2021, c'est à l'Olympia que se déroule chaque année la cérémonie de remise des César.

<u>Cinéma des Nouveautés Aubert / Aubert-Palace / Aubert-Palace-Gaumont / Lumière-Gaumont / Lumière</u> – 24, boulevard des Capucines

Période d'activité : 1915-1988

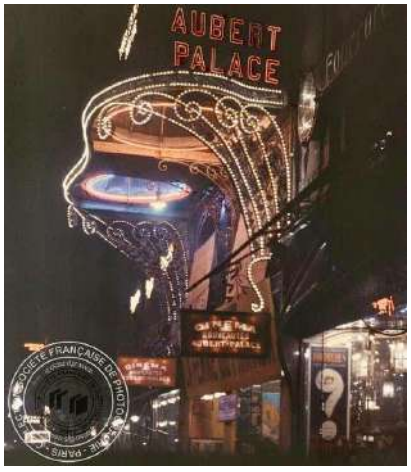


Photo de Léon Gimpel, 1922

En 1915, à l'emplacement de l'ancien Théâtre des Nouveautés, ouvre le luxueux cinéma de quasi 1000 places "Cinéma des Nouveautés Aubert Palace" – rapidement simplifié en "Aubert Palace". Il fait partie du petit nombre de cinémas de prestige qui, jusque dans les années 1970, obtiennent des exclusivités.

C'est dans ce cinéma qu'est inauguré en France en 1929 *Le chanteur de jazz*, premier film sonore ; l'Aubert-Palace en a l'exclusivité pendant presque un an.

En 1930, le cinéma, vendu à la firme Gaumont, devient le "Aubert-Palace-Gaumont".

1967 : la salle est totalement transformée sous la houlette de Georges Peynet, "l'architecte des cinémas", et devient le prestigieux "Lumière-Gaumont".

En 1981 enfin, elle est transformée en complexe de 3 salles et rebaptisée le "Lumière". Elle ferme en 1988.

[54] Haïk est propriétaire de l'Olympia dès 1930, et n'inaugurera le Rex qu'en 1932.
[55] Haïk en retrouve la propriété après-guerre.

Ciné-Opéra, puis Radio-Cité Opéra / Radio-Ciné-Opéra / Festival / Gaumont Opéra – 8, boulevard des Capucines

Périodes d'activité : 1917-1924, puis 1937-1979

En 1917, Jules Dumien, ancien bookmaker fortuné devenu commanditaire de grands établissements de spectacles, ouvre le Ciné-Opéra. Cette petite salle de 320 places se veut raffinée, dans un style Empire, offerte à un public choisi. Dans les années 20, elle est célèbre pour sa programmation ouverte sur des courants nouveaux du 7e art, mais en 1924, ferme au profit de la "Grande Maison du Blanc".

Peu avant la Seconde guerre mondiale, la salle redevient un cinéma. Elle est consacrée aux actualités et se nomme "Radio-Cité Opéra" (plus tard "Radio-Ciné-Opéra"). Lorsqu'elle se tourne vers une programmation classique en 1958, sa capacité est réduite de 450 à 300 places et elle est rebaptisée "Le Festival". Le cinéma devient le "Gaumont-Opéra" en 1972 et ferme définitivement ses portes en 1979.

Pathé Palace (ex-Paramount / Paramount Opera / Gaumont Opéra Capucines / Gaumont Opéra) – 2, boulevard des Capucines

Période d'activité : depuis 1915

Le luxueux cinéma Paramount, vitrine du cinéma américain à Paris, est inauguré en 1927 à l'emplacement de l'ancien Théâtre du Vaudeville. Cocteau écrit son désespoir : « *Le Paramount, c'est le fantôme du Vaudeville. Sur le lieu du crime, à la place où cette reine du spectacle est morte, brûlée vive pas le commerce, à l'angle du boulevard où battait ce cœur rouge, doré et adoré de mon enfance, [...] jour et nuit le Paramount se dresse, lunaire et terrible, avec ses grands spectres qui parlent et son orchestre qui monte des profondeurs.* »[56]



L'inauguration est un événement important, à un juger par la liste des personnalités annoncées au programme : Blériot, Citroën, Jean Cocteau, Abel Gance, Michelin, ministres et maréchaux... Pour la première fois, un cinéma se donne des airs de palais. Son style sera imité par presque tous les grands cinémas parisiens.

Rapidement connue sous le slogan "Le Ritz des cinémas parisiens", la salle est financée par Adolph Zuckor, auquel on doit déjà le Paramount Building de New-York. C'est l'époque des salles monumentales ; quasi 2000 fauteuils sont répartis sur 3 niveaux, un orgue électrique a été spécialement construit pour la salle et l'air conditionné installé, les attractions qui accompagnent les programmes sont fastueuses. Dès 1928 est institué le spectacle permanent de 9h30 à 2h15, avec essentiellement des projections de productions Paramount.

Pendant l'Occupation, la gestion de la salle, assurée par le nouvel exploitant Roger Richebé, échappe aux Allemands. À la Libération, la Paramount y projette de nouveau ses films, en alternance avec des productions françaises (accords Blum-Byrnes).

En 1974, le cinéma rouvre après des travaux ; désormais composé de 7 salles, il est renommé "Paramount Opéra". Puis, cédé en 2007 à EuroPalaces[57], le complexe prend successivement le nom de "Gaumont Opéra" et de "Gaumont Opéra Capucines".

Depuis l'été 2024, le cinéma porte l'enseigne "Pathé Palace". Cinq années de travaux sous la direction de Renzo Piano[58] ont permis de restructurer l'espace. 7 salles haut de gamme sont désormais en activité.

[56] Jean Cocteau, « Portraits-Souvenir », éd. Grasset, 1935.
[57] Société réunissant les salles de cinéma Pathé et Gaumont, dirigée par Pathé qui en détient 66%.
[58] Ceux-ci ont fait l'objet du documentaire primé de Jean-Stéphane Bron *Le Chantier* (2025).

Cinémonde Opéra - Français – 4, rue de la Chaussée d'Antin / angle boulevard des Italiens

Période d'activité : 1939-1973

Le cinéma de 400 places ouvre en 1939 sous les auspices de la revue de cinéma hebdomadaire "Cinémonde". Il se positionne comme une salle de quartier programmant chaque semaine un film en sortie générale, c'est-à-dire une fois la période d'exclusivité terminée. Il devient plus tard une salle de première exclusivité.

Le cinéma est repris en 1973 par Pathé, qui l'intègre au "Pathé Français" voisin.

Le Français / Pathé Français / Gaumont Opéra (Français) – 38, boulevard des Italiens

Période d'activité : 1940-2019

Le cinéma ouvre en 1940 à l'initiative de Jacques Haïk, déjà à l'origine des cinémas "Olympia" et "Rex". La salle est conçue comme un écrin dédié aux productions françaises d'exclusivité. Les quasi 1000 sièges sont couleur cyclamen, une grille de scène remplace le traditionnel rideau de scène, des jets d'eau fonctionnent pendant l'entracte...



Sous l'Occupation, le cinéma est aryanisé et passe sous contrôle du circuit allemand SOGEC ; Jacques Haïk – juif, producteur en 1939 du film anti-nazi *Après Mein Kampf... mes crimes*, puis actif dans la propagande pour les Forces françaises Libres – en retrouve la propriété après-guerre.

Pathé reprend le cinéma en 1973 et l'agrandit en rachetant le cinéma Cinémonde-Opéra voisin ; après restructuration, le complexe compte 5 salles.

Le cinéma est repris par Gaumont en 1992. Il ferme en 2019 (le "Paradox museum" occupe désormais l'emplacement).

Helder / UGC Helder / UGC Boulevard 1 / UGC Opéra 1 – 34, boulevard des Italiens

Période d'activité : 1936-1988

Le Helder ouvre en 1936. Il projette des films de première exclusivité, le spectacle y est permanent, les techniques de projection et de son à la pointe.

Son architecte Maurice Gridaine explique juste avant l'ouverture : « *Il y a beaucoup de salles sur les Boulevards... Le Helder sera petit, puisque je n'ai disposé que d'un local de 7 mètres sur 25, contenant 430 places réparties en 2 étages, orchestre et balcon. Mais il sera chic... J'ai traité ce cinéma comme un salon. Il faut que les spectateurs se sentent là chez eux, que les femmes prennent leur valeur dans un décor harmonieux. Je n'ai pas pu ménager d'escalier apparent et je le regrette, car... presque toutes les femmes adorent les descendre* » ("Cinémonde", 9 avril 1936).

Repris par UGC, le cinéma devient l'"UGC Helder", puis l'"UGC Boulevard 1", et enfin l'"UGC Opéra 1". Il ferme en 1988.

UGC Opéra (ex-Pathé Palace / Le Caméo / UGC Caméo / UGC Boulevards) – 32, boulevard des Italiens

Période d'activité : depuis 1911



Le Pathé Palace est inauguré le 15 décembre 1911. Il est agrandi en 1924 et rebaptisé à cette occasion le "Caméo" ; il s'agit d'une salle d'exclusivité.

Il passe des films américains en VO ; seule une quinzaine de salles le fait alors à Paris. Le cinéma devient un complexe de 2 salles en 1978, et de 4 salles l'année suivante (sa façade est visible dans le film de Godard *À bout de souffle*, 1960 – cf *capture d'écran*).

En 1980, il devient propriété d'UGC et change plusieurs fois de nom ("UGC Caméo", puis, après le rattachement du UGC Helder voisin "UGC Boulevards" et en 1988 "UGC Opéra").

Toujours actif, il compte aujourd'hui toujours 4 salles.

Ce soir (Italiens) / Les Italiens / Club des vedettes / Les vedettes – 2, rue des Italiens

Période d'activité : 1940-1986

En 1937 s'installe à l'angle de la rue et du boulevard des Italiens, sous l'égide du journal "Ce soir", le cinéma Ce soir (Italiens), plus tard renommé Les Italiens.

En 1940, c'est le music-hall Club des vedettes qui ouvre à cet emplacement, mais dès l'année suivante dans la presse, l'établissement est listé dans la rubrique "Cinémas". Il ferme dans les années 1980.

Cinéphone / Cinéphone-Actualités / Cinéphone-Italiens / New-York – 6, boulevard des Italiens

Période d'activité : 1932-1956

Au carrefour des boulevards des Italiens, Haussmann et Montmartre, ouvre en 1932 le cinéma d'actualités "Cinéphone".

La salle est rebaptisée par la suite "Cinéphone-Actualités" puis "Cinéphone-Italiens". Elle propose un grand film chaque semaine (souvent le même que les Cinéphones Montmartre, Rochechouart et Champs-Elysées), en complément des actualités.

En 1947, le cinéma prend le nom de "New York" et s'oriente vers une programmation classique, jusqu'à sa fermeture en 1956.

Truffaut raconte : « *Il y a deux cinémas qui se faisaient face sur les boulevards : le New-York et le Cinéac-Italiens. Tous deux commençaient à 10h du matin. Ils avaient une clientèle presque exclusivement composée d'écoliers et de lycéens. [...] Le premier qui ouvrait ramassait toute la clientèle parce qu'on avait hâte de se cacher, on se sentait terriblement en faute*. »

Ciné-Sports / Royal Haussmann / Trois Haussmann – 2, rue Chauchat

Période d'activité : 1937-1983

Le Ciné-Sports ouvre en 1937 comme salle d'actualités, puis devient en 1943 une salle d'exclusivité de 800 places sous le nom de "Royal Haussmann".

Trois ans plus tard, il s'agrandit et chacune des 3 salles porte un nom différent : "Royal-Haussmann-Méliès" (rappelons que Méliès a longtemps vécu rue Chauchat), "Royal-Haussmann-Club", et la dernière salle dont l'entrée se fait par le 1 rue Drouot "Royal-Haussmann-Studio".

La façade du cinéma est visible au début du film *Escalier de service* (Rim, 1954).

En 1975, l'établissement devient "Les Trois Haussmann". Il reste un cinéma d'exclusivité jusqu'à sa fermeture huit ans plus tard.

Maxéville – 14, boulevard Montmartre

Période d'activité : 1974-1990

Le producteur-distributeur Georges Combret ouvre le complexe de 4 salles à l'emplacement de l'ancienne brasserie "La Maxéville". Sa programmation hétéroclite associe films en deuxième ou troisième exclusivité, films d'action de série B, films érotiques…

Après l'ouverture d'une cinquième salle en 1982, il ferme en 1990.

Cinéma Astor – 12, boulevard Montmartre

Période d'activité : 1947-1970



Le cinéma ouvre le 31 décembre 1947, à l'emplacement de l'ancien café-concert "Le Petit Casino". Il est exploité par l'actrice Junie Astor (avec le "Rio Opéra", côté 2e sur les boulevards) ; celle-ci lui donne son nom.

Dans *Les 400 coups*, ce cinéma est la première étape de la fugue d'Antoine Doinel et de son comparse René (cf *capture d'écran*).

Après sa fermeture en 1970, la salle est reprise par la mairie du 9e : c'est l'actuelle salle Rossini.

Hollywood Boulevard – 4-6, boulevard Montmartre

Période d'activité : 1973-1992

Le cinéma est ouvert en 1973, alors que l'heure est plutôt à la disparition des salles, par René Château – attaché de presse et producteur associé de Belmondo, "découvreur" de Bruce Lee en France – et par Michel Fabre, scénariste.

Ses 3 salles projettent des doubles programmes (deux films par séance au prix d'un seul), faisant la part belle aux films d'action de série B et d'arts martiaux. Elles ferment en 1992.

Le Palace – 8, rue du Faubourg Montmartre (II)

Périodes d'activité : 1931-1933, 1946-1973

En 1921, l'entrepreneur de spectacles Léon Volterra rachète l'ancien cinéma-music-hall "Empire", devenu un temps cinéma "Gaumontcolor". Il le fait aménager en music-hall exclusivement et le baptise "Eden" (architecte : Marcel Oudin).

Deux ans plus tard, l'établissement est repris par Dufrenne et Varna, modifié, et prend le nom de "Palace" (architecte : Charles Rabussier).

Le lieu devient fin 1931 un cinéma à part entière ; il accueille surtout des films de la Warner et de la Fox. Son activité cesse lorsque son directeur Oscar Dufrenne est assassiné dans des conditions troubles dans l'établissement en 1933.

Varna reprend seul le lieu, qu'il renomme "Alcazar de Paris" et où il monte des opérettes-revues. En 1939, il le rebaptise "Palace" et en 1946, lui redonne une fonction de cinéma ! L'établissement conserve cette activité jusqu'à la mort de Varna en 1969, et ferme officiellement en 1973.

Il devient alors salle de théâtre, puis temple du disco sous la houlette de Fabrice Emaer, est laissé à l'abandon avant d'être rénové pour accueillir des concerts et spectacles, ferme de nouveau ses portes en 2023. Sa réouverture, comme club et salle de concerts, a été récemment annoncée pour la fin 2026.

La salle de spectacles est classée à l'inventaire des Monuments historiques comme témoin de l'art décoratif des années 20.

Le Club – 13, rue du Faubourg Montmartre

Période d'activité : 1952-1991



Le cinéma permanent "Le Club", salle d'exclusivités de 300 fauteuils environ, ouvre en 1952 à l'emplacement du cabaret "Le Club des Cinq" (où se produisaient Piaf, Montand...)

Bertrand Tavernier rappelle : « *Il y avait trois salles où il y avait du strip-tease à l'entracte : l'ABC, le Club et le Normandie. [...] On devrait rétablir cette coutume, cela attirerait des gens au cinéma* »[59]. Longtemps, le cinéma propose une double programmation, avec une orientation polars / série B.

En 1991, la salle est transformée en lieu polyvalent café-ciné-concerts appelé "Passage du Nord-Ouest", avant d'être transformée en théâtre en 1997.

Actualités-Le Journal / Radio-Cité-Montmartre / Radio-Ciné-Montmartre / Cinéma Bergère – 15, rue du Faubourg Montmartre

Période d'activité : 1931-1986

Le cinéma est d'abord une salle d'actualités. Après des travaux de rénovation, il devient une salle d'exclusivités et prend en 1956 le nom de "Bergère".

Il alterne dans les années 80 films récents, d'action, séries B et Z, voire érotiques et pornographiques. Fin 85, il tente de faire revivre l'esprit du cinéma Midi-Minuit, fermé quelques mois plus tôt boulevard Poissonnière, en projetant des films d'horreur et d'épouvante. L'expérience s'arrête au bout de 5 semaines et le cinéma ferme en juillet 1986.

Le Perchoir / Studio du Faubourg Montmartre / Studio 43 / Floride / Studio 43 / New Yorker / Studio 43 – 43, rue du Faubourg Montmartre

Période d'activité : 1936, 1941-1989

En 1936, "Le Perchoir" – cabaret de chansonniers puis music-hall, qui existe depuis 1916 et où Arletty a fait ses débuts – est transformé en cinéma de façon temporaire, avant de revenir à sa fonction première.

[59] Jean-Luc Douin, « Bertrand Tavernier », éd. Ramsay, 1997.

En 1941, l'établissement est véritablement transformé en cinéma et change plusieurs fois de nom au fil des années ("Studio du Faubourg Montmartre", "Studio 43" en 1951, "Floride" en 1959, encore "Studio 43" en 1962, "New-Yorker" en 1970).

Dans les années 1980, de nouveau sous le nom de "Studio 43", il est dirigé et animé par Dominique Païni (futur directeur de la Cinémathèque française) qui y revisite la mémoire du cinéma français ; y sont programmés des productions d'avant-garde et des films d'art et d'essai du monde entier.

En 1985, la salle devient un complexe de 2 salles, avant de fermer en 1989.

Le Lafayette – 54, rue du Faubourg Montmartre

Période d'activité : 1939-1946

Des programmes de projection peuvent être retrouvés dans les archives de presse, de 1939 à 1946, pour "Le Lafayette", 54 rue du Faubourg Montmartre.

Max Linder Panorama (ex-Kosmorama / Pathé Journal / Ciné Max Linder) – 24, boulevard Poissonnière

Période d'activité : depuis 1912

En 1912, le Norvégien Roede, amoureux de l'art et de Paris, inaugure boulevard Poissonnière le "Kosmorama", une salle élégante d'environ 500 places qui projette des films à grand spectacle en exclusivité.



Max Linder, de son vrai nom Gabriel-Maximilien Leuvielle

Ayant formé d'autres projets en Norvège, il dissout sa société d'exploitation dès 1913. En octobre, la salle devient le "Pathé Journal".

Dès l'année suivante, c'est Max Linder, véritable star du cinéma, qui reprend l'établissement, dans le but de projeter ses propres films. Louis Delluc raconte : « *Pendant plusieurs semaines, je ne quittai pas la salle rose et bleue du Ciné Max Linder, où Max et Charlot fraternisaient avec brio* » (1986).

Linder, ne parvenant pas à concilier ses activités d'exploitant et d'acteur-réalisateur, cède le cinéma en 1918 à la puissante société Omnia, qui, gardant l'enseigne, en fait une salle de 800 places[60].

La salle change plusieurs fois de mains (société Pathé, famille Siritzky, nationalisation...). Elle est longtemps l'un des grands cinémas d'exclusivité de la capitale.

En 1984, des travaux colossaux sont engagés pour la redynamiser, et en faire la salle de 580 places sur trois niveaux dotée d'un écran panoramique de plus de 100m^2 que l'on connaît aujourd'hui : le "Max Linder Panorama" (architecte : Georges Peynet).[61]

Le cinéma appartient depuis 2004 à Claudine Cornillat qui en assure la programmation. Il s'agit d'une des seules salles mono-écran encore en activité. Le cinéma est classé Art et Essai.

Midi-minuit – 14, boulevard Poissonnière

Période d'activité : 1939-1985

Le cinéma permanent "Midi-Minuit" (en fait ouvert de 10h à 2h) ouvre en 1939. La salle de 500 places propose à ses débuts une programmation en exclusivité, avec de nombreux films américains.

[60] Celui dont Chaplin se disait l'élève se donnera la mort, entraînant avec lui son épouse, en 1925.

[61] C'est l'équipe de l'Escurial, autour de Jean-Jacques Zilbermann, qui relance ainsi le cinéma.

Plus tard, elle se spécialise dans les films fantastiques et d'horreur ; c'est en son hommage que le périodique européen spécialisé dans le fantastique, "Minuit-minuit fantastique", prend son nom.

A partir des années 60, la programmation alterne avec des films érotiques. L'établissement se tourne en 1975 vers le film pornographique, jusqu'à sa fermeture en mars 1985.

Concernant le cinéma permanent, Truffaut indique dans un entretien : « *Je ne garde pas un bon souvenir du premier film que j'ai vu, sans doute en 38 ou 39, à cause de la stupidité du "permanent". [...] Cela me fait penser à une histoire, celle de la petite fille qui a vu Jeanne d'Arc au cinéma et qui raconte le film :* "*C'est une dame qu'on met dans le feu et après elle devient bergère*". »

Rialto / Salle Poissonnière – 5-7, rue du Faubourg Poissonnière

Période d'activité : 1927-1939

Le Rialto se présente, lors de son ouverture en 1937 à l'angle du Boulevard et du Faubourg Poissonnière, comme "la plus élégante et la plus confortable salle des Boulevards".

Disposant de son propre orchestre, il donne l'apparence d'une vaste salle de concert classique, à laquelle on accède par un large escalier à double circonvolution. Proposant 400 places (un minimum de fauteuils a été disposé dans une très vaste salle pour que les spectateurs soient très confortablement installés), décoré d'or, de mauve et d'ivoire, il est consacré aux exclusivités.

En 1934, il prend le nom de "Salle Poissonnière".

De 1927 à sa fermeture en 1939, il accueille régulièrement des séances-débats de ciné-clubs (Club de l'Ecran, Ciné-club de Paris, Club du Faubourg, Cercle du cinéma...).

2. SUR LES "BOULEVARDS EXTÉRIEURS" *et à proximité, d'ouest en est*

Atomic / Amsterdam Clichy – 10, place de Clichy

Période d'activité : 1948-1984

Le cinéma ouvre en 1948. Sa programmation évolue dans les années 60 vers le cinéma érotique puis, après sa transformation en complexe de 2 salles en 1980, vers le cinéma pornographique. Il ferme en 1984.

Artistic-Cinéma-Pathé / Artistic – 59, puis 59-63 rue de Douai

Période d'activité : 1913-1969

L'Artistic-Cinéma-Pathé ouvre ses portes en 1913, faisant suite à la salle du même nom qui avait fonctionné plusieurs années de l'autre côté du boulevard. Il peut accueillir moins de 500 spectateurs mais présente une façade et un intérieur très luxueux, "de type égyptisant" selon un journaliste (architecte : Marcel Oudin).

Il s'agrandit en 1918, portant sa capacité à 1200 sièges, et en 1929 prend plus simplement le nom d'"Artistic".

C'est dans ce cinéma qu'a lieu en novembre 1926, sous l'égide du Ciné-club de France[62], la première projection en France du film d'Eisenstein *Le cuirassé Potemkine* alors interdit par la censure. Georges Sadoul écrit : « *Ce fut un triomphe dont il n'y a guère d'équivalent dans l'histoire du cinéma. Du jour au lendemain, le nom d'Eisenstein devint célèbre dans toute la France, et l'on se passionna pour le cinéma*

[62] Ciné-club fondé par Louis Delluc, Germaine Dulac, Léon Moussinac.

soviétique dont la vigilante censure française interdit presque tous les films importants ». *Zéro de conduite* de Jean Vigo, malgré la censure également, y est projeté en 1933.



Le cinéma est par ailleurs l'un des rares à Paris qui projette des films américains en VO.

Pendant l'Occupation, le cinéma est acquis par la SOGEC pour projeter des films allemands, avec édition complète des actualités allemandes ; il est alors temporairement renommé "Le Victoria".

Robert Lachenay, compagnon de route de François Truffaut, se rappelle ainsi sa jeunesse : « *Entre la place Clichy et Barbès, il y avait environ 25 salles de cinéma […]. En face du lycée Jules Ferry, à la place de la poste de la rue de Douai, c'était l'Artistic où l'on a vu* Citizen Kane *en 1946 avec François.* » [63]

Le cinéma ferme à la fin des années 60, à un moment où la télévision remplace peu à peu le loisir de proximité qu'est la salle de quartier.

Hollywood – 42, rue Fontaine

Période d'activité : 1932-1933

Dans la presse d'époque, on trouve trace de l'inauguration réussie du cinéma "Hollywood" rue Fontaine fin novembre 1932, à l'emplacement d'un ancien petit théâtre, puis de la faillite de sa société d'exploitation dès mars 1933.

Studio Fontaine – 25, rue Fontaine

Période d'activité : 1938-1942

Fin 1938, le Théâtre Fontaine devient cinéma sous le nom de "Studio Fontaine". Des projections y sont organisées jusqu'en janvier 1942.

En 1943, on y donne des récitals, séances de poésie et de tragédie. L'établissement deviendra très brièvement la salle de spectacles les "Folies Montmartre" sous l'Occupation. C'est aujourd'hui "La Nouvelle Eve".

Univers Cinéma – 16 bis, rue Fontaine

Période d'activité : ca. 1910

Dans la presse d'époque, on trouve mention d'une salle "Univers Cinéma", exploitée au 16 bis rue Fontaine vers 1910.

Comoedia Ciné / Comoedia Clichy – 47, boulevard de Clichy

Période d'activité : 1933-1966

En 1899, c'est d'abord le café-concert "Casino de Montmartre", fréquenté par les domestiques et les midinettes, qui ouvre au 47 boulevard de Clichy. Après plusieurs changements de nom et de destination, l'établissement devient en 1920 un théâtre de vaudevilles et de comédies légères sous le nom de "Comoedia".

[63] "Télérama sortir", 20 octobre 2004.

Ce n'est qu'en 1933 qu'il devient un cinéma. La salle de 400 places se spécialise dans les films d'épouvante ; sa façade est notamment visible dans le film *La vie à l'envers* (Alain Jessua, 1964).

Elle ferme en 1966. Un bureau de poste occupe aujourd'hui l'emplacement.

Moulin de la chanson / Candide / Cinéchoc / Le Jean Renoir – 43, boulevard de Clichy

Période d'activité : 1935-1979

"Le Moulin de la chanson" ouvre comme cabaret parisien en 1913, se transforme en dancing puis redevient cabaret, avant d'être converti en 1935 en cinéma de 300 places environ.

Il est rebaptisé "Candide" en 1962, puis "Cinéchoc" lorsque sa programmation se tourne vers les films d'action en 1963.

Trois ans plus tard, il évolue en salle d'art et d'essai projetant des films en version originale et prend le nom de "Jean Renoir", jusqu'à sa fermeture en 1979.

A son emplacement se trouve aujourd'hui un magasin bio.

Axis, puis Cinéma X – 27, boulevard de Clichy

Périodes d'activité : 1973-1992 puis 1994-2012

L'établissement ne diffuse, pendant la durée de son existence, que des films pornographiques, dans 3 salles puis en cabines individuelles.

American Théâtre / American Cinema / Le Lynx – 23, boulevard de Clichy



Période d'activité : 1911-1970

L'American-Théâtre s'installe en 1911 dans la cour du 23 boulevard de Clichy. Dès 1913, grâce à l'utilisation du bâtiment situé en façade du boulevard, sa surface est augmentée de 60% et sa capacité portée à plus de 1000 places (architecte : Marcel Oudin) ; il assure des sorties générales.

Le cinéma est renommé "American Cinema", et garde ce nom même pendant l'Occupation.

En 1946-47, il est entièrement réaménagé (architectes : Montaut et Gorska). Rebaptisé "Le Lynx", il comporte une immense façade lumineuse de 21 mètres sur 10 et se positionne désormais sur les films d'exclusivité. Un éclairage d'ambiance bleu est maintenu pendant les projections. Dans les années 50, il est le cinéma privilégié des westerns, films d'aventure et policiers.

Il ferme en 1970, est transformé en complexe de loisirs, avant de devenir "Le Sexodrome".

La Folie-Pigalle / Cinéma-Odéon / Pigalle-Studio / Pigalle-Palace / Cinéma-Pigalle – 11, place Pigalle

Période d'activité : 1908-1956

En 1846, onze appartements-ateliers d'artistes sont financés par l'homme de lettres Louis Becq de Fouquières. L'endroit, situé place Pigalle, se nomme "La Folie Pigalle" ; il accueille notamment les peintres Thomas Couture, Pierre Puvis de Chavannes, Jean-Jacques Henner, Eugène Isabey.

A cet emplacement est inauguré en 1908 le cinéma de 400 places "La Folie Pigalle".

L'établissement change plusieurs fois de nom.



Cinéma Pigalle, 1912

Truffaut raconte : « Les Visiteurs du soir *a marqué mes débuts de cinéphile. Quand il est passé au Cinéma Pigalle [plusieurs mois après sa sortie à cause d'une longue exclusivité], j'y suis allé l'après-midi en séchant l'école. Le soir, ma tante est passée à la maison, elle a dit : J'emmène François au cinéma... allez, on va voir* Les Visiteurs du soir *au Cinéma-Pigalle. [...] Il faut croire que ça m'a plu puisque c'est à partir de ce moment-là que je me suis mis à revoir tout le temps les mêmes films*"[64].

Le cinéma ferme dans les années 50. Le cabaret "Folies Pigalle" lui succède ; il donne notamment des spectacles de danseuses nues sous la houlette d'Hélène Martini. Puis une activité de club / discothèque s'y tient à partir de 1991...[65].

Delta Palace / Le Delta – 17 bis, boulevard Marguerite de Rochechouart

Période d'activité : *1920-1985*

"La plus jolie bonbonnière de Montmartre", d'un peu plus de 500 places, ouvre ses portes fin 1920.

Truffaut raconte[66] : « *Mes 200 premiers films, je les ai vus en état de clandestinité. […] Au Delta, il fallait y aller à deux : l'un payait et venait ouvrir à l'autre (c'était toujours par les waters) »*. Plus tard, il fréquente le ciné-club du mardi soir qui, dès 1945, propose des films français des années 30.



Robert Sabatier écrit de son côté, dans "Les Allumettes suédoises", que chaque cinéma de quartier gardait ses odeurs propres ; pour Le Delta, c'était « *l'odeur du cigare éteint* ».

Après avoir tenté de survivre en se spécialisant dans la diffusion de films indiens et africains, l'établissement ferme en août 1985.

Sa façade est notamment visible dans les films *Boulevard* (de jour) et *Neige* (de nuit – cf *capture d'écran* ci-dessus).

[64] "Le Cinéma des cinéastes", France culture, 1976.
[65] Sur l'évolution du quartier, voir le documentaire de David Dufresne *Pigalle. Une histoire populaire de Paris*, 2019.
[66] « Le Cinéma selon François Truffaut », éd. Flammarion, 1988.

Gaîté Rochechouart – 15, boulevard Marguerite de Rochechouart

Période d'activité : *1933-1987*

Dans les années 1860 ouvre la modeste salle de spectacle Gaîté Rochechouart. Celle-ci devient dans les années 1900 un café-concert très fréquenté, accueillant les spectacles et tours de chant de Mistinguett, Fréhel, Colette, Gaby Delys, Maurice Chevalier…

L'établissement est transformé en 1933 en cinéma. Ce sont des films en première exclusivité qui y sont proposés, en version originale, avec spectacle permanent de midi à minuit.

C'est dans cette salle que François Truffaut a le souvenir d'être allé pour la première fois seul au cinéma, en 1939, quelques mois avant la capitulation face aux Allemands (projection de *Paradis perdu* d'Abel Gance).

En 1941, la salle appartenant à la famille juive Sezig est aryanisée.

Le cinéma ouvre une seconde salle en 1978. La programmation s'oriente vers les films d'action, notamment asiatiques, jusqu'à sa fermeture en 1987.

3. À L'EST

Le Dauphin – 65 bis, rue La Fayette

Période d'activité : 1949-1972

A la fin de sa vie, Fréhel, décédée en février 1951, survit difficilement en chantant pendant les entractes dans des cinémas de quartier, celui-ci notamment.

Novelty - Théâtre des Boulevards – 19, rue le Peletier (II)

Période d'activité : 1917-1920

A partir de 1917, le "Novelty - Théâtre des boulevards", alterne les types de spectacles (cinéma, ciné-concerts, pièces de théâtre...).

Fin 1920, l'établissement est rendu aux pièces et conférences, avant d'être démoli en septembre 1922.

Salle des fêtes du Petit Journal (Cinéma Lafayette / Cinéma colonial du Petit journal) – 21, rue Cadet (II)

Période d'activité : 1921-1924

En 1921, la salle des fêtes du "Petit journal" est mise en location et le Cinéma Lafayette s'y installe jusqu'à l'année suivante.

Un "Cinéma colonial", avec la projection de films spécialement tournés dans les colonies, y est organisée par le Petit journal gratuitement, principalement à destination des scolaires.

Le Lafayette / Studio Action / Action Lafayette – 9, rue Buffault

Période d'activité : 1931-1986

Le cinéma "Le Lafayette" ouvre en 1931 et propose des films en sortie générale (après une période d'exclusivité dans une salle de prestige). Il garde sa vocation de salle de quartier jusque dans les années 1960.

En 1966, Jean-Max Causse et Jean-Marie Rodon, deux cinéphiles en reconversion qui marqueront le cinéma indépendant parisien, rachètent la salle en faillite. Ils en font une salle de répertoire américain dédiée aux rétrospectives, sous le nom de "Studio Action" (1 film par jour) ; il s'agit du premier cinéma du circuit "Action".

En 1968, "L'Action Lafayette" accueille le Comité de soutien à Henri Langlois (comptant Resnais, Truffaut, Godard, Renoir, Rouch, Chabrol, Rivette...), directeur de la Cinémathèque française que le ministre de la Culture André Malraux souhaite limoger pour mauvaise gestion.



Au début des années 70, une seconde salle ouvre dans le cinéma : elle compte moins de 50 fauteuils et est consacrée au cinéma américain dit "parallèle" ainsi qu'à des rééditions pour cinéphiles avertis.

Au fil des ans, les exploitants font venir des cinéastes et acteurs américains à la rencontre du public, ouvrent de nouveaux établissements dans la capitale, font évoluer leur programmation.

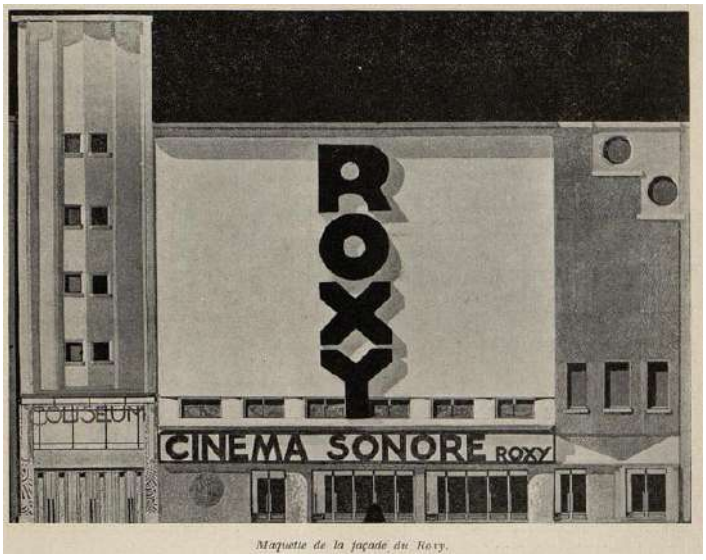
Le cinéma est racheté en 1984 par l'exploitant et distributeur de films Simon Simsi, et finit par fermer en 1986.

Coliseum / Roxy – 65 bis, rue Marguerite de Rochechouart

Période d'activité : 1930-1961

À son ouverture en 1912, le "Coliseum de Paris" – très vite rebaptisé "Coliseum" –, 65 rue de Rochechouart, propose principalement des projections parmi ses divertissements. Après quelques mois, il devient exclusivement music-hall.

En 1930, la salle cède une partie de son emplacement à un « *cinéma sonore* », "Roxy", qui a son entrée au n°65 bis ; elle conserve pour sa part l'entrée du n°65 pour un dancing.



Maquette de la façade du Roxy.

Sans présenter une installation luxueuse, le cinéma est un bel établissement d'une capacité de 1100 places.

En 1961, il est détruit et remplacé par un garage. Un immeuble d'habitation avec supermarché occupe aujourd'hui l'emplacement. Le n° 65 bis n'existe plus.

Brasserie-cinéma Rochechouart / Rochechouart-Pathé / Rochechouart – 66, rue Marguerite de Rochechouart

Période d'activité : 1907-1956

Le cinéma ouvre en 1907 et est réaménagé en 1912 pour gagner en capacité. Il semble qu'il ne projette que des films Pathé de 1929 à 1940.

Il ferme en 1956 ; un immeuble d'habitations a été construit à son emplacement.

3. À L'OUEST

Les Agriculteurs / Agriculteurs-Broadway – 8, rue d'Athènes

Période d'activité : 1929-1962

Le cinéma "Les Agriculteurs" ouvre en 1929 dans l'auditorium inutilisé du siège de la Société des agriculteurs de France.

Il propose des films de répertoire et expérimentaux (une seule séance par jour), souvent en lien avec des ciné-clubs[67]. La salle est confortable, les sièges rembourrés et espacés. Il est indiqué dans le "New-York Times" : « *L'auteur ne connaît aucun autre théâtre au monde aussi confortable et aussi luxueux que le Studio des Agriculteurs* » (6 avril 1930).

La salle accueille notamment le Ciné-club du lycée Condorcet au sortir de la guerre.

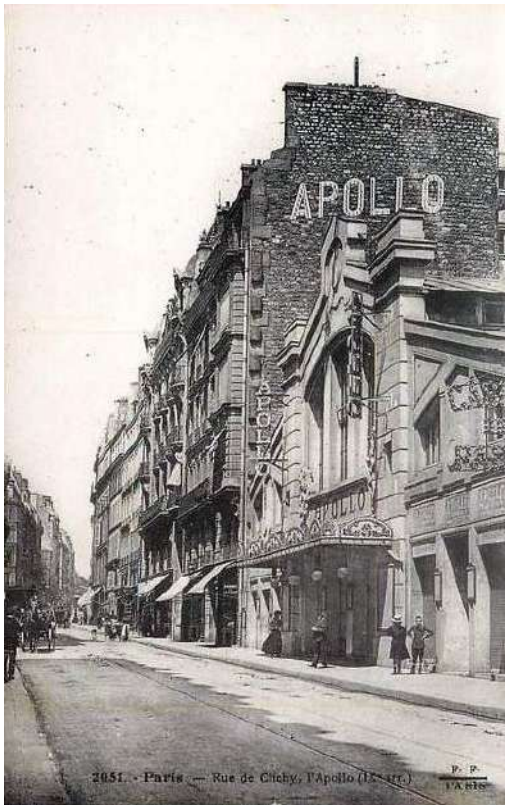
Bertrand Tavernier a eu l'occasion d'évoquer ce cinéma comme emblématique dans son parcours de cinéphile. Ce type de salle est en effet rare avant 1954, date de la fondation de l'Association française des cinémas d'art et d'essai. Rive droite, pendant longtemps, seules deux salles proposent ce répertoire : "Les Agriculteurs" dans le 9e et "Studio 28" dans le 18e.

Le cinéma ferme en 1962 en raison de la transformation de l'immeuble en bureaux par Les Agriculteurs de France, marquant la fin d'une époque pour la cinéphilie parisienne.

Apollo Cinéma – 20, rue de Clichy

Période d'activité : 1932-1958

L'Apollo est d'abord une salle de spectacles de 2000 places construite en 1907, à côté du Casino de Paris. Il est destiné principalement aux opérettes et pièces de théâtre, et dispose de son propre orchestre symphonique.



L'établissement est reconstruit par Marcel Oudin en 1922. Ce n'est que dix ans plus tard qu'il devient un cinéma proposant des films en exclusivité.

Lino Ventura, dès l'âge de 12 ans, prend l'habitude de s'y précipiter dès qu'il réussit à économiser le prix d'un fauteuil. Ayant repéré que les programmes (deux films) changent le mardi à minuit, il y entre à 20h pour réussir à voir quatre exclusivités. A la même époque, Gérard Oury et Jean-Pierre Melville font le même calcul [68].

Entre 1941 et 1947, les représentations cinématographiques sont interrompues au profit de pièces de théâtre ; puis les deux types de divertissements sont organisés en alternance, de 1950 à 1958.

[67] Il est dirigé dès 1930 par Laurence Myrga et Armand Tallier (alors directeurs du Studio des Ursulines), puis par Line Peillon (qui reprendra aussi la direction des Ursulines).
[68] Odette Ventura, « Lino », éd. Robert Laffont, 1992.

<u>Théâtre Pigalle</u> – 10-12, rue Pigalle

Période d'activité : 1932



En 1929 est inauguré au 10-12 rue Pigalle le Théâtre Pigalle, à l'initiative du baron Henri de Rothschild qui a commandé « *le théâtre le plus moderne du monde* ».

Dès l'origine, une cabine de projection sonore y est installée et testée ; le cinéma est pensé comme l'une des vocations de l'établissement.

En 1932, la salle projette des films en alternance avec des pièces de théâtre.

Puis des pièces, opérettes et revues sont programmées jusqu'à sa fermeture définitive en 1948.

L'établissement est détruit en 1959 pour faire place à un garage (il existe un projet de restructuration du lieu en logements).

<u>Amsterdam Saint-Lazare</u> – 6, rue d'Amsterdam

Période d'activité : 1975-1987

Cinéma pornographique.

<u>5 Caumartin (ex-Cinévog)</u> – 101, rue Saint-Lazare

Période d'activité : depuis 1939

Ce cinéma de 600 places naît sous le nom de "Cinévog" en 1939. Il s'agit de la première salle ouverte par Boris Gourevitch, entrepreneur juif originaire d'Odessa. Spolié et dénoncé pendant l'Occupation, il parvient après la fin de la guerre et depuis son exil aux Etats-Unis à récupérer son cinéma. De retour en France, il développe dans les années 1960 le concept de complexe cinématographique, qui transforme durablement le paysage de l'exploitation.

L'établissement Cinévog ne va cesser de se réinventer.

- Il propose à partir de 1966 plusieurs salles, dont une ("Studio-Saint-Lazare") consacrée aux films d'art et d'essai.
- Dans l'ère post-1968, soit des années 70 aux années 90, il se consacre aux films érotiques et pornographiques.
- Enfin, lors de sa rénovation en 1997, comprenant la création d'une grande salle de 196 places, il passe de 6 à 5 salles. Il s'appelle depuis lors le cinéma "5 Caumartin".

Appartenant désormais au groupe Multiciné – avec l'Elysées Lincoln (rue Lincoln) et Les 7 Parnassiens (boulevard du Montparnasse) –, il propose une programmation diversifiée alliant films grand public, films d'auteur et festival de films thématiques.

Le cinéma est labellisé Art et essai dans la catégorie "Recherche et découverte".

<u>Ciné Havre</u> – 92, rue Saint-Lazare

Période d'activité : 1978-1987

Cinéma pornographique.

III. PERSONNALITÉS DU CINÉMA ET 9e

A – LE 9e A HÉBERGÉ UN CERTAIN NOMBRE DE FIGURES LIÉES AU CINÉMA et au précinéma.

La liste proposée n'est pas exhaustive. Par ailleurs, dans un souci de respect de la vie privée, seules les adresses de personnalités disparues ont été indiquées [69].

Émile Reynaud (1844-1918) – photographe, inventeur, père du dessin animé

Charles-Émile Reynaud naît à Montreuil en 1844, un 8 décembre. Il étudie la mécanique de précision dans l'atelier de son père, graveur de médailles et horloger ; sa mère, très cultivée, aquarelliste, lui enseigne les techniques de dessin et de peinture qui lui serviront plus tard. Il possède très tôt un bagage scientifique et littéraire solide, et réalise dès l'âge de 13 ans un théâtre d'ombres ainsi qu'une machine à vapeur miniature (dont il ne reste pas de trace).



Il commence sa carrière professionnelle à Paris comme technicien spécialisé dans les instruments optiques et scientifiques, avant d'entrer en apprentissage chez l'ancien sculpteur devenu photographe-portraitiste Adam Salomon, au 58 rue de la Rochefoucauld. Reynaud découvre l'art de la retouche de haute précision chez ce premier retoucheur de l'histoire de la photo. Dans les années 1860, il s'installe à son compte comme photographe au 134 rue du Faubourg Poissonnière (appartement-studio photo dans le 10e) – avec peu de succès commercial –, suivant en parallèle les cours publics de vulgarisation scientifique par projections lumineuses de l'Abbé Moigno. Il devient son assistant projectionniste et apprend le métier d'enseignant-conférencier.

A la mort de son père en 1865, il s'installe avec sa mère au Puy-en-Velay, une ville riche en ressources culturelles d'où est originaire sa famille. L'abbé Moigno fait appel à lui en 1873 pour qu'il donne des conférences sur la photographie à Paris, mais celles-ci se limitent à deux, la salle devant fermer ; Reynaud loge pendant ce temps avec sa mère à l'hôtel de la Plata, 14 rue Geoffroy-Marie. De retour au Puy, il donne ses propres conférences scientifiques avec projections lumineuses à destination des Ecoles industrielles et de la population, et rencontre un franc succès. Sur son temps libre, il invente en 1876 le Praxinoscope, jouet d'optique donnant l'illusion du mouvement et fonctionnant sur le principe de la compensation optique.



Émile Reynaud et son Théâtre optique. Projection de *Pauvre Pierrot*, 1892 (gravure de Louis Poyet)

Avec en tête l'Exposition universelle qui doit s'ouvrir à Paris le 1er mai 1878, il regagne la capitale fin 1877. Il s'installe au ***58 rue Rodier***, où il se consacre au développement et à la commercialisation de son Praxinoscope, pour lequel il obtient une mention honorable à l'Exposition universelle et un véritable succès commercial.

De la fenêtre de son appartement (2e étage) ou de son atelier (3e étage), il découvre Marguerite Rémiatte, qui habite en face au n°51... et l'épouse en 1879 à la mairie du 9e.

[69] Les adresses en gras correspondent aux points retenus pour la carte interactive.

Poursuivant ses recherches, Reynaud développe le Praxinoscope-théâtre (ajout d'un décor), le Praxinoscope à projection (projection sur écran), puis le Théâtre optique qu'il exploitera au Cabinet fantastique du Musée Grévin de 1892 à 1900 (avec l'introduction de photographies retouchées au pochoir à partir de 1896), devant plus de 500 000 spectateurs au total.

Avec l'arrivée du Cinématographe, la fin des projections au Musée Grévin et le déclin de son entreprise de praxinoscopes, conjugués à la guerre et à la mobilisation de ses deux fils, Reynaud est contraint de renoncer à ses travaux, revend une partie de son matériel et détruit son Théâtre optique, avant de jeter dans la Seine en 1910 une grande partie de ses Pantomimes (notamment par peur du feu). Il déménage au 23, rue Victor Massé. Une partie de son matériel a par ailleurs été retrouvée dans une chambre qu'il utilisait comme entrepôt au 52 rue Lafayette.

Victime d'une congestion pulmonaire, Reynaud finit sa vie dans la misère à l'hospice des incurables d'Ivry-sur-Seine, où il s'éteint le 9 janvier 1918. Son dernier domicile connu est le 5 rue Frochot.

Une plaque lui rendant hommage est apposée à l'entrée du Cabinet fantastique. Le 28 octobre est la Journée mondiale du cinéma d'animation en référence à la première projection publique des Pantomimes lumineuses ; celles-ci ont été inscrites au Registre Mémoire du monde de l'UNESCO en 2015.

Georges Méliès (1861-1938) – pionnier du spectacle cinématographique, réalisateur, scénariste, acteur, producteur…

Georges Méliès naît à Paris (3e) en 1861, un 8 décembre[70], dans une famille bourgeoise. Il est destiné comme ses frères à reprendre la direction de l'usine familiale de fabrication de chaussures, mais, déjà très jeune, imaginatif, rebelle, il a d'autres intentions.



S'orientant vers la profession d'illusionniste, il donne ses premiers tours de magie au Cabinet fantastique du Musée Grévin[71]. Puis en 1889, il achète le Théâtre Robert-Houdin au ***8 boulevard des Italiens***[72], où il invente quantité de tours de magie et de trucages inédits ; l'année suivante, il s'installe avec son épouse à proximité, au 22 rue Chauchat (n° d'époque).

Sa rencontre avec le cinématographe date de 1895. Fin décembre, il croise dans les escaliers de son théâtre Antoine Lumière. Celui-ci, descendant de l'atelier de photographie de Clément Maurice, l'invite à la première séance du Cinématographe-Lumière, qu'il organise au Grand Café.

Méliès est fasciné. Empêché d'acquérir le cinématographe, qui n'est pas en vente, il fabrique des appareils de prise de vue et de projection, et filme rapidement à son tour des vues animées qu'il projette dans son théâtre du boulevard des Italiens. Il fonde sa propre société de production, la Star-Film, loue passage de l'Opéra un espace qui lui sert de laboratoire, et dès 1897 fait construire dans la propriété familiale de Montreuil un atelier de prises de vue, autrement dit le premier studio de cinéma d'Europe. Ses films sont

[70] Notons que le 8 décembre est un jour parfait pour célébrer le cinéma : jour de naissance de Reynaud et Méliès, jour de la fête des lumières à Lyon, jour de « renaissance » d'Alice Guy (Louis Gaumont lui consacra un discours le 8 décembre 1954, et « *[elle fut] de nouveau connue* »).

[71] Il semble en revanche qu'il n'ait jamais pris de cours de peinture rue de la Rochefoucauld auprès de Gustave Moreau – qu'il admirait -, comme cela a pu être écrit.

[72] Adresse disparue à la suite du prolongement du boulevard Haussmann / au niveau de l'actuel métro Richelieu-Drouot.

alors montrés, outre dans son théâtre, dans des salles de spectacle (Folies Bergère, Olympia...), par les forains sur les boulevards, en province...

Il insistera : « *Ma carrière cinématographique est tellement liée à celle du théâtre Robert-Houdin qu'on ne peut guère les séparer. Car c'est en somme mon habitude des trucs, mon goût passionné pour le fantastique, qui ont déterminé ma vocation de Magicien de l'écran, comme on m'appelle* » (''L'escamoteur'', 1948).



Le Voyage dans la Lune, 1902

Pendant des années, Méliès divise ses journées entre Montreuil et le 9e. Toujours domicilié rue Chauchat, il installe son actrice fétiche et maîtresse, la douce Jehanne d'Alcy, rue de Trévise, reçoit ses rendez-vous professionnels – notamment avec les forains – passage de l'Opéra, fréquente les salles de spectacle de l'arrondissement...

Il réalise entre 1896 et 1912 plus de 500 films, dont environ 200 ont été retrouvés (en grande partie grâce à des copies pirates).

Georges Méliès, artisan enchanteur, ne parvient pas à rivaliser avec l'industrie cinématographique. En 1923, après avoir fermé le théâtre Robert-Houdin, vendu ses studios à Charles Pathé et cessé toute production, Méliès est ruiné. Ses films bradés, dispersés, qu'il semble avoir en grande partie brûlés ou revendus pour leur composition (le nitrate de cellulose est aussi utilisé pour fabriquer des explosifs), il se résout à tenir avec sa nouvelle épouse, Jehanne d'Alcy, une boutique de jouets et de confiseries à la Gare Montparnasse.

Il tombe dans l'oubli jusqu'en 1929, année où des passionnés de cinéma le redécouvrent ; deux ans plus tard, il reçoit la Légion d'honneur des mains de Louis Lumière. Il passe ses dernières années au château d'Orly, nouveau lieu de retraite de la mutuelle du cinéma dont il est, avec sa seconde épouse, le premier et le seul pensionnaire.

Jehanne d'Alcy (1865-1956) – actrice, costumière



Jehanne d'Alcy (née Charlotte Faïs) est considérée comme la première femme star du cinéma.

Elle est d'abord escamoteuse dans les spectacles de magie de Georges Méliès, puis tourne dans nombre de ses films (*Escamotage d'une dame au Théâtre Robert-Houdin*, *Pygmalion et Galatée*, *Le Voyage dans la lune*...).

Alors que celui-ci habite rue Chauchat avec son épouse, et qu'elle vit rue Saulnier, Méliès l'installe en 1896 dans le confortable hôtel de Bony, ***32 rue de Trévise***.

Elle se consacre exclusivement aux costumes de la Star-Film à partir de 1904.

Bien plus tard, Jehanne et Georges se marient et tiennent ensemble une boutique de confiseries et de jouets dans le hall de la gare Montparnasse. Le couple emménage ensuite modestement dans le château d'Orly, mis à la disposition des vétérans du cinéma.

Après la mort de Méliès, Jehanne se consacre à perpétuer la mémoire de ce dernier, notamment en apparaissant dans le court-métrage de Franju *Le Grand Méliès*. Elle est nommée dans l'ordre des Palmes académiques en 1953.

Harry Baur (1880-1943) – acteur

Harry Baur est considéré comme l'un des plus grands acteurs de la première moitié du XXe siècle.

En parallèle de ses rôles au théâtre, il commence une carrière au cinéma dès la fin des années 1900. Il en devient une figure majeure dans l'entre-deux-guerres, avec l'arrivée du parlant ; il a alors 50 ans.



S'adaptant à tous les registres, du pathétique au comique, il tourne dans 40 films en 12 ans, sous la direction de Julien Duvivier, Abel Gance, Maurice Tourneur, Marcel Pagnol (*David Golder*, *Poil de carotte*, *Les Misérables*, *Un grand amour de Beethoven*, *Volpone*…).

Sous l'Occupation, des rumeurs le désignent comme Juif ; il s'en défend, publiant maladroitement un certificat d'"aryanité". Joseph Goebbels, en faisant arrêter son épouse soupçonnée d'être juive, le force à tourner à Berlin en 1941.

Lorsque Baur rentre en France, les rumeurs sur ses origines juives reprennent. Il est arrêté avec sa femme par la Gestapo, emprisonné pendant 4 mois et vraisemblablement soumis à la torture. Il finit par être libéré en septembre 1942 et décède six mois plus tard à son domicile du ***3 rue du Helder***.

Il est inhumé au cimetière Saint-Vincent à Montmartre.

Germaine Dulac (1882-1942) – réalisatrice, productrice, scénariste



Germaine Saisset-Schneider naît à Amiens en 1882. Fille d'officier, elle suit ses parents de garnison en garnison mais est bientôt confiée à sa grand-mère, cultivée, musicienne, qui habite un grand appartement au ***91 rue Taitbout***.

À l'âge de 22 ans, elle épouse l'agronome et futur romancier Albert Dulac; ils vivent ensemble au 24 rue Chaptal [73].

Conquise par les idées féministes et socialistes, elle entre comme journaliste-reporter à "La Française" (49 rue Laffitte) et "La Fronde" (14 rue Saint-Georges).

Elle se tourne ensuite vers le cinéma, réalise une trentaine de films de fiction (*La Fête espagnole*, *La Souriante Madame Beudet*, *La Coquille et le clergyman*...) et co-fonde une société de production. Puis, avec l'avènement du parlant qui empêche selon elle une production totalement indépendante, elle produit et réalise des actualités pour la société Pathé-Journal puis pour Gaumont[74].

[73] Tami Williams, « Germaine Dulac : a cinema of sensations », éd. Univerity of Illinois Press, 2014. Dulac s'impliqua aussi dans les actions de la Maison de la culture, liée au Parti communiste et située au 12 rue de Navarin.
[74] Valécien Bonnot-Galucci indique que le 9e n'apparaît pas dans ses films mais est bien présent dans ses actualités.

Germaine Dulac joua un rôle majeur de critique et de théoricienne du cinéma, et déploya des efforts inlassables pour populariser « *l'art cinématographique* ». Elle fut élue dès 1922 Secrétaire du "Ciné-club de France" (dont le journal avait des bureaux de rédaction au 26 rue du Delta), devint présidente de la Fédération des ciné-clubs, contribua à la création de la Cinémathèque française. En 1929, elle fut nommée Chevalier de la Légion d'honneur en reconnaissance de sa contribution au cinéma français.

La deuxième réalisatrice du cinéma français – après Alice Guy – décéda dans sa soixantième année, dans un Paris occupé par la Wehrmacht, en 1942.

Jean Cocteau (1889-1963) – réalisateur, scénariste…

Jean Cocteau passe son enfance au ***45 rue la Bruyère***. Il occupe l'entresol d'un hôtel particulier avec ses parents, son frère et sa sœur ; ses grands-parents vivent au 1er étage. Très tôt, Jean fréquente assidûment les théâtres et salons du quartier.



Plus tard, il étudie au lycée Condorcet, dont il est renvoyé pour indiscipline, avant de rater son baccalauréat à deux reprises.

Cocteau explore toutes les formes d'art : littérature, théâtre, peinture.... S'il a, comme il l'écrit, assisté aux projections organisées par les Lumière au Salon indien, ce n'est que dans les années 1930 qu'il se tourne vers le cinéma, qu'il conçoit comme un art total mêlant poésie, théâtre et rêve (réalisation de *La Belle et la Bête*, *Le Testament d'Orphée*, dialogues du film *Les Dames du bois de Boulogne* réalisé par Robert Bresson...). Il écrira cependant : « *Je ne suis pas un cinéaste, je suis un poète qui se sert du cinéma* ».

Elu à l'Académie française en 1955, il laisse l'image d'un artiste complet.

Françoise Rosay (1891-1974) – actrice, comédienne, chanteuse



C'est au ***46 rue La Bruyère*** que naît Françoise "Rosay" – Chauvin à l'état civil –, d'une mère artiste dramatique, et d'un père qui la reconnaît tardivement, alors qu'elle est déjà très connue. Après des études à l'école communale de la rue Blanche puis dans des collèges en Allemagne et en Angleterre, elle commence sa carrière de comédienne sur les planches des "Fantaisies parisiennes" (actuelle "Nouvelle Eve"), et obtient un premier prix de comédie au Conservatoire national de Paris. Après - également - un premier prix de chant au Conservatoire, elle devient cantatrice à l'Opéra de Paris, puis actrice. Sa carrière cinématographique, qui s'étend sur plus de 60 ans dans des registres très variés, la conduit souvent à l'étranger.

Pendant la guerre, elle profite de sa notoriété en Allemagne pour s'adresser aux femmes allemandes et dénoncer le régime nazi, puis intègre des réseaux de Résistance à Londres. Elle devient en 1957 officier de la Légion d'honneur.

Elle quitte le monde du spectacle à 82 ans après avoir tourné plus de 100 films (*Le Cave se rebiffe*, *La Reine Margot*, *La Kermesse héroïque*, *L'Auberge rouge*...) une quinzaine de téléfilms et feuilletons (dont *L'Age heureux*) et avoir joué dans une vingtaine de pièces de théâtre.

Fréhel (1891-1951) – chanteuse, actrice[75]

Fréhel est née Marguerite Boulc'h en 1891 à Paris 17e. Elle passe son enfance auprès d'une grand-mère alcoolique, puis à la mort de celle-ci rejoint ses parents. Son père est un ancien cheminot, devenu invalide après qu'une locomotive lui a happé le bras, sa mère cuisinière, qui se livre parfois à la prostitution.

À 15 ans, vendeuse de cosmétiques en porte à porte, elle rencontre la belle Otero, courtisane, chanteuse et danseuse qui l'aide à faire ses premiers pas dans le monde du spectacle sous le nom de "Pervenche" puis de "Fréhel". Elle se produit dans des établissements plus ou moins prestigieux, plus ou moins interlopes, mais connaît le succès. Son premier mari l'abandonne après la mort de leur premier enfant, puis Maurice Chevalier la quitte pour Mistinguett ; désespérée, elle s'enfuit en Russie. L'ambassade de Turquie la retrouve dans un bordel de Constantinople, son rapatriement est organisé. Le directeur de l'Olympia se démène pour la faire remonter sur, scène, elle triomphe et enregistre dans les années qui suivent l'essentiel de sa discographie, dont la célèbre *Java bleue*.



Fréhel apparaît au cinéma à l'âge de 40 ans. Elle joue des rôles de femme éprouvée par la vie, souvent en chanson, dans une vingtaine de films (*Le Roman d'un tricheur*, *Pépé le Moko*, *La Maison du maltais*, *Une Java*…).

Son second mariage, célébré à la mairie du 9e, est un échec[76]. Par la force des choses elle chante moins pendant la guerre, et après la Libération connaît la misère. On la retrouve concierge d'un immeuble à l'angle des rues Ballu et Blanche. C'est dans une chambre sordide d'un hôtel de passe, au ***45 rue Pigalle***, qu'elle meurt seule en 1951.

Noël Roquevert (1892-1973) – acteur[77]



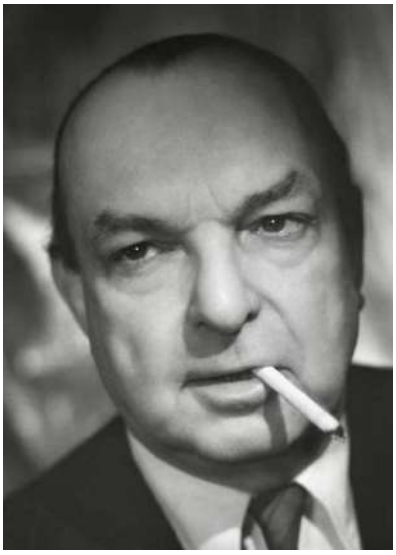
Noël Bénévent, dit Roquevert, naît dans le Maine-et-Loire pendant une tournée de ses parents, artistes dramatiques ambulants. Il commence dès son plus jeune âge à tenir des rôles de figuration en famille.

Après la Première Guerre mondiale, il joue sur les planches de théâtres parisiens puis au cinéma, mais c'est avec l'arrivée du parlant qu'il voit sa carrière s'étoffer grâce à de multiples seconds rôles. Sacha Guitry le définissait comme un « *comédien né, véridique, sensible, direct, sans défaut, sans travers, sans truc, inestimable* ». Noël Roquevert joua dans plus de 180 films (*La Bandera*, *L'Assassin habite au 21*, *Le Corbeau*, *Un singe en hiver*...).

Côté vie privée, il épousa en secondes noces l'artiste dramatique Marie-Paule Coeuré en 1938 à la mairie du 9e ; ils vécurent ensemble au ***42 rue de la Tour d'Auvergne*** pendant plus de 30 ans.

[75] Nicole et Alain Lacombe, « Fréhel », éd. Belfond, 1990.
[76] Le couple vit 3, Cité Chaptal (acte de mariage du 30 avril 1935).
[77] Yvon Floc'hlay, « Noël Roquevert, l'éternel rouspéteur », éd. France-Empire, 1987.

Pierre Renoir (1885-1952) – acteur, comédien…
Jean Renoir (1894-1979) – réalisateur et scénariste



Pierre puis Jean Renoir, fils du peintre Pierre-Auguste, naissent dans le 18e. Ils vivent ensuite en famille de 1896 à 1902 au 33 rue de La Rochefoucauld (Jean habite aussi plus tard chez son père, de retour à Paris en 1911, au 57 bis boulevard de Rochechouart).

En 1937, les deux frères s'installent au ***7 avenue Frochot***, Pierre au 1er étage, Jean au 2nd.

- Le jeune Pierre Renoir entre au Conservatoire national d'art dramatique, d'où il sort en 1907 avec un premier prix de tragédie. Il apparaît plus tard comme acteur dans près de 45 films, dont plusieurs de son frère Jean, sans jamais renoncer au théâtre (*La Nuit du carrefour*, *La Bandera*, *Les Enfants du Paradis*...). Il assure l'administration du Théâtre de l'Athénée jusqu'à son décès en 1952, avenue Frochot.



- Autant Pierre fut un élève appliqué, autant Jean déteste les études. Il commence par vouloir suivre une carrière militaire, puis devient céramiste, enfin se tourne vers le cinéma[78].

Jean Renoir réalise une série d'œuvres majeures (*La Chienne*, *Partie de campagne*, *La Bête humaine*, *La Règle du jeu*) avant de quitter la France en 1940 pour les Etats-Unis ; il y tourne 6 films et devient citoyen américain (tout en conservant la nationalité française), puis revient en Europe en 1952. Il réalise alors *Le Carrosse d'or*, *French Cancan*... En 1969, il quitte définitivement l'avenue Frochot pour Beverly Hills.

Jean Renoir reçut de nombreux prix au cours de sa vie, notamment le Grand Prix de l'Académie du cinéma en 1956 et un Oscar d'honneur pour l'ensemble de sa carrière en 1975.

Jean Gabin, qui disait qu'il lui avait tout appris sur le jeu d'acteur, ne lui pardonna jamais d'avoir cédé, un temps au moins, aux sirènes du régime de Vichy et de l'antisémitisme.

Marcel Pagnol (1895-1974) – scénariste, réalisateur, producteur…

Marcel Pagnol naît en 1895, la même année que le cinéma, à Aubagne. À l'âge de 27 ans, il est nommé répétiteur / surveillant d'externat au Lycée Condorcet, puis y devient professeur d'anglais adjoint. Il habite avec son épouse Simonne Collin un petit appartement rue Blanche, à son arrivée à Paris [79]. En 1927, il décide de « *prendre congé de l'Education nationale pour cause de littérature* ».

1929 marque pour lui une année cruciale. D'une part, il crée la pièce *Marius* au Théâtre de Paris, rue Blanche, qui est un succès. D'autre part, il assiste à Londres à la projection d'un des premiers films

[78] Sa première rencontre avec le cinéma n'avait pourtant suscité chez lui que la terreur, lorsqu'il l'avait découvert aux magasins Dufayel à l'âge de 3 ans (« Ma vie et mes films », Jean Renoir, 1974 ; Pascal Mérigeau, « Jean Renoir », 2012).
[79] Jean-Jacques Jelot-Blanc, « Pagnol inconnu », éd. Flammarion, 2011.

parlants, *Broadway Melody*. Il est si bouleversé qu'il décide de se consacrer au cinéma parlant, qui selon lui permet révolutionnairement aux auteurs de s'affranchir des contraintes de la scène.



Sorti le 10 octobre 1931 au cinéma Paramount, son film *Marius* est un succès phénoménal. Avec les sommes perçues, il crée, pour produire ses propres films, les sociétés "Les Auteurs Associés" et "Les Films Marcel Pagnol", établissant dans un premier temps ses bureaux au ***18 rue de la Grange-Batelière***. Il installe en outre ses studios à Boulogne-Billancourt ainsi qu'à Marseille.

Pagnol devient en 1944 président de la SACD, est élu à l'Académie française deux ans plus tard, préside le jury du 8e festival de Cannes en 1955 et obtient en 1971 le grade de Chevalier de la Légion d'honneur.

Fernandel (1903-1971) – acteur, réalisateur, producteur…

Fernandel (de son vrai nom Fernand Contandin) naît à Marseille d'un père employé de bureau la semaine, chanteur de café-concert le week-end, et d'une mère comédienne amatrice. Très vite, le bambin est fasciné par les lumières ; il n'a que 5 ans quand il débute sur les planches. Plus tard, il enchaîne les petits métiers, tout en courant le cachet comme comique-chanteur troupier sur son temps libre. Il est repéré et se voit proposer des contrats pour se produire tour à tour dans les circuits Paramount et Pathé ; à l'époque en effet, les spectateurs du cinéma muet ont toujours droit à un numéro de music-hall à l'entracte. Fernandel poursuit ainsi sa carrière à Paris, et est engagé au cinéma dans des rôles de plus en plus importants, sans renoncer à sa carrière de chanteur.



En 1932, disposant de moyens confortables, il déménage avec femme et enfants dans un appartement du 25 boulevard de Rochechouart. Quatre ans plus tard, la famille de nouveau agrandie s'installe au ***15 avenue Trudaine***. « *Je sens que je me plairai dans ce coin de Paris, déclare Fernand. Les fenêtres donnent sur le Sacré-Coeur et quand un rayon de soleil éclaire le dôme de la basilique, avec un peu d'imagination je peux croire que je suis à Marseille et que Notre-Dame-de-la-Garde me fait face ! »*.

Fernandel occupe cette adresse jusqu'en 1963 ; tout en restant propriétaire de l'immeuble, il s'installe alors dans un luxueux appartement de l'avenue Foch (« *on y est moins remarqué avec une grosse voiture et un chauffeur* »)[80].

Fernandel fut pendant plusieurs décennies l'une des plus grandes vedettes du cinéma français (*Regain*, *Le Schpountz*, *Topaze*, *L'Auberge rouge*, série des films *Don Camillo*, *La Vache et le prisonnier*...). Il reçut en 1953 les insignes de Chevalier de la Légion d'honneur des mains de Marcel Pagnol.

[80] Jacques Lorcey, « Fernandel », éd. Ramsay, 1990.

Jean Gabin (1904-1976) – acteur, producteur [81]



Jean Gabin Alexis Moncorgé, dit Jean Gabin, voit le jour au ***23 boulevard de Rochechouart***, dans le 9e. Son père, ancien charron, tient un café et est comédien d'opérette sous le nom de Ferdinand Gabin. Sa mère, ancienne plumassière, s'est reconvertie comme chanteuse de café-concert. Le petit Jean est toutefois élevé à la campagne par sa sœur aînée, avant de revenir à Paris et d'enchaîner les petits métiers.

À l'âge de 18 ans, il est jeté par son père dans le monde du spectacle, aux Folies Bergère d'abord. Il devient artiste de music-hall et chanteur d'opérette, imite Maurice Chevalier à travers la France... En 1928, il devient le partenaire de Mistinguett, comme danseur et chanteur, et entame une carrière d'acteur au cinéma. Il devient rapidement une star du 7e art, incarnant l'homme du peuple pour Julien Duvivier, Marcel Carné, Jean Renoir (*La Bandera*, *La Belle Equipe*, *Pépé le Moko*, *La Grande Illusion*, *Quai des brumes*, *Le Jour se lève*...).

Après la Seconde Guerre mondiale, pendant laquelle il s'est engagé dans les Forces françaises combattantes (il a dû pour cela racheter son contrat avec Universal), il a changé tant physiquement que moralement.

C'est le film *Touchez pas au grisbi* (1954) qui relance sa carrière dans un registre nouveau. Il tournera jusqu'à la fin de sa vie avec les plus grands et recevra de multiples prix.

Jean-Paul Le Chanois (1909-1985) – réalisateur, scénariste, dialoguiste, metteur en scène, auteur-compositeur…

Jean-Paul Le Chanois, né Jean-Paul Etienne Dreyfus, naît et grandit dans le logement familial au ***1 rue Ballu*** ; il y habite encore jeune adulte, au début de sa carrière.



Licencié en droit et en philosophie, il étudie brièvement la médecine, avant d'exercer divers petits métiers et d'entrer dans le milieu du cinéma au début des années 1930. Il est d'abord journaliste à "La Revue du Cinéma" (ancêtre des "Cahiers"), puis intègre la compagnie Pathé notamment comme acteur, devient assistant réalisateur (pour Julien Duvivier, Maurice Tourneur, Jean Renoir), monteur… Il s'implique dans le groupe artistique Octobre, lié au Front populaire, adhère au parti communiste, et durant l'Occupation – après un passage par la firme allemande Continental-films, comme scénariste sous pseudonyme – participe à la Résistance. Il réalisera le film *Au cœur de l'orage* (1945) à partir de scènes captées dans le maquis du Vercors ; il s'agit du seul film sur la Résistance partiellement tourné sous l'Occupation.

Sa carrière de réalisateur est marquée par de multiples films humanistes et populaires : *Sans laisser d'adresse,* Ours d'or en 1951, la comédie de mœurs *Papa, maman, la bonne et moi*, son plus grand succès (1954), *Les Misérables*, l'une des productions les plus coûteuses du cinéma français (1958), *Le Jardinier d'Argenteuil* (1966)…

[81] Jean-Jacques Jelot-Blanc, « Jean Gabin inconnu », éd. Flammarion, 2014.

Louis de Funès (1914-1983) – acteur

Après des études au lycée Condorcet, Louis de Funès enchaîne les petits métiers. Sous l'Occupation, il devient pianiste dans des cabarets et comédien, avant de débuter dans des petits rôles au cinéma en 1945.

Sa carrière décolle véritablement au début des années 60.



Il joue dans plus de 150 films (*Pouic Pouic*, *Le Gendarme de Saint-Tropez* et ses 5 suites, la trilogie *Fantomas*, *La Grande Vadrouille*, *Oscar*, *La Folie des grandeurs*, *Les Aventures de Rabbi Jacob*...) et reçoit en 1980 un César d'honneur pour l'ensemble de sa carrière.

Côté vie privée, il épouse Jeanne Barthélémy de Maupassant en 1943 à la mairie du 9e ; les domiciles figurant sur leur acte de mariage sont pour lui le 13 rue Condorcet, pour elle le 14 rue de Maubeuge. De 1954 à 1962, ils vivent ensemble dans un deux pièces au 3e étage du ***42 rue de Maubeuge***. Une plaque rendant hommage à l'acteur a été posée à cette adresse en 2023, à l'occasion du 40e anniversaire de sa disparition.

Henri Langlois (1914-1977) – cofondateur de la Cinémathèque française



Henri Langlois naît à Smyrne de parents français. En 1922, dans les derniers mois de la guerre d'indépendance turque, la ville est incendiée et la famille est rapatriée en France. Elle s'installe au ***14 rue Laferrière***.

Langlois se passionne très vite pour le cinéma. Il étudie au lycée Condorcet, mais préfère aller au cinéma le jour de son bac pour protester contre la volonté de son père de l'inscrire en faculté de droit.

Dans les années 30, obsédé par la préservation des films muets (on estime aujourd'hui que 80% d'entre eux ont disparu), il commence à sauvegarder des copies de films qu'il récupère dans des laboratoires ou des cinémas sur le point de les jeter.

Grâce aux recettes du ciné-club qu'il fonde avec Georges Franju et Jean Mitry, il constitue aussi une collection de films, scénarios, photos, maquettes... entreposant, faute de place et au grand dam de sa mère, les bobines hautement inflammables et menacées de destruction dans la salle de bains de l'appartement familial, rue Laferrière. En 1936, le trio Langlois-Franju-Mitry fonde la Cinémathèque française, pensée comme une salle et un musée du cinéma.

En 1974, Langlois reçoit un Oscar d'honneur pour son œuvre en faveur du cinéma, puis un César.

Jean-Pierre Melville (1917-1973) – réalisateur, scénariste, acteur

Jean-Pierre Melville naît en 1917 sous le nom de Grumbach au ***33 rue de la Chaussée d'Antin***. Dès l'âge de 6-7 ans, il s'amuse à tourner plusieurs films avec la caméra Pathé Baby qu'il reçoit en cadeau. Il suit des études au lycée Condorcet mais, adepte de l'école buissonnière, passe un temps considérable dans les cinémas des boulevards, essentiellement fasciné par les films américains ; à l'âge de 15 ans, il décide de devenir cinéaste. Pendant l'Occupation, il rallie les Forces françaises libres et prend le pseudo de Melville, qu'il ne quittera plus ; une mission à Marseille lui permet de découvrir la résistance et le milieu des gangsters, deux mondes qui vont nourrir son œuvre.



Après la guerre, ne parvenant pas à obtenir une carte d'assistant metteur en scène, il réalise seul son premier court-métrage en 1946, *Vingt-quatre-heures de la vie d'un clown*, sur le quotidien de clowns au cirque Medrano, puis crée dès l'année suivante ses propres studios (Jenner) dans le 13e arrondissement.

Bertrand Tavernier raconte ainsi la période où il était son assistant: « *Il me trimballait dans Paris dans sa voiture américaine, dont il remontait et descendait les vitres électriques. On allait voir un ou deux films, puis après le dîner, il me trimballait dans Montmartre ou Pigalle, comme ces flics dans* Le Doulos*, me montrant les hauts lieux du crime ou de la Résistance. C'était un conteur extraordinaire »*.

Avec seulement 13 films à son actif (*Bob le flambeur*, *Le Doulos*, *Le Samouraï*, *Le Cercle rouge*, *L'Armée des ombres*, *Un flic*...), l'artisan solitaire tenaillé de tendances maniaco-dépressives qui renouvela le genre policier décède des suites d'une crise cardiaque, à l'âge de 55 ans.

Lino Ventura (Angiolino Ventura, 1919-1987) – acteur

Lino naît à Parme en Italie – il gardera toute sa vie la nationalité italienne. Son père part peu après trouver du travail en France et ne donne plus de nouvelles. Sa mère Luisa Borrini, pour échapper à la crise économique et à la montée du fascisme, l'emmène en 1926 avec elle à Montreuil, où des cousins tiennent une petite fabrique de sauce tomate. Deux ans plus tard, elle occupe un logement rue Papillon, près de l'hôtel Baudin où elle a trouvé un emploi de femme de chambre-lingère (actuel Hôtel du Pré, 10 rue Pierre Semard / anciennement rue Baudin).[82]

Lino étudie à l'école communale de la rue Milton (« *Le seul souvenir que j'en ai, c'est que j'ai envoyé un encrier dans la figure du maître d'école !* »). Il découvre au square Montholon la lutte gréco-romaine grâce à des amis plus âgés, puis la lutte libre avec l'Autrichien Fred Orlander ; l'entraînement lui permettra de s'éloigner du danger de la voyoucratie et de devenir champion d'Europe de catch en poids moyens sous le nom d'Angelo Borrini, alias "La fusée italienne".



D'abord groom à-tout-faire à l'hôtel Baudin, puis chasseur à l'hôtel Lafayette, il exerce différents petits métiers ; devenu aide-comptable à la Compagnie Italienne de tourisme, boulevard des Capucines (côté 2e), il gagne mieux sa vie et loue un trois-pièces avec sa mère rue Baudin.

Lino raconte : « *Le square Montholon, le square d'Anvers, toute ma jeunesse est là. J'étais connu comme le loup blanc. J'étais Lino, le petit émigré italien [...] J'ai commencé à travailler, je trouve que c'est une expérience fabuleuse. J'étais groom du côté de la rue Lafayette* ».

C'est par hasard et sans intention de renouveler l'expérience qu'il tourne pour la première fois comme acteur à l'âge de 34 ans dans *Touchez pas au grisbi* (1954). À partir de la fin des années 1950, il devient l'un des acteurs les plus populaires du cinéma français.

Il derrière lui laisse 75 films (*Les Tontons flingueurs*, *Le Clan des Siciliens*, *L'Armée des ombres*...).

La place à l'angle de la rue des Martyrs et de l'avenue Trudaine porte son nom depuis 1999.

[82] Philippe Durant, « Lino Ventura », éd. First, 2014.

Charles Aznavour (1924-2018) – chanteur, compositeur, acteur



Bien que mondialement connu comme chanteur et auteur compositeur, Charles Aznavour a également mené une carrière d'acteur dès les années 1940. Il vit alors avec ses parents au ***22 rue de Navarin*** (une plaque y a été posée en 2024). Bien plus tard, il installe ses bureaux d'artiste rue Rossini.

Il commence par des petits rôles avant d'être révélé au grand public grâce à François Truffaut, qui lui confie le rôle principal du film *Tirez sur le pianiste* (1960). Si le film est boudé par le public hexagonal, il est apprécié par les Américains. Aussi, lorsqu'Aznavour se lance dans sa carrière musicale outre-Atlantique, sa notoriété d'acteur le précède.

Des réalisateurs français et étrangers font ensuite appel à lui tout au long de sa vie (Chabrol, Cocteau, Schlöndorff...). Il tournera dans plus de 80 films et téléfilms.

Jeanne Moreau (1928-2017) – actrice, chanteuse, réalisatrice…

Lorsque Jeanne Moreau naît en 1928, son père tient le restaurant de nuit "À la cloche d'Or" (***3 rue Mansart***), très fréquenté par le monde du spectacle. Sa mère, une danseuse anglaise de music-hall, a dû quitter – pour cause de grossesse – les "Tiller Girls", qui se produisaient alors dans le cadre de la revue de Joséphine Baker aux Folies Bergère et s'apprêtaient à rejoindre les Etats-Unis.



La famille part vivre à Vichy ; Jeanne y passe son enfance. Lorsque les Moreau reviennent à Paris en 1938, ils ont fait faillite et sont sans le sou. Ils vivent dans un hôtel meublé à Pigalle, Jeanne se lie d'amitié avec ses voisines prostituées, son père se retrouve simple serveur.

Après la défaite française de 1940, ce dernier trouve un emploi de gérant de nuit dans une brasserie malfamée à l'angle des rues Fontaine et de Douai et devient de plus en plus tyrannique avec sa famille. Jeanne entre au lycée Edgar Quinet, rue des Martyrs. C'est en allant au théâtre de l'Atelier, côté 18e, qu'elle découvre sa vocation de comédienne. Quand, à 18 ans, elle s'inscrit aux cours de Denis d'Inès, de la Comédie française, son père la met à la porte. Quelques mois plus tard, elle entre au Conservatoire national d'art dramatique (9e).

Jeanne devient l'actrice fétiche de Louis Malle et de François Truffaut, tourne plus de 130 films (*Touchez pas au grisbi*, *Ascenseur pour l'échafaud*, *Jules et Jim*, *Le Journal d'une femme de chambre*, *La mariée était en noir*...) ; Orson Welles la considère comme « *la meilleure actrice du monde* ». En 2000, elle est la première femme élue à l'Académie des Beaux-arts de l'Institut de France, au fauteuil créé deux ans plus tôt dans la section "Création artistique pour le cinéma et l'audiovisuel".

Depuis 2017, elle repose au cimetière de Montmartre.

Jean-Claude Carrière (1931-2021) – scénariste, acteur, écrivain, metteur en scène, parolier…



Jean-Claude Carrière a partagé sa carrière entre le cinéma, le théâtre et la littérature. Celui qui se définissait comme un conteur avant tout, signa plus de 70 scénarios de films (*Le Journal d'une femme de chambre*, *Yoyo*, *Le Voleur*, *Belle de jour*, *Borsalino*, *Le charme discret de la bourgeoisie*, *Cyrano de Bergerac*, *Le Tambour*, *Syngué Sabour*...), collabora avec les plus grands réalisateurs (Pierre Etaix, Louis Malle, Louis Buñuel…), présida 10 ans la Fémis...

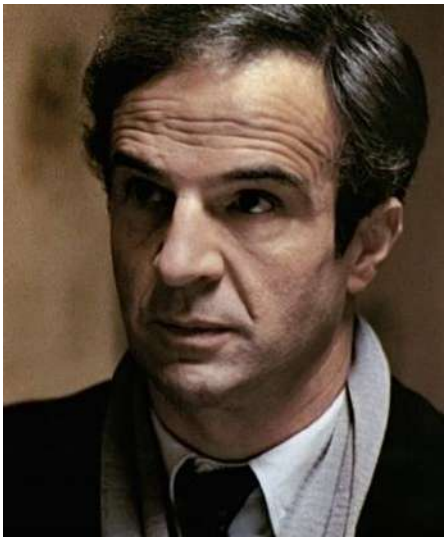
Il racontait que, venant d'un tout petit village entouré de montagnes au fin fond de l'Hérault, il avait élargi son horizon grâce à sa curiosité. « *Chez moi, il n'y avait pas un livre, même pas la radio* ». Une institutrice insiste pour qu'il soit inscrit au collège, il finit élève à l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud.

Encore étudiant, il participe à un concours consistant à novéliser le début du film *Les Vacances de Monsieur Hulot* ; son texte est choisi. Rencontrant le jeune homme, Tati comprend qu'il n'a aucune idée de la manière dont on fait un film : la formation littéraire, si solide soit-elle, ne suffit pas, au cinéma, c'est l'image qui raconte l'histoire. Il demande à sa monteuse Suzanne Baron de l'initier. C'est toutefois avec Etaix, l'assistant de Tati, que Carrière commence à faire du cinéma et qu'après deux ans sous les drapeaux en Algérie, il choisit de poursuivre dans cette voie.

Carrière obtient de nombreuses distinctions, notamment le prix Henri Langlois en 2014 et un Oscar d'honneur en 2015. Il disparaît à l'âge de 89 ans dans son hôtel particulier du 5 rue Victor Massé. À cette adresse, il eut pour voisins le réalisateur allemand Volker Schlöndorff, ainsi que l'actrice-réalisatrice Margarethe von Trotta.

Le square d'Anvers, qu'il fréquentait régulièrement, porte le nom de Jean-Claude Carrière depuis 2022.

François Truffaut (1932-1984) – réalisateur, scénariste, critique, acteur[83]



Truffaut naît en 1932 à Paris (17e), de père inconnu[84]. Au terme d'une grossesse dissimulée, sa mère met l'enfant en nourrice. L'année suivante, elle épouse Roland Truffaut, qui accepte de reconnaître son fils. Un petit René naît de l'union, il ne survit pas ; très affectés, les parents s'installent rue du Marché Popincourt, sans François.

Délaissé, celui-ci se laisse dépérir. Craignant pour sa santé, sa grand-mère maternelle le recueille chez elle, 21 rue Henry Monnier. Il va à l'école maternelle du 12 rue Clauzel puis à l'école élémentaire du lycée Rollin.

Quand sa grand-mère meurt en 1942, il est récupéré par ses parents, d'abord rue de Clignancourt puis au ***33 rue de Navarin*** (une plaque-hommage y est posée). L'appartement est tout petit, un lit pliable lui est aménagé dans l'entrée.

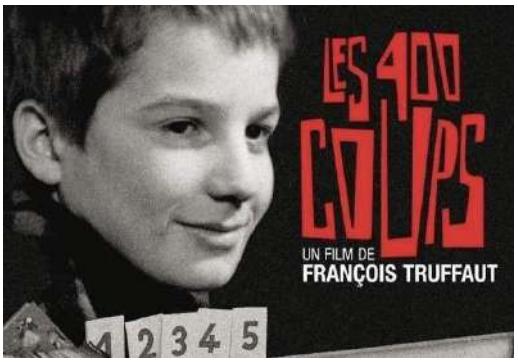
[83] Antoine de Baecque, Serge Toubiana, « François Truffaut », éd. Gallimard, 2001 ; Philippe Lombard, « Le Paris de François Truffaut », éd. Parigramme, 2018.

[84] Il apprendra bien plus tard, par l'intermédiaire d'une agence de détectives consultée pour *Baisers volés*, que son père biologique était Roland Lévy, un étudiant dentiste juif, qui vivait rue de la Tour d'Auvergne et dut quitter la mère de François avant la naissance de celui-ci.

Lorsque ses parents partent le week-end grimper en forêt de Fontainebleau, il vole du sucre dans le placard pour se nourrir, quand il n'est pas gardé par la mère de son camarade Claude Thibaudat (dit plus tard Véga, 42 rue des Martyrs). Ses résultats scolaires et son attitude pâtissent de ce délaissement. Quittant le lycée Rollin pour le 5 rue Milton, il trouve en Robert Lachenay, son voisin de classe (habitant du 10 rue de Douai), le complice de ses 400 coups. Ils multiplient les fugues et fréquentent assidûment les salles de cinéma.

François Truffaut racontera[85] : « *J'ai vu l'Occupation, comme tous les enfants de Paris, mais à Pigalle. Il y avait du paradoxe, parce que Pigalle, c'est ce quartier du plaisir. Les coups de feu qu'on entendait au milieu de la nuit n'étaient pas toujours des histoires de Résistance ou de guerre, c'était souvent des règlements de compte passionnels. […] Il y avait très peu de distractions pendant la guerre, les dancings étaient fermés. Il y avait les cinémas, les gens faisaient la queue 3 heures pour voir un film le samedi ou le dimanche* ».

À la Libération, le petit François a 12 ans, il dort toujours dans le couloir. Il entre en 5e rue Milton, puis l'année suivante est inscrit à l'école privée Notre-Dame de Lorette (8 rue Choron). À la fin de la 4e, ayant obtenu son certificat d'études primaires, il arrête sa scolarité, déterminé par le film *Le Roman d'un tricheur* (Sacha Guitry) à entrer dans la vie d'adulte.



Il devient grainetier, mais surtout fréquente les ciné-clubs et la Cinémathèque, où il se lie d'amitié avec Godard, Rivette, Rohmer… Décidant de fonder son propre ciné-club, le Cercle Cinémane, il accumule les dettes pour programmer des projections et vole une machine à écrire à son beau-père[86]. Celui-ci l'amène au poste (7 rue Ballu). François est placé dans un centre d'observation de mineurs à Villejuif par le juge pour enfants, puis dans un foyer religieux dont il est renvoyé pour mauvaise conduite ; presque sans le sou, il prend une chambre rue des Martyrs. Il transposera certains de ces épisodes dans son premier long métrage, *Les 400 coups*.

Fin 1950, en dépression après une peine amoureuse, Truffaut signe un engagement de trois ans dans l'idée de se faire tuer en Indochine ; dès l'année suivante, il se fait réformer. De retour à Paris, se découvrant une passion pour l'écriture, il devient un critique de cinéma redoutable et redouté.

Il se marie en 1957 avec Madeleine Morgenstern. Grâce aux fonds de son beau-père, distributeur de films, il crée la société de production Les Films du Carrosse[87] et se lance dans la réalisation. Son premier long-métrage, *Les 400 coups*, est un succès populaire et critique. Puis il enchaînera les films : *Tirez sur le pianiste*, *Jules et Jim*, *Baisers volés*[88], *La Sirène du Mississipi*, *Domicile conjugal*, *La Nuit américaine*, *L'histoire d'Adèle H*, *L'Argent de poche*, *Le Dernier Métro*, *Vivement dimanche !*... (« *Je navigue entre les histoires d'enfants et les histoires d'amour, c'est certain* », concèdera-t-il[89]).

Truffaut décède en 1984 à l'âge de 52 ans, d'une tumeur cérébrale. On trouvait régulièrement sur sa tombe, au cimetière de Montmartre, jusqu'à il y a peu, des tickets de métro en hommage à son *film Le Dernier Métro*.[90]

---

[85] In *François Truffaut, le scénario de ma vie* (David Teboul, 2024).
[86] Roland travaille aux Éclaireurs de France, 66 rue de la Chaussée d'Antin.
[87] En hommage à Jean Renoir, réalisateur du film *Le Carrosse d'or*.
[88] Pendant le tournage, il prend ardemment la défense d'Henri Langlois, que les pouvoirs publics souhaitent démettre de ses fonctions de Directeur de la Cinémathèque française.
[89] Interview TV de Christian Defaye, *Spécial cinéma*, 1975.
[90] Pour approfondir le sujet, nous vous recommandons de suivre la Cinébalade de Juliette Dubois consacrée à Truffaut.

Roger Dumas (1932-2016) – acteur, comédien, parolier



Roger Dumas naît en 1932 en Ardèche. Il passe la période de la Seconde guerre mondiale dans un petit village de la Loire avant de rejoindre ses parents à Neuilly-sur-Seine en 1945. Plus tard, il se tourne vers le théâtre et le cinéma.

Il raconte : « *J'étais fils de boulanger, je ne connaissais rien, ni personne. Un jour, je suis allé frapper tout tremblant au cours Simon. J'ai été très gâté dans ma vie. [...] J'ai eu une traversée du désert, parce que quand j'ai joué* Rue des Prairies *avec Gabin, je jouais un rôle de 17 ans alors que j'en avais 27. Pendant des années, je n'arrivais pas à vieillir. Je ne pouvais pas jouer les pères, je ne pouvais pas jouer les fils. C'est à cette époque-là que j'ai fait des chansons, pendant dix ans* ».

Roger Dumas participa à plus d'une centaine de films et de feuilletons entre 1953 et son décès en 2016, alternant films d'auteur et populaires (*Rue des prairies*, *Pouic Pouic*, *L'Homme de Rio*, *Tendre Poulet*, *L'Ivresse du pouvoir*, *Le Premier Jour du reste de ta vie*...).

Il vécut au ***11 rue Viollet-le-Duc*** avec sa compagne artiste.

Juliet Berto (1947-1990) – actrice, réalisatrice, scénariste
Jean-Henri Roger (1949-2012) – réalisateur, acteur, professeur de cinéma

Juliet Berto, née Annie Jamet, débute sa carrière d'actrice dans les années 1960. Elle se fait connaître comme égérie de la Nouvelle vague grâce à ses rôles dans des films de Jean-Luc Godard (*La Chinoise*, *Week-end*), Jacques Rivette (*Céline et Julie vont en bateau*)… avant de rejoindre un cinéma plus traditionnel, jouant notamment dans *Monsieur Klein* (Losey, 1976).

Pour réaliser son premier long métrage *Neige*, elle est accompagnée en 1980 par Jean-Henri Roger, son compagnon qui a alors, entre autres, travaillé au sein du groupe de cinéma militant Dziga Vertov chapeauté par Godard. Ils choisissent pour décor leur propre quartier : Pigalle.



Berto habite en effet depuis les années 70 dans un appartement du ***15 avenue Trudaine***, en face du square d'Anvers, avec sa fille et sa sœur Moune Jamet, photographe de plateau. Jean-Henri Roger vient y vivre avec elle.

Neige obtient le Prix du jeune cinéma à Cannes.

Le couple réalise également le film *Cap Canaille* (1983), cette fois à Marseille.

Depuis 2013, une salle du Louxor (cinéma du 10e à la limite du 9e) porte le nom "Salle Juliet Berto et Jean-Henri Roger".

Autres personnalités – à développer dans une édition ultérieure *: Louis Jouvet (24 rue de Caumartin), Jean Poiret (6 rue d'Aumale), Marie-José Nat (79 rue Blanche), Darry Cowl (2 rue Saint-Lazare)…*

B – DES ÉCOLES ET ÉTABLISSEMENTS DE FORMATION ont également réuni des figures du cinéma dans le 9e.

Ecoles communales – 5 et 21, rue Milton

L'école de garçons de la rue Milton, au n°5, fut notamment fréquentée par Lino Ventura, José Giovanni, François Truffaut...

Anouk Aimée étudia quant à elle à l'école de filles du n°21. Elle est née Nicole Françoise Florence Dreyfus; pendant l'Occupation des camarades de classe la dénoncent à un soldat allemand devant l'école : « *Elle est juive, elle est juive !*" Elle raconte : « *Il m'a prise par la main, je crois que je pleurais. Il m'a demandé mon adresse et puis [...] il m'a emmenée. Et puis je suis arrivée chez ma grand-mère, rue Rochechouart* ». Elle est ensuite envoyée en Charente pour échapper aux rafles.

Lycée Condorcet – 8, rue du Havre

Marcel Pagnol fut professeur d'anglais adjoint dans le lycée de 1923 à 1926. Jean-Claude Carrière y enseigna aussi… 3 mois.

Jean Cocteau, Maurice Tourneur, Louis de Funès, Bernard Blier, Henri Langlois, entre autres, y étudièrent.

École-collège-lycée Decour / Rollin – 12, avenue Trudaine

Nombreux furent les élèves de l'établissement qui devinrent célèbres. Parmi ceux-ci, plusieurs firent carrière dans le cinéma : Jean-Pierre Aumont, François Truffaut (qui passa par quasi tous les établissements scolaires du 9e), Pierre Richard, Pierre Arditi...

Conservatoire national supérieur d'art dramatique (CNSAD) – 2 bis, rue du Conservatoire

Le CNSAD est la plus ancienne école d'art dramatique française. A l'origine, il prépare à la fois à la musique et à la déclamation ; il déménage en 1911 du 9e au 8e, puis en 1946, avec la scission entre les deux disciplines, l'art dramatique revient dans le 9e.

Le Conservatoire forme à l'entrée à la Comédie française (dont il « conserve » l'art), mais nombre d'élèves et auditeurs deviennent acteurs, notamment la "bande du Conservatoire" ou "bande à Bébel" dans les années 50 : Jean-Paul Belmondo – qui, sans être reçu au concours de sortie[91], fut porté en triomphe par ses camarades à l'annonce des résultats –, Jean-Pierre Marielle, Jean Rochefort, Bruno Cremer, Annie Girardot, Françoise Fabian...

Ancienne École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre (ENSATT) – 21, rue Blanche[92]

Au 21 de la rue Blanche se trouve un hôtel particulier qui, entre 1944 et 1997 – soit pendant plus de 50 ans – accueille l'ENSATT, plus connue sous le nom d'Ecole de la rue Blanche [93].

À l'origine centre d'apprentissage gratuit préparatoire au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, l'ENSATT devient une école-théâtre où sont enseignés tous les métiers de la scène.

Y sont notamment élèves Bernard Blier, Annie Girardot, Juliette Gréco, Dominique Besnehard, Jean Poiret, Marie Dubois, Emmanuelle Riva, Michel Serrault, Catherine Frot, Isabelle Huppert, Marlène Jobert, Irène Jacob, Nicole Garcia, Jean-Philippe Smet (Johnny Hallyday), Isabelle Carré, Fanny Cotençon, Clotilde Courau…

[91] Jusqu'en 1974, un concours de sortie est organisé en plus du concours d'entrée.
[92] L'Ecole est désormais implantée à Lyon.
[93] Alors qu'il était désaffecté, après le départ de l'école et avant sa réhabilitation en club de sport haut de gamme, le lieu a fait l'objet d'un documentaire de Claire Ruppli, *Blanche Rhapsodie* (2016).

IV. LE 9e DANS LE CINÉMA

Si l'on entend souvent que Paris est la ville la plus filmée au monde, aucun chiffre ne permet de le confirmer.

Le nombre de jours de tournage annuels dans la capitale fait certes partie des plus élevés (le rang varie selon la méthode de calcul), en lien notamment avec les aides et les infrastructures techniques offertes par la France ; mais New-York, Los Angeles et Londres sont toujours mieux classées en termes quantitatifs.

Il est peu contestable en revanche que Paris est particulièrement cinégénique.

- La ville évoque la culture, l'élégance, le romantisme, le plaisir et un art de vivre chic.
- Les grands monuments parisiens (au premier rang desquels le Palais Garnier) sont des repères instantanés, visuellement très efficaces.
- Paris est la ville étrangère la plus filmée par Hollywood, qui a parfois reconstitué des quartiers entiers en studio.

Dans le 9e arrondissement, une centaine d'autorisations de tournage sont accordées chaque année, en très grande majorité pour des films.

Le tableau qui suit n'a pas la prétention de lister tous les films et toutes les séries tournées dans l'arrondissement. Il s'agit d'un condensé des lieux mentionnés par la carte interactive, consultable par le passant au fil de ses balades et construite d'après des choix subjectifs.

De simples évocations de lieux ou des reconstitutions en studio d'adresses du 9e y sont également répertoriées.

Pour cette section, les séries et films diffusés sur des plateformes seront envisagés au même titre que les films sortis au cinéma, c'est-à-dire comme des éléments de fiction inscrits, par l'acte de tournage ou d'évocation, dans le territoire du 9e arrondissement. Il ne sera pas fait de distinction stricte entre les séries (supposant des épisodes autonomes les uns par rapport aux autres) et les feuilletons (impliquant une continuité dans l'action).

Le découpage par zones géographiques non administratives, aux limites bien sûr approximatives, permet de faire ressortir des constantes et des évolutions :

- Dans le quartier Opéra-Chaussée d'Antin, le Palais Garnier symbolise le cœur d'un Paris majestueux, et se laisse traverser en sous-sol par le mythe du *Fantôme de l'Opéra*. Le secteur est aussi celui des affaires et de la consommation.
- Le Faubourg Montmartre, d'abord marqué par le contraste entre exubérance des spectacles et misère des petits métiers, est plus tard montré – notamment – dans sa dimension de quartier juif en perte d'identité.
- La représentation de Pigalle (réel ou fantasmé) au cinéma reflète quant à elle l'évolution d'un espace marqué par les cabarets, la prostitution et / ou le trafic de drogue, à un quartier populaire guetté par la *gentrification*.
- Dans le secteur Anvers-Montholon émergent deux pôles de tournage : au nord la Cité scolaire Decour et l'avenue Trudaine, au sud le secteur de la passerelle Pierre Semard, décor vertical à ciel ouvert permettant facilement les plongées, contre-plongées, tournages de scènes simultanées, et dépourvu de monuments caractéristiques à proximité contraignants pour la mise en scène.
- Le quartier Martyrs - Saint-Georges - Nouvelle Athènes, enfin, sert essentiellement de décor bourgeois aux films et séries.

ADRESSE	TITRE (RÉALISATEUR, ANNÉE DE SORTIE)	SYNOPSIS	DESCRIPTION DE LA SCÈNE
OPÉRA – CHAUSSÉE D'ANTIN			
2-4 square de l'Opéra-Louis Jouvet - Théâtre de l'Athénée	Hugo Cabret (Martin Scorsese, 2011)	Paris, tournant des années 1930. Hugo, orphelin d'une dizaine d'années, vit clandestinement dans la gare Montparnasse dont il entretient les horloges. Il passe son temps libre à essayer de réparer l'automate que son père cherchait à restaurer avant sa mort. Pour cela il a besoin de pièces, qu'il vole au magasin de jouets de la gare. Un jour, son propriétaire le prend en flagrant délit de vol. Hugo devient ami avec Isabelle, la filleule de ce dernier ; elle détient une pièce-clé de l'automate. Quand ils l'utilisent, le robot se met à dessiner la scène d'un film de Méliès, *Le voyage dans la lune*. Ils découvrent que le parrain d'Isabelle est Georges Méliès. Le scénario est l'adaptation du roman pour enfants "L'invention de Hugo Cabret" (Brian Selznick, 2007).	Hugo tient à ce qu'Isabelle voie des films ; elle n'est jamais allée au cinéma. Il la fait entrer clandestinement dans la salle du square Louis Jouvet (en réalité le *Théâtre de l'Athénée*, à deux pas du lieu de naissance officielle du cinéma), qui tient un festival du film muet. NB : Georges Méliès, ruiné et tombé dans l'oubli dans les années 1920, a effectivement tenu un magasin de jouets et de confiseries gare Montparnasse avec sa seconde épouse (Jehanne d'Alcy).
Palais Garnier / Place de l'Opéra	Place de l'Opéra (film Lumière - opérateur inconnu, 1896)	-	Circulation dense de véhicules et de piétons devant le Palais Garnier.
Palais Garnier / Place de l'Opéra	La Foule sur la place de l'Opéra (film Lumière - opérateur Alexandre Promio, 1896)	-	Des calèches et omnibus circulent au milieu de la foule, à l'occasion du voyage du tsar Nicolas II en France.

Palais Garnier / Place de l'Opéra	Place de l'Opéra (Méliès, 1896, vue disparue)	-	En 1896, Méliès enregistre une scène parisienne lorsqu'un incident lui donne l'idée d'un des premiers effets spéciaux du cinéma. Voici le récit qu'il en fait : *« Veut-on savoir comment me vint la première idée d'appliquer le truc au cinématographe ? Bien simplement ma foi, un blocage de l'appareil (appareil rudimentaire, dans lequel la pellicule se déchirait ou s'accrochait souvent et refusait d'avancer) produisit un effet inattendu, un jour que je photographiais prosaïquement la place de l'Opéra : une minute fut nécessaire pour débloquer la pellicule et remettre l'appareil en marche. Pendant cette minute, les passants, omnibus, voitures avaient changé de place, bien entendu. En projetant la bande, ressoudée au point où s'était produite la rupture, je vis subitement un omnibus Madeleine-Bastille changé en corbillard et des hommes changés en femmes... Le truc par substitution, dit truc à arrêt, était trouvé, et deux jours après j'exécutai les premières métamorphoses d'hommes en femmes et les premières disparitions subites qui eurent, au début, un si grand succès*. » De nos jours, les cinéastes américains désignent Méliès comme "père des effets spéciaux au cinéma". NB : Anne-Marie Malthête-Quévrain, arrière-petite-fille de Georges Méliès, note que celui-ci raconta plusieurs versions de l'événement place de l'Opéra si bien qu'au vu de la tendance de Méliès à romancer ses aventures, il n'est pas certain que la scène ait vraiment eu lieu, du moins de cette façon. NB 2 : Méliès applique le procédé dès son *Escamotage d'une Dame chez Robert-Houdin* en septembre 1896 : il s'agit d'un des premiers films de l'histoire du cinéma à utiliser un trucage. On a longtemps cru que c'était le premier utilisant ce truc, mais il est avéré que deux collaborateurs d'Edison avaient utilisé l'arrêt de caméra dès le 28 août 1895. Les frères Lumière utilisèrent par ailleurs le procédé de la projection à l'envers *pour Démolition d'un mur* en janvier 1896.

Palais Garnier / boulevard des Capucines (studio de Montreuil)	Le Raid Paris-Monte-Carlo en deux heures (Georges Méliès, 1905)	Le roi Léopold II de Belgique, en vacances à Paris, veut visiter Monte-Carlo mais n'a pas le temps pour un long voyage en train. Il teste donc une voiture expérimentale qui doit lui permettre d'effectuer le trajet en deux heures (synopsis du catalogue américain de Méliès). Le roi est alors connu pour son aventure avec Cléo de Mérode, sa passion pour les voitures et ses nombreux accidents.	Une foule se réunit autour de l'auto, stationnée devant le Palais Garnier. Dans cette première scène, la troupe des Folies Bergère acclame le départ. Parmi celle-ci, le célèbre comédien Little Tich avec ses chaussures géantes, et le fameux lutteur Antonitch haut de 2m16. NB : le film est projeté pour la première fois aux *Folies Bergère* le 31 décembre 1904. NB 2 : selon Georges Sadoul se trouve aussi parmi la foule Victor de Cottens, auteur de la revue des *Folies Bergère*, qui passa commande du film à Méliès.
Palais Garnier / Place de l'Opéra	Entr'acte (René Clair, 1924)	Le court-métrage est une suite de scènes relevant de l'esprit Dada. Réalisé sur un scénario de Francis Picabia et accompagné d'une musique d'Erik Satie, il est projeté pour la première fois en 1924 au théâtre des Champs-Elysées, durant le l'entracte du ballet Relâche.	Une scène alterne une vue de circulation place de l'Opéra et des coups de boxe frontaux en surimpression. Le film utilise un des espaces urbains les plus filmés depuis le début du cinéma pour mieux le transformer.
Palais Garnier / boulevard des Capucines	L'Effet d'un rayon de soleil (Jean Gourguet et Georges Péclet, 1929)	Un rayon de soleil sur Paris un dimanche a chassé les habitants à la campagne. Ginette, pour être sûre de ne pas rester seule, a fixé deux rendez-vous à deux camarades différents. Pierre, plus malin, a loué une auto, et a ainsi eu l'honneur du choix de la belle. Pendant ce temps, l'amoureux resté à Paris cherche à se consoler en flânant dans les quartiers déserts.	Le film commence par montrer la foule en semaine à Paris. Le cartel indique : « *Pour situer un film à Paris, il convient de montrer d'abord la place de l'Opéra. Voici l'inévitable Opéra »*.
Palais Garnier / boulevard des Capucines	Allô Berlin ? Ici Paris (Julien Duvivier, 1932)	La jeune Lily, standardiste à Paris, sympathise téléphoniquement avec l'Allemand Erich, standardiste à Berlin. Ils cherchent à se voir mais, suite à un malentendu, se retrouvent chacun en compagnie d'une autre personne (Max et Annette).	Lily et Max visitent la capitale dans un car pour touristes dont le chauffeur et le guide sont ivres ; ils passent devant l'Opéra, vu à travers des mouvements de caméra secs, et des plans décadrés et flous.

Palais Garnier / place de l'Opéra	Les Chaussons rouges (Michael Powell et Emeric Pressburger, 1948)	La danseuse Victoria Page (Moira Shearer) et le compositeur Julian Craster (Marius Goring) sont embauchés dans une très prestigieuse troupe de ballet. Le tyrannique directeur Lermontov (Anton Walbrook) pousse Victoria à s'identifier à l'héroïne du ballet « Les Chaussons rouges », contrainte de danser jusqu'à la mort.	La troupe, qui exécute une tournée internationale, passe par Paris et le Palais Garnier.
Palais Garnier / place de l'Opéra (studios de la MGM, Californie)	Un Américain à Paris (Vincente Minnelli, 1951)	Jerry Mulligan (Gene Kelly), ancien GI, s'installe à Paris pour devenir peintre. Une jeune héritière s'éprend de lui tandis qu'il tombe amoureux de Lise (Leslie Caron), déjà promise à Henri.	Le ballet final de 17 minutes illustre l'amour rêvé de Jerry pour Lise. Le couple s'approprie un Paris imaginaire, l'un des lieux de leur danse est la place de l'Opéra.
Palais Garnier / place de l'Opéra	Les Hommes préfèrent les blondes (Howard Hawks, 1953), Thérèse Desqueyroux (Franju, 1962), Un long dimanche de fiançailles (Jean-Pierre Jeunet, 2004), L'Enquête corse (Alain Berberian, 2004), Le Diable s'habille en Prada (David Frankel, 2006)…	Un plan sur le Palais Garnier symbolise souvent en lui-même en soi Paris / l'arrivée à Paris.	
Palais Garnier / place de l'Opéra	L'Âge heureux (FEUILLETON TÉLÉVISÉ réalisé par Philippe Agostini, créé par Odette Joyeux, 1966)	Delphine, petit rat à l'Opéra de Paris, vient d'être choisie pour interpréter le rôle de Galatée dans le prochain ballet que prépare le Palais Garnier. Un soir, avec ses camarades, elle s'aventure sur les toits de l'Opéra. Par jalousie, sa jeune rivale referme la porte des toits à clé.	Seules les scènes sur le toit du Palais Garnier et dans les rues ont été tournées en prise de vues réelles. NB : pour la récente série pour adolescents *Léna - rêve d'étoile*, les portes du Palais Garnier ont été entièrement ouvertes aux équipes de tournage.
Palais Garnier / place de l'Opéra	Les Chinois à Paris (Jean Yanne, 1974)	Les Chinois envahissent l'Europe ; la France est occupée d'une manière bureaucratique et absurde. Les Français réagissent de manières diverses : collaboration opportuniste, résistance maladroite ou simple adaptation au nouvel ordre.	Au Palais Garnier est organisé le ballet *Carmeng* : l'opéra *Carmen* est ainsi parodié dans une imagerie communiste et maoïste. NB : la comédie satirique, critiquant l'engouement pour le maoïsme, est très mal accueillie par les militants maoïstes français et par le gouvernement chinois ; la presse n'est pas tendre ; le film connaît un accueil populaire mitigé.

Palais Garnier / place de l'Opéra + métro Opéra, RER Auber	Diva (Jean-Jacques Beineix, 1981)	Jules, un jeune postier passionné d'opéra capte clandestinement le récital d'une diva qui a toujours refusé de laisser enregistrer sa voix. Il se retrouve traqué par des gangsters taïwanais et des policiers corrompus.	Au terme d'une course poursuite incroyable en moto dans le métro / RER parisien (stations Opéra et Auber notamment), Jules parvient à semer un policier à la sortie de la station Opéra. NB : dans le film, les couleurs vives, les décors stylisés et les cadrages recherchés créent un univers à la fois réaliste et onirique qui deviendra la signature du « cinéma du look ».
Palais Garnier / place de l'Opéra	Arsène Lupin (Jean-Paul Salomé, 2004)	Paris, la Belle époque. Arsène Lupin (Romain Duris), charmant et insouciant, virtuose du cambriolage, multiplie les coups d'éclat qui mettent la police à cran. La superproduction est très librement inspirée de l'œuvre de Maurice Leblanc.	Tandis que Lupin arrive place de l'Opéra, une explosion ravage une brasserie située sur la place. NB : pour tourner la scène, l'équipe du film a recouvert de 80m^3 de terre la place de l'Opéra un 15 août. Tous les éléments contemporains qui parasitaient l'image ont été effacés en post-production. L'explosion de la brasserie a été réalisée en grande partie en studio.
Palais Garnier / place de l'Opéra	Les Schtroumpfs 2 (Raja Gosnell, 2013)	Gargamel est devenu un magicien célèbre à Paris. Pour s'emparer de l'essence magique des Schtroumpfs, il crée les Canailles, de petites créatures grises qui leur ressemblent et qui attirent la Schroumpfette dans un guet-apens. Les Schtroumpfs, en compagnie de Winslow (Neil Patrick Harris), partent la délivrer des profondeurs du Palais Garnier. La superproduction allie des séquences de dessin animé, des séquences reconstituées en studio et des scènes en live action, notamment sur la scène du Palais Garnier.	L'Opéra de Paris est omniprésent dans le film. L'affiche du spectacle de magie de Gargamel barre la façade du Palais Garnier. Le sorcier se produit sur scène et détient ses créatures dans un sous-sol richement aménagé ; les Schtroumpfs y arrivent par les égouts sous la rue Scribe. Le film prolonge ainsi la mythologie des sous-sols secrets et de la rivière sous l'Opéra, née du roman ‘‘Le Fantôme de l'Opéra’’.
Palais Garnier / place de l'Opéra	Dilili à Paris (Michel Ocelot, 2018)	Dans le Paris de la Belle Epoque, Dilili, une petite Franco-kanake, enquête pour retrouver des fillettes mystérieusement disparues.	Dilili rencontre la cantatrice Emma Calvé, qui aime à chanter sur le lac sous-terrain qui s’étend sous le Palais Garnier.
Palais Garnier / place de l'Opéra	Noureev / The White Crow (Ralph Fiennes, 2019)	Prodige du célèbre ballet du Kirov, Rudolf Noureev (le jeune danseur ukrainien Oleg Ivenko) est à Paris en 1961 pour se produire sur la scène de l'Opéra. Les hommes du KGB chargés de le surveiller ne voient pas d'un bon œil ses fréquentations occidentales, mais Noureev tient à sa liberté.	L'équipe du film a passé six jours à Paris à l'été 2017. Elle a pu filmer pendant ce temps les intérieurs et les extérieurs du Palais Garnier (toit compris) où se déroulent de nombreuses scènes du film.

Palais Garnier / place de l'Opéra	Emily in Paris (SÉRIE créée par Darren Stard, diffusée depuis 2020)	L'américaine Emily Cooper (Lily Collins) accepte de déménager à Paris pour saisir une opportunité professionnelle. Elle découvre une ville qui la fait rêver, mais dont elle ne connaît pas les codes.	Emily se rend au Palais Garnier. Elle cherche à revoir le créateur des costumes du ballet, client qu'elle a fait perdre à son agence. Son petit ami du moment l'attend sur place, il se conduit comme un goujat ; en colère, elle gravit les escaliers sans lui — S1E6. Dans la 3e saison, la directrice d'agence Sylvie Grateau (Philippine Leroy-Beaulieu) passe à son tour une soirée à l'Opéra avec son époux — S3E9.
Palais Garnier / place de l'Opéra + métro Opéra	Lupin (SÉRIE créée par Georges Kay et François Uzan, diffusée depuis 2021)	25 ans après le suicide de son père, accusé injustement de vol par la riche famille qui l'employait, Assane Diop (Omar Sy) cherche à se venger, tout en s'inspirant des méthodes de vol spectaculaires du Gentleman cambrioleur.	Alors qu'il se trouve – déguisé – place de l'Opéra, Diop/Lupin entend un air qu'il connaît bien monter du métro. Il descend sur le quai de la station Opéra, où il retrouve sa mère — S2E6. *Autres adresses liées à la série : 19 passage Verdeau, 12 avenue Trudaine.*
Palais Garnier / place de l'Opéra	L'Opéra (SÉRIE créée par Cécile Ducrocq et Benjamin Adam, 2021-2022)	La série imagine des intrigues de coulisses à l'Opéra, tout en mettant en lumière la rudesse du quotidien des danseuses.	La série a l'occasion de montrer plusieurs lieux du 9e, mais avant tout le Palais Garnier (de nombreuses scènes sont en réalité tournées à l'opéra de Liège et dans un château désaffecté en Belgique). NB : Raphaël Personnaz, qui incarne dans la série le nouveau directeur de la danse à l'Opéra de Paris, incarnait le rôle du danseur – plus tard maître de ballet – Pierre Lacotte dans le film *Noureev*.
Palais Garnier / place de l'Opéra	Ténor (Claude Zidi Jr, 2022)	Antoine (Mohamed Belkhir alias MB14), jeune banlieusard, partage son temps entre ses études de comptabilité, les battles de rap et les livraisons de sushis. Lors d'une livraison à l'Opéra, une professeure de chant (Michèle Laroque) détecte en lui un talent brut à faire éclore.	De très nombreuses scènes ont été tournées à l'Opéra (cours de chant dans le grand foyer, étape sur le toit, montée des marches 4 à 4 du grand escalier par les amis d'Antoine...). NB : le rappeur et beatboxeur MB14 a été repéré pour le film dans l'émission *The Voice*.
Palais Garnier / place de l'Opéra	John Wick : chapitre 4 (Chad Stahelski, 2023)	John Wick (Keanu Reeves) se lance dans une insurrection contre l'organisation criminelle "La Grande Table", afin de se libérer définitivement de son emprise. Mais avant de gagner sa liberté, il doit affronter le Marquis de Gramont, qui a reçu carte blanche pour l'éliminer par tous les moyens.	Le Marquis de Gramont passe ses appels dans le grand escalier de l'Opéra ainsi que dans sa loge. Dans le grand foyer, il confie plus tard à Caine, un tueur aveugle, la mission de tuer son ancien ami Wick, le menaçant de s'en prendre à sa fille s'il ne s'exécute pas. Dans la séance post-générique, Caine sort de la station de métro Opéra et rejoint sa fille qui joue du violon devant le Palais Garnier. Un danger le guette…

Palais Garnier	Drôle de frimousse / Funny face (Stanley Donen, 1957)	Jo, une libraire ingénue (Audrey Hepburn), accepte de jouer le rôle d'égérie pour un grand magazine new-yorkais avant tout pour s'envoler à Paris et y rencontrer son idole, un professeur de philosophie. Dans un Paris de carte postale et de romance, elle pose en Paul Duval (Givenchy) pour le photographe Dick Avery (Fred Astaire). Le film s'éloigne radicalement de l'intrigue initiale de la comédie musicale du même nom pour s'inspirer de la vie du photographe de mode Richard Avedon et du mannequin Suzy Parker.	Dans une pose théâtrale de femme outragée mais fière (Dick lui demande d'imaginer que son compagnon a omis de la rejoindre à l'Opéra), Jo se fait photographier dans le grand escalier du Palais Garnier en robe blanche et cape verte.
Palais Garnier	Ariane / Love in the afternoon (Billy Wilder, 1957)	Ariane (Audrey Hepburn), jeune Parisienne innocente et romantique, est fascinée par le travail de son père (Maurice Chevalier), détective spécialisé par les affaires d'adultère, et particulièrement par le cas de Frank Flannagan (Gary Cooper), riche playboy, coureur de jupons notoire.	Ariane repère dans la salle Flannagan, de retour à Paris et en bonne compagnie. On peut apercevoir le plafond originel de Lenepveu, avant son recouvrement par celui de Chagall en 1964.
Palais Garnier	La Grande Vadrouille (Gérard Oury, 1966)	Pendant l'Occupation, deux Français (joués par Bourvil et Louis de Funès) aident des aviateurs britanniques à traverser la France pour échapper aux Allemands.	Un parachutiste anglais atterrit sur le toit du Palais Garnier tandis que Stanislas Lefort dirige une répétition de son orchestre (Louis de Funès a dû prendre des cours pendant plus d'un mois pour pouvoir tourner la scène). Le soir, lors du gala, les Résistants ratent leur attentat contre le chef de la SS. Nos héros parviennent à s'enfuir par les grands escaliers de l'Opéra. NB : l'étroite collaboration entre le réalisateur Gérard Oury et le compositeur Georges Auric, alors administrateur de l'Opéra de Paris, a facilité l'accès aux lieux et l'autorisation de tournage du ministre André Malraux.
Palais Garnier	Qui êtes-vous Polly Maggoo ? (William Klein, 1966)	Le film, empruntant les codes formels du documentaire et du conte, est une comédie satirique sur l'univers de la mode, sa futilité et la fabrication des images. Il met en scène l'hypermédiatisation du mannequin objet de fantasmes Polly Maggoo (Dorothy McGowan, elle-même mannequin pour *Vogue*). Une équipe de télévision tente de faire son portrait pour l'émission « Qui êtes-vous… ».	Polly Magoo est photographiée sur le toit du Palais Garnier, telle une icône inaccessible. Klein utilise l'Opéra : - dans sa dimension de décor théâtral, transformant Paris en immense plateau de spectacle - comme symbole de la culture, en contraste avec la nouvelle société du spectacle - comme décor onirique, suspendu entre réel et fiction.

Palais Garnier	Marathon man (John Schlesinger, 1976)	"Doc", frère de "Babe" (Dustin Hoffman), étudiant en histoire et coureur de marathon, est membre d'une agence secrète du gouvernement américain. Szell, un ancien criminel de guerre nazi, qui cherche à récupérer un trésor de guerre, est dans sa ligne de mire. "Babe" va devenir une victime collatérale de cette traque. Le film est une adaptation du roman éponyme de William Goldman (1975).	Les activités de Doc le mènent à Paris ; il doit rencontrer un de ses contacts au Palais Garnier. Lorsqu'il arrive dans sa loge, celui-ci a été assassiné.
Palais Garnier	Befikre (Aditya Chopra, 2016)	Dharal, jeune acteur de stand up fraîchement débarqué de New Delhi, et Shyra, jeune Française d'origine indienne, vivent à Paris. Phobiques à l'idée de s'engager, ils décident de sortir ensemble à la condition de ne jamais tomber amoureux. La romance est présentée comme le premier film bollywoodien entièrement tourné en France.	Les protagonistes parcourent Paris en musique, en passant par le toit du Palais Garnier. NB : "Befikre" signifie "Les insouciants". NB 2 : des tour-opérateurs en Inde organisent des circuits sur les lieux de tournage du film.
Palais Garnier	Papy fait de la Résistance (Jean-Marie Poiré, 1983)	Sous l'Occupation, des Français ordinaires mènent une résistance farfelue contre les Allemands. Le film est adapté d'une pièce de théâtre écrite par Martin Lamotte et Christian Clavier.	Le film s'ouvre sur le majestueux Palais Garnier. En contrepoint, à l'arrière du monument, le concierge de l'Opéra Adolfo Ramirez (Gérard Jugnot) peint des croix gammées sur un panneau. La fille Bourdelle - grande famille de musiciens qui se jure de ne reprendre l'exercice de son art qu'à la Libération - lui renverse son pot de peinture sur les pieds. NB : ce pastiche de films historiques sur l'Occupation, très critiqué par la presse française à sa sortie, fut un succès en salle. Il est considéré comme un tournant dans la représentation de la Résistance au cinéma.

Palais Garnier (Studio 28 d'Universal, Hollywood)	Le Fantôme de l'Opéra (Rupert Julian, 1925)	Erik (Lon Chaney), personnage marginal et défiguré, vit caché dans les souterrains de l'Opéra de Paris. Amoureux d'une jeune cantatrice, il la séquestre dans l'espoir de susciter son amour... Le film est l'adaptation du roman éponyme de Gaston Leroux.	La salle de l'Opéra reconstruite par Universal est somptueuse. Erik hurle son amour désespéré sur le toit ; avec Christine, il descend à cheval dans d'immenses souterrains… NB : il n'existe ni lac, ni rivière passant sous le Palais Garnier (seulement un réservoir d'eau rendu nécessaire pour contenir l'eau qui affluait pendant la construction de l'opéra, héritage marécageux d'un ancien bras de la Seine). Le mythe de la rivière de la Grange-Batelière est dû à une confusion sémantique : il existait il y a longtemps, au niveau de l'actuel Hôtel Drouot et la rue de la Grange-Batelière, une "Grange-bataillé", c'est-à-dire fortifiée, mais pas de rivière où l'on allait en bateau.
Palais Garnier (Studio 28 d'Universal, Hollywood)	Le Fantôme de l'Opéra (Arthur Lubin, 1943)	Claudin, licencié de son emploi de premier violon de Paris, veut trouver un moyen de continuer à payer les leçons de chant de Christine, dont il est secrètement amoureux. Il tente de récupérer la partition d'un concerto qu'il a composée et confiée à un éditeur de musique mais, alors qu'il le soupçonne d'avoir volé cette dernière, le tue ; il se fait défigurer par de l'acide pendant l'altercation. Recherché par la police, il se cache dans les sous-sols de l'Opéra et drogue la diva-star pour que Christine puisse chanter à sa place. Le film est l'adaptation du roman éponyme de Gaston Leroux.	Universal réadapte sa version de 1925, mais cette fois avec l'apport de la Technicolor (c'est le premier film d'horreur de la firme à n'être pas tourné en noir et blanc). La longue scène pendant laquelle le "Fantôme" scie le lustre de la salle principale est mémorable.
Palais Garnier (studios)	Le Fantôme de l'Opéra (Dario Argento, 1998)	En 1877, plusieurs ouvriers sont retrouvés dévorés, mutilés ou assassinés par une force mystérieuse dans l'Opéra de Paris. De son côté, la jeune soprano Christine répète sur scène. Un fantôme, subjugué, l'aborde. Elle éprouve une passion éphémère pour celui-ci. Le film est une adaptation du roman éponyme de Gaston Leroux.	L'adaptation violente et morbide du mythe est un échec commercial (à noter la séquence particulièrement kitsch de l'hallucination sur le toit de l'Opéra, où des corps nus sont enfermés dans un piège à rats en feu).

Palais Garnier (Pinewood Studios - Buckinghamshire, infographie et maquettes)	Le Fantôme de l'Opéra (Joel Schumacher, 2004)	Christine, une jeune soprano, devient l'obsession d'un génie musical défiguré qui vit dans les souterrains de l'Opéra de Paris. Il devient fou de jalousie lorsque celle-ci s'éprend du Vicomte Raoul de Chagny. Le film est une adaptation, sous forme de comédie musicale, du roman éponyme de Gaston Leroux.	L'action se déroule en 1870 (alors que le Palais Garnier n'a été inauguré qu'en 1875 et qu'en 1870 la France est en guerre contre la Prusse), les escaliers côté place Diaghilev sont minuscules… NB : "Le film français" a indiqué au mois de septembre 2025 le tournage au Palais Garnier d'un nouveau *Fantôme de l'Opéra*, cette fois réalisé par Alexandre Castagnetti. Il s'agira donc du premier *Fantôme de l'Opéra* réellement tourné à l'Opéra de Paris.
Place de l'Opéra / station de métro Opéra	Hommes, femmes : mode d'emploi (Claude Lelouch, 1996)	Le film choral croise les destins de deux hommes (joués par Bernard Tapie et Fabrice Luchini), tout oppose, à travers leurs relations avec les femmes et leurs expériences de vie.	Après le générique, le film s'ouvre devant l'Opéra, annonçant les thèmes de l'apparence, des faux-semblants, de la mise en scène. Devant la station de métro, des policiers se font passer pour de vieilles dames, au milieu d'une foule comprenant d'un homme déguisé en statue de mime, un chanteur, un musicien.
Place de l'Opéra / Café de la Paix	Les Aristochats (Wolfgang Reitherman, 1970)	Paris, 1910. Une riche vieille dame, Madame de Bonnefamille, désigne ses chats adorés comme héritiers. Son majordome tente de s'en débarrasser afin de bénéficier de l'héritage.	Les chats ont réussi à regagner le logis avec l'aide du chat de gouttière O'Malley, mais le majordome les capture de nouveau. La souris Roquefort prévient O'Malley, qui lui demande de chercher le renfort de ses amis chats de gouttière. Dans une saynète de quelques secondes, un client attablé au Café de la Paix, béret vissé sur le chef, boit un coup de rouge au goulot. Lorsqu'il voit passer le groupe de Scat Cat suivi par une souris, éberlué, il vide sa bouteille sur le trottoir. NB : le film, inspiré de la nouvelle d'Émile Zola "Le Paradis des chats", est le dernier dont la production a été approuvée par Walt Disney. À noter : la participation chantée de Maurice Chevalier, alors âgé de 80 ans, qui fait profiter de son délicieux accent français.
Place de l'Opéra / Café de la Paix	Rush hour 3 (Brett Ratner, 2007)	Lee (Jackie Chan) et Carter (Chris Tucker) se lancent à la poursuite des responsables d'attentats visant un ambassadeur chinois, qui compte révéler l'identité du maître du plus puissant syndicat criminel au monde, les Triades chinoises. L'enquête les mène en France.	Après une dispute avec Lee, Carter erre dans Paris. Il finit, devant son menu chinois à emporter, à la terrasse du Café de la Paix où il profite du concert de rue d'un chanteur à l'accent français prononcé.

Place de l'Opéra (Café de la paix) / 14, boulevard des Capucines	Thérèse Desqueyroux (Georges Franju, 1962)	Thérèse Desqueyroux (Emmanuelle Riva) est prisonnière d'un mariage sans amour et du monde figé de la grande bourgeoisie landaise, où tout est sacrifié aux apparences. Comme dans le roman éponyme de Mauriac, le film commence alors que, accusée d'avoir tenté d'empoi-sonner son mari Bernard (Philippe Noiret), elle obtient un non-lieu grâce à la déposition de ce dernier, qui préfère livrer un faux témoignage que de voir son nom sali.	A la fin du film, Bernard laisse Thérèse seule à Paris au *Café de la Paix*. Elle se promène boulevard des Capucines, dans une ville remuante et vivante, et lorsqu'elle se dit enfin « *libre !* », elle se trouve exactement devant le 14 boulevard des Capucines, l'adresse de "naissance" du cinéma et de toutes les libertés. NB : chez Mauriac, Thérèse se regarde dans une glace du luxueux *Old England* ; Franju conserve le magasin mais le place à l'arrière-plan de Thérèse lorsque celle-ci passe au niveau du 14 boulevard des Capucines.
"Grand Hôtel" (actuel InterContinental Paris Le Grand)	L'Importance d'être Constant (Oliver Parker, 2002)	Dans l'Angleterre victorienne, Jack Worthing mène une double vie : austère à la campagne, il devient le libertin Constant à Londres. Pour s'échapper en ville, il prétend régulièrement devoir régler les conséquences des frasques de son frère imaginaire… Constant. Film réalisé d'après la pièce éponyme d'Oscar Wilde.	Souhaitant épouser la belle Gwendolen, Jack décide de se ranger. Il annonce donc la mort de son frère Constant, prétendument décédé dans la ville de toutes les débauches, Paris, précisément au *Grand Hôtel*.
Place de l'Opéra / avenue de l'Opéra (9e-2e)	La Venue de l'avenir (Cédric Klapisch, 2025)	Une trentaine de personnes issues d'une même famille apprennent qu'elles vont recevoir en héritage une maison abandonnée. Quatre d'entre elles sont chargées de faire l'état des lieux. Le petit groupe se retrouve sur la trace de leur ancêtre, Adèle, montée à Paris en 1895. Le film est placé sous le signe de la fantaisie, des clins d'œil et de l'ayahuasca ; il ne faut pas y chercher des reconstitutions historiques.	Adèle (Suzanne Lindon) et Anatole (Paul Kircher) échangent un baiser au sommet de la butte Montmartre, face à une obscurité quasi totale. Seules l'avenue et la place de l'Opéra sont éclairées. « *C'est l'avenue de l'avenir* », murmure Adèle. NB : l'avenue de l'Opéra a été illuminée pour la première fois à l'électricité dans le cadre de l'Exposition universelle de 1878. Dans le film apparaît aussi le café *''Le rat mort''*, sur une butte Montmartre encore champêtre ; un café du même nom a vraiment existé, mais place Pigalle.

Place de l'Opéra / avenue de l'Opéra (9e-2e) (I)	C'était un rendez-vous (Claude Lelouch, 1976)	Un homme (Lelouch, qu'on n'aperçoit qu'à la fin) conduit à toute allure dans les rues de Paris, de la porte Dauphine au parvis du Sacré-Cœur, pour rejoindre sa bien-aimée.	Le chauffeur prend l'avenue de l'Opéra, en partie à contre-sens, et passe à l'est du Palais Garnier pour rejoindre la rue de la Chaussée d'Antin. Il roule jusqu'à la place d'Estienne d'Orves, prend la rue Blanche, tourne rue Jean-Baptiste Pigalle, monte jusqu'à la place Pigalle. NB : le film de 7 minutes et 52 secondes a été réalisé en un seul plan séquence, filmé depuis l'avant d'une voiture au petit matin (5h30) le 15 août 1976.
Place de l'Opéra - angle rue de la Paix (2e) / vue sur le Palais Garnier	Le Bon et les méchants (Claude Lelouch, 1976)	En 1935, deux malfrats – le boxeur raté Jacques (Jacques Dutronc) et son manager Simon (Jacques Villeret) – vivent de vols et de braquages. La sortie de la Citroën Traction Avant, la voiture la plus rapide de l'époque, leur ouvre de nouvelles perspectives. Lorsque la guerre éclate, ils commencent par faire du trafic avec les Allemands avant de rejoindre la Résistance.	La nouvelle Citroën Traction Avant est présentée dans un magasin d'exposition de la marque, place de l'Opéra. Jacques ne tarde pas à la voler. NB : Claude Lelouch, né à Paris en 1937, a grandi sous l'Occupation. Pour le film, il demande à son chef opérateur de tourner en couleurs sépia pour obtenir une photographie proche des actualités de l'époque.
Avenue de l'Opéra (2e) / vue sur le Palais Garnier	Avenue de l'Opéra (Alice Guy, 1900)	-	La cinéaste Alice Guy expérimente les trucages dans cette vue projetée à l'envers, avec pour l'époque un aspect comique.
Avenue de l'Opéra (2e) / vue sur le Palais Garnier	Onésime horloger (Jean Durand, 1912)	Onésime reçoit le testament de son oncle : il en héritera dans 20 ans. Il trafique l'horloge centrale pour accélérer le temps.	Devant le Palais Garnier, les calèches et piétons s'activent à toute allure.
Avenue de l'Opéra (2e) / vue sur le Palais Garnier	Mission : Impossible - Fallout (Christopher McQuarrie, 2018)	Une mission qui a mal tourné contraint Ethan Hunt (Tom Cruise) à collaborer avec la CIA pour tenter de sauver le monde d'un drame nucléaire…	Ethan Hunt, pris dans une course-poursuite, fonce en moto, sans casque, à contre-sens sur l'avenue de l'Opéra, vers le Palais Garnier. NB : Christophe McQuarrie a décidé de tourner le 6e opus de la franchise à Paris après les attentats du 13 novembre 2015, pour rendre hommage à la Ville Lumière. Il a confié que c'est le court-métrage de Lelouch *C'était un rendez-vous* qui lui avait inspiré cette course-poursuite.

Métro Chaussée d'Antin	Un Témoin dans la ville (Edouard Molinaro, 1959)	Après avoir assassiné le meurtrier de sa femme, Ancelin (Lino Ventura) traque le chauffeur de radio-taxi, Lambert (Franco Fabrizi), qui pourrait l'identifier.	Lambert et l'opératrice Liliane, sa petite amie, prennent le métro pour rejoindre leurs domiciles respectifs, sans s'apercevoir qu'ils sont suivis par Ancelin. Ils se quittent à la station Chaussée d'Antin, Lambert change de quai pour prendre sa correspondance. Ancelin le suit et s'apprête à le pousser sur les voies lorsque le métro arrive, mais n'y parvient pas.
12 boulevard Haussmann	Le Bureau des légendes (SÉRIE créée par Eric Rochant - S1 2015)	La série suit le quotidien du Bureau des légendes, une cellule secrète de la DGSE chargée de gérer des agents "clandestins" envoyés sous une fausse identité pour infiltrer des milieux sensibles.	Guillaume Debailly (Mathieu Kassovitz), agent de la DGSE, rejoint Nadia (Zineb Triki), dont il est tombé amoureux en Syrie sous l'identité de Paul Lefebvre, au *Millenium Hotel Paris Opera* — S1E1, S1E2.
35 boulevard Haussmann / RER Auber	Peur sur la ville (Henri Verneuil, 1975)	Le commissaire Letellier (Jean-Paul Belmondo) enquête sur un tueur en série surnommé Minos (Adalberto Maria Merli), qui s'en prend aux femmes qu'il juge "immorales".	Letellier a abandonné la poursuite de Minos pour suivre Marcucci, impliqué dans une enquête parallèle. Marcucci roule jusqu'aux *Galeries Lafayette* et descend dans le RER à la station Auber, boulevard Haussmann. Des coups de feu sont échangés en sous-sol, les deux hommes montent dans une rame. Le film se poursuit par des cascades incroyables de Belmondo sur le toit d'une rame de métro. *Autre adresse liée au film : 40 boulevard Haussmann - Galeries Lafayette Haussmann.*
40 boulevard Haussmann - Galeries Lafayette Haussmann	Adieu Philippine (Jacques Rozier, 1962)	C'est l'été 1960, Michel (Jean-Claude Aimini) doit bientôt partir au service militaire en Algérie... Machiniste à la télévision, il fait la connaissance de Liliane (Yveline Céry) et Juliette (Stefania Sabatini), deux amies inséparables – comme les amandes philippines – qui s'éprennent de lui. Le film n'est présenté au public qu'en 1963, après la fin de la guerre d'Algérie.	Les jeunes filles déambulent dans les *Galeries Lafayette* en cherchant un moyen d'aider Michel dans sa carrière. *Autre adresse liée au film : 36 boulevard des Italiens.*

40 boulevard Haussmann - Galeries Lafayette Haussmann	Les Chinois à Paris (Jean Yanne, 1974)	Les Chinois envahissent l'Europe ; la France est occupée, d'une manière bureaucratique et absurde. Les Français réagissent de manières diverses : collaboration opportuniste, résistance maladroite ou simple adaptation au nouvel ordre.	Le Haut-Commissariat chinois décide d'installer son quartier général aux *Galeries Lafayette* ; celles-ci en effet, par leurs dimensions et leur absence de cloisonnement, facilitent la vie communautaire tout en permettant une surveillance aisée. Le matériel et les marchandises sont donc déménagés par les troupes chinoises, organisées en chaîne devant le magasin qui porte les portraits d'un côté de Lénine, de l'autre de Karl Marx.
40 boulevard Haussmann - Galeries Lafayette Haussmann	Peur sur la ville (Henri Verneuil, 1975)	Le commissaire Letellier (Jean-Paul Belmondo) enquête sur un tueur en série surnommé Minos (Adalberto Maria Merli), qui s'en prend aux femmes qu'il juge "immorales".	Letellier se rend au 6 Cité d'Antin, adresse du domicile de Germaine Doizon, menacée par Minos. Lorsqu'il arrive sur place, elle vient d'être assassinée. Letellier poursuit Minos sur les toits, à proximité de l'église de la Sainte-Trinité et du Palais Garnier. Il passe derrière l'enseigne géante des *Galeries Lafayette*, avant d'entrer dans le magasin pour poursuivre Minos sur fond du slogan sonore : « Il se passe toujours quelque chose aux *Galeries Lafayette* ». La poursuite continue rue de la Chaussée d'Antin, puis en voiture rues Lafayette et Le Peletier, boulevard des Italiens, place de l'Opéra... NB : le tournage de la poursuite sur les toits a nécessité la construction de 400m^2 de toiture en zinc sur la terrasse des *Galeries Lafayette*, de sorte à avoir une vue sur Paris et non sur les filets de protection. Belmondo a effectué lui-même les cascades, se déchirant la main en se suspendant à une gouttière. *Autre adresse liée au film : 35 boulevard Haussmann / station de RER Auber.*
40 boulevard Haussmann - Galeries Lafayette Haussmann	Micmacs à tire-larigot (Jean-Pierre Jeunet, 2009)	La vie de Bazil (Dany Boon) est brisée suite à une blessure à la tête causée par une balle perdue. Il décide, avec une bande de marginaux, de se venger des marchands d'armes en usant de ruses loufoques.	Bazil, déguisé en mannequin en plastique au dernier étage des *Galeries Lafayette*, espionne des négociations entre un marchand d'armes et le représentant d'un dictateur africain.

40 boulevard Haussmann - Galeries Lafayette Haussmann	Emily in Paris (SÉRIE créée par Darren Stard, diffusée depuis 2020)	L'américaine Emily Cooper (Lily Collins) accepte de déménager à Paris pour saisir une opportunité professionnelle. Elle découvre une ville qui la fait rêver, mais dont elle ne connaît pas les codes.	Emily retrouve Camille (Camille Razat) chez *Tortuga* – un restaurant sur le toit des Galeries Lafayette qui offre un point de vue époustouflant sur le Palais Garnier –, pour un point sur leur triangle amoureux — S2E5. Dans la saison 4 par ailleurs, un point de vente est aménagé dans le magasin pour la commercialisation d'un produit de beauté miracle — S4E5.
Carrefour boulevard Haussmann / rue Halévy / rue La Fayette + Galeries Lafayette Haussmann	Masculin féminin (Jean-Luc Godard, 1966)	Le film explore les relations amoureuses et les luttes des jeunes de l'époque, décrits comme « *les enfants de Marx et Coca-Cola* ».	Vers la fin du film, Paul (Jean-Pierre Léaud) a trouvé un travail dans un institut de sondage. En voix off, il énumère les questions qu'il doit poser, concernant les principales préoccupations des Français, tandis qu'est filmée la foule au carrefour boulevard Haussmann / rue Halévy / rue Lafayette, symbole de la société de consommation. NB : le catalogue de questions (« *Pourquoi les aspirateurs se vendent mal ? Est-ce que vous aimez le fromage en tube ? Pour ne pas avoir d'enfant, vous aimez mieux avaler la pilule ou vous mettre un truc dans le sexe ? »...)* est une adaptation du roman de Pérec "Les Choses".
64 boulevard Haussmann - Printemps Haussmann	Nantas (Émile-Bernard Donatien, 1925)	Nantas (Émile-Bernard Donatien), un jeune homme pauvre qui de sa chambre indigente contemple les beaux quartiers, accepte un pacte : devenir riche en reconnaissant l'enfant de la fille d'un baron, sans jamais avoir de relation amoureuse avec celle-ci. Le film est une adaptation de la nouvelle éponyme d'Émile Zola (1879).	Nantas, au bord de la clochardisation, vagabonde devant le *Printemps*, alors temple du faste et de la consommation.
64 boulevard Haussmann - Printemps Haussmann	Qui êtes-vous Polly Maggoo ? (William Klein, 1966)	Le film, empruntant les codes formels du documentaire et du conte, est une comédie satirique sur l'univers de la mode, sa futilité et la fabrication des images. Il met en scène l'hypermédiatisation du mannequin objet de fantasmes Polly Maggoo (Dorothy McGowan, elle-même mannequin pour *Vogue*). Une équipe de télévision tente de faire son portrait pour l'émission « Qui êtes-vous… ».	Le prince Igor (Sami Frey), maître d'un royaume imaginaire, est fasciné par Polly Maggoo après l'avoir vue dans les médias. Il se rend à Paris ; tous deux s'envolent depuis le dôme à lanternon du Printemps Haussmann.

64 boulevard Haussmann - Printemps Haussmann	Le Coup du parapluie (Gérard Oury, 1980)	Grégoire Lecomte (Pierre Richard), comédien sans envergure et coureur de jupons, se rend à un rendez-vous pour obtenir un rôle de tueur dans un film. Suite à un quiproquo, il est engagé comme véritable tueur à gages, tout en pensant qu'il a obtenu le rôle. Moskovitz (Gordon Mitchell), le vrai tueur, part à ses trousses pour l'éliminer et récupérer son contrat.	Au début du film, Moskovitz abat un homme dans un photomaton situé dans le *Printemps Haussmann*.
64 boulevard Haussmann - Printemps Haussmann	Le Père Noël est une ordure (Jean-Marie Poiré, 1982)	Le soir de Noël, deux bénévoles, Pierre (Thierry Lhermitte) et Thérèse (Anémone) tiennent la permanence de l'association SOS Détresse amitié. Ils sont pris d'assaut par toutes sortes de malheureux en mal d'affection, parmi lesquels un odieux Père Noël. Le film est l'adaptation de la pièce du même nom créée en 1979.	Au début du film, Félix (Gérard Jugnot), déguisé en Père Noël, fait de la publicité devant le *Printemps Haussmann* pour un club de strip-tease, L*e Pigallos*. *Autre adresse liée au film : 17 rue du Faubourg Montmartre.*
64 boulevard Haussmann - Printemps Haussmann	Un long dimanche de fiançailles (Jean-Pierre Jeunet, 2004)	Mathilde (Audrey Tautou) est persuadée que son fiancé Manech (Gaspard Ulliel) n'est pas mort au front, bien qu'on le lui ait écrit. Elle mène l'enquête.	Montée à Paris pour son enquête, Mathilde passe un appel dans un bistrot populaire et bruyant ; le *Printemps* est largement visible de l'autre côté de la vitre (ajouté en post-production). Au bout du fil, un curé – derrière lequel chante une chorale – s'égosille : « *Par contre derrière vous, c'est pas le cantique de la Vierge Marie ! »* *Autres adresses liées au film : passage Verdeau, 7 rue du Faubourg Montmartre.*
Rue Charras	Le Bureau des légendes (SÉRIE créée par Eric Rochant - S2 2016)	La série suit le quotidien du Bureau des légendes, une cellule secrète de la DGSE chargée de gérer des agents "clandestins" envoyés sous une fausse identité pour infiltrer des milieux sensibles.	La maîtresse de Guillaume Debailly (Mathieu Kassovitz) a été libérée de ses tortionnaires syriens, mais ceux-ci – notamment un certain Nadim (Ziad Bakri) – la tiennent encore sous leur coupe. Debailly parvient à piéger Nadim, contraint de travailler pour la DGSE ; l'accord est passé dans le parking du *Printemps Haussmann* — S2E7.
Rue de Provence (entre les rues Caumartin et du Havre)	Un flic (Jean-Pierre Melville, 1972)	Le commissaire Coleman (Alain Delon) enquête sur un braquage sanglant commis par une bande de malfaiteurs.	Coleman rencontre de nuit son indic, un travesti, rue de Provence sous une des passerelles du *Printemps Haussmann*.

45 rue de Caumartin	Corporate (Nicolas Silhol, 2017)	Emilie (Céline Salette) est une jeune et brillante gestionnaire RH chez Esen, un groupe industriel agro-alimentaire. Un jour, un cadre de l'entreprise souhaite la rencontrer, puis se donne la mort peu après au sein de l'entreprise. Une enquête est ouverte par une inspectrice du travail (Violaine Fumeau). Le thème du film a été inspiré au réalisateur par l'affaire des suicides à France Telecom dans les années 2000.	Le siège d'Esen se trouve au 45 rue de Caumartin (adresse réelle de la *Caisse d'assurance vieillesse des pharmaciens*), au cœur du quartier des affaires. Plusieurs scènes ont lieu autour de cette adresse : rue des Mathurins, rue Bruno Coquatrix, couloirs du RER Auber… Lorsqu'Emilie accompagne en voiture l'inspectrice du travail, celle-ci explique, en arrivant boulevard Haussmann : « *C'est mon secteur là : 2 500 entreprises, 30 000 salariés* ».
2 rue Scribe - Grand Hôtel Intercontinental	Frantic (Roman Polanski[1], 1988)	Un cardiologue américain (Harrison Ford) arrive à Paris pour participer à un congrès médical. Son épouse (Betty Buckley) disparaît ; il part à sa recherche dans un Paris qu'il ne connaît pas.	Le couple loge au *Grand Hôtel Intercontinental*, rue Scribe. Dans le film, leur chambre offre une vue à couper le souffle sur le Palais Garnier. La suite les entraîne dans un Paris beaucoup plus hostile. NB : le hall de l'hôtel est reconstitué en studio avec un plafond modifié.
2 rue Scribe - Grand Hôtel Intercontinental	Alphaville, une étrange aventure de Lemmy Caution (Jean-Luc Godard, 1965)	Dans un temps indéterminé, ou plutôt un présent continuel, les "autorités des pays extérieurs" envoient le célèbre agent secret Lemmy Caution en mission à Alphaville pour neutraliser le despote Professeur von Braun, qui y a aboli les sentiments humains. Dans cette ville règne un ordinateur-cerveau : Alpha 60. Remarque : le film est tourné plusieurs années avant *2001: l'Odyssée de l'espace* (Stanley Kubrick, 1968).	Paris est filmée comme une ville désincarnée, dans un contraste très fort entre le noir de la nuit et le blanc des enseignes à néons. Lemmy Caution (Eddie Constantine) arrive en voiture dans un hôtel (l'actuel *Grand Hôtel Intercontinental*) ; il est mené à la chambre 304.
3 rue Scribe	Elle boit pas, elle fume pas, elle drague pas, mais… elle cause ! (Michel Audiard, 1970)	Germaine (Annie Girardot), femme de ménage, travaille pour 3 clients (Bernard Blier, Mireille Darc, Sim). Révélant habilement les secrets des uns aux autres, elle parvient à les manipuler pour qu'ils se fassent chanter les uns les autres, dans l'idée d'en tirer un avantage personnel à terme.	Le point d'orgue de la chaîne de chantages a lieu à la Caisse de prévoyance et de crédit, située dans le film 3 rue Scribe : l'éducateur d'enfants (artiste travesti la nuit) va récupérer le fruit de son chantage auprès de Liéthard (caissier malhonnête et meurtrier) pour rembourser Francine (présentatrice TV ancienne prostituée) qui, une fois son "dû" reçu, le remet à Liéthard.

28 boulevard des Capucines - Olympia	Le Soupirant (Pierre Etaix, 1963)	Pierre, jeune homme de bonne famille (Pierre Etaix) vit isolé et heureux dans sa chambre, étudiant les sciences et l'astronomie. Obéissant à une suggestion de son père, il décide soudain de se marier et part à la recherche de l'âme sœur. Il tombe amoureux de Stella – encore une étoile –, star de la chanson (France Arnel). Remarque : à la suite d'un imbroglio juridique, les films de Pierre Etaix ont été absents des écrans pendant de nombreuses années. C'est seulement en 2010 que ceux-ci sont ressortis, en version restaurée, en salles et en coffret DVD.	Pierre, qui est tombé amoureux de Stella au travers d'un écran de télévision, va applaudir cette dernière en concert à l'Olympia. Il y retourne plus tard et parvient à s'introduire dans sa loge par l'entrée des artistes (rue de Caumartin). Alors qu'il s'apprête à demander sa main, il découvre qu'elle a un fils de son âge, sort de sa torpeur et s'enfuit. NB : *Le Soupirant*, premier long-métrage de Pierre Etaix, obtient le triomphe public et critique recevant le prix Louis Delluc. Auparavant toutefois, Etaix a déjà obtenu un Oscar pour son deuxième court-métrage de fiction *Heureux anniversaire*, également co-écrit avec Jean-Claude Carrière.
28 boulevard des Capucines - Olympia	Les Grandes Vacances (Jean Girault, 1967)	M. Bosquier, directeur de collège irascible (Louis de Funès), envoie son aîné, qui vient d'être recalé au bac à cause d'une très mauvaise note en Anglais, en Ecosse. En contrepartie, il accueille chez lui Shirley Mac Farrell la fille d'un producteur de whisky écossais. Mais les ados ont d'autres projets pour leurs vacances.	Le fils cadet de Bosquier, qui prétend faire découvrir les musées parisiens à Shirley, emmène celle-ci danser au show de Sammy Davis Jr à l'*Olympia*.
28 boulevard des Capucines - Olympia	Le Voyou (Claude Lelouch, 1970)	Simon Duroc dit "Le Suisse" (Jean-Louis Trintignant), un truand qui s'est évadé de prison, contraint une inconnue rencontrée dans un cinéma à le cacher dans son appartement. Il se rappelle les événements qui l'ont conduit à sa situation.	Duroc a organisé le kidnapping d'un enfant en mettant en scène un faux jeu concours. Les heureux gagnants arrivent à *l'Olympia*, Simon les accueille, dirige les parents vers la salle principale - ils doivent récupérer leurs gains à la fin du concert - et enlève l'enfant sans en avoir l'air. NB : Sacha Distel joue son propre rôle sur la scène de *l'Olympia*.
28 boulevard des Capucines - Olympia	La Môme (Olivier Dahan, 2007)	Le film retrace le parcours d'Edith Piaf (Marion Cotillard) qui, née dans la misère, a conquis le monde.	Edith Piaf est malade et fatiguée. Lorsqu'un nouveau compositeur lui présente la chanson "Non je ne regrette rien", elle décide de maintenir ses concerts à l'*Olympia*. Son nom s'affiche en lettres rouges sur la façade de la salle de spectacle. Elle contribue à sauver la salle de spectacle.
28 boulevard des Capucines - Olympia	Le Diable s'habille en Prada (David Frankel, 2006)	Andrea (Anne Hathaway) devient l'assistante de la célèbre rédactrice en chef d'un magazine de mode, Miranda Priestly (Meryl Streep). Elle trouve petit à petit ses marques dans le poste.	Miranda invite Andrea à l'accompagner à la Fashion Week de Paris. L'*Olympia* est l'un des premiers endroits connus devant lequel elles passent en arrivant à Paris.

28 boulevard des Capucines - Olympia	Cloclo (Florent-Emilio Siri, 2012)	Le film retrace la vie du chanteur Claude François (Jérémie Renier), de sa jeunesse en Egypte à sa mort accidentelle à Paris.	Sur la façade de l'*Olympia* apparaît une première fois le nom de Johnny Hallyday. Claude François fait le vœu que son nom s'y affiche bientôt ; sa compagne semble dubitative. Plus loin dans le film, ce sont bien les lettres rouges « Bruno Coquatrix présente Claude François » qui brillent dans la nuit. NB : les scènes représentant l'intérieur de l'*Olympia* ont été tournées en Belgique.
28 boulevard des Capucines - Olympia	Monsieur Aznavour (Mehdi Idir et Grand Corps Malade, 2024)	Le film retrace l'ascension du chanteur Charles Aznavour (Tahar Rahim), envers et contre tout.	Dans une première scène, Aznavour accompagne au piano Edith Piaf (Marie-Julie Baup), qui répète dans la "Salle de billard" de l'*Olympia*. Plus loin dans le film, c'est le nom de Charles Aznavour qui s'affiche en grand sur la façade de l'*Olympia*. *Autre adresse liée au film : 22 rue de Navarin.*
2 boulevard des Capucines - ex-cinéma Paramount (et 15 rue Blanche)	Marcel et Monsieur Pagnol (Sylvain Chomet, 2025)	Marcel Pagnol a 61 ans quand la directrice d'un célèbre magazine féminin lui demande de tenir une chronique hebdomadaire sur son enfance. Alors que sa mémoire lui fait défaut, une version plus jeune de lui-même, le petit Marcel, lui apparaît. Ensemble, ils explorent sa vie.	La pièce *Marius* est d'abord créée au Théâtre de Paris, rue Blanche. Puis son adaptation filmique est projetée au cinéma "Paramount", boulevard des Capucines. NB : lorsque la société Paramount produit *Marius* en 1930, elle est à la limite du dépôt de bilan suite à la crise de 1929. C'est ce film qui va sauver la firme. *Autre adresse liée au film : 8 rue du Havre.*
32 boulevard des Italiens	À bout de souffle (Jean-Luc Godard, 1960)	Michel Poiccard (Jean-Paul Belmondo) vole une voiture de l'US Army à Marseille et abat sur la route un policier qui l'a pris en chasse. Arrivé à Paris, il retrouve Patricia (Jean Seberg), une jeune étudiante américaine avec laquelle il a récemment eu une brève liaison.	Au niveau du cinéma *Le Caméo*, 32 boulevard des Italiens (actuel cinéma *UGC Opéra*), Michel essaie de persuader Patricia de passer une nouvelle nuit avec lui. Elle n'est pas libre et a un rendez-vous, il propose de la déposer, sa voiture est à Opéra. NB : pour filmer, Raoul Coutard utilise une Caméflex 35mm, caméra légère et mobile qui lui permet de filmer facilement au milieu des passants, figurants involontaires. NB 2 : le documentaire de Claude Ventura *Chambre 12 Hôtel de Suède* revient en 1993 sur les conditions de tournage du film emblématique de la Nouvelle vague.

36 boulevard des Italiens	Adieu Philippine (Jacques Rozier, 1962)	C'est l'été 1960, Michel doit bientôt partir au service militaire en Algérie... Machiniste à la télévision, il fait la connaissance de Liliane et Juliette, deux amies inséparables qui s'éprennent de lui. Le film n'est présenté au public qu'en 1963, après la fin de la guerre d'Algérie.	Pour aider Michel, les jeunes filles décident de lui présenter le producteur – bidon – Pachala (Vittorio Caprioli) ; la rencontre a lieu à la Maison du café (actuel *Burger King*), 36 boulevard des Italiens. Pachala entraînera le trio dans le tournage d'une publicité grotesque pour un réfrigérateur, qu'il ne terminera même pas. *Autre adresse liée au film : 40 boulevard Haussmann - Les Galeries Lafayette Haussmann.*
26 rue Vignon	L'Amour l'après-midi (Eric Rohmer, 1972)	Un jeune père de famille, Frédéric (Bernard Verley), bien qu'épris de sa femme, est troublé par la fantasque Chloé (Zouzou), une vieille connaissance qui réapparaît dans sa vie.	Chloé trouve par l'intermédiaire de Frédéric un emploi de vendeuse dans un magasin de prêt-à-porter féminin rue Vignon. Elle loue une chambre de bonne à la même adresse. Lorsqu'elle invite Frédéric chez elle et s'allonge nue sur son lit, celui-ci s'enfuit.
8 rue du Havre - Lycée Condorcet (et 7 rue Ballu - SACD)	Marcel et Monsieur Pagnol (Sylvain Chomet, 2025)	Marcel Pagnol a 60 ans quand la directrice d'un célèbre magazine féminin lui demande de tenir une chronique hebdomadaire sur son enfance. Alors que sa mémoire lui fait défaut, une version plus jeune de lui-même, le petit Marcel, lui apparaît. Ensemble, ils explorent sa vie.	Marcel Pagnol est muté au lycée Condorcet en 1922 (voir biographie des personnalités liées au 9e). Le fronton triangulaire du lycée est représenté dans le film. NB : Pagnol évoqua avec nostalgie ses années au lycée Condorcet : « *Quand j'étais professeur à Condorcet, en écoutant deviser mes collègues pendant les récréations, j'avais l'impression, tellement la noblesse de leurs raisonnements m'émerveillait, d'appartenir au Sénat romain [...]. Sans me vanter et sans vexer personne, à la Société des auteurs, je suis de loin le plus intelligent. A Condorcet, j'étais le plus con* » (la SACD est également représentée dans le film). *Autre adresse liée au film : 2 boulevard des Capucines.*
Grands boulevards (9e-2e)	Rue des Cascades / Un gosse de la butte (Maurice Delbez, 1964)	Hélène (Madeleine Robinson) tient une épicerie-café à Belleville et élève seule le petit Alain (Daniel Jacquinot, dont c'est la seule apparition au cinéma). Lorsqu'elle tente de refaire sa vie avec Vincent (Serge Nubret, futur Mister Univers), un Antillais de 20 ans son cadet, Alain témoigne d'abord de l'hostilité envers ce dernier sur fond de préjugés racistes, avant d'être conquis par sa gentillesse.	Vincent part en balade avec Alain à travers Paris ; la scène où il le porte joyeusement sur ses épaules en parcourant les Grands boulevards, sur une musique d'André Hodeir, est délicieuse (boulevard Montmartre, boulevard des Italiens, devant le Café de la Paix...) NB : le film est malheureusement un échec commercial. Trop en avance sur son temps, il ruine le réalisateur Maurice Delbez, contraint de se tourner vers la télévision.

FAUBOURG MONTMARTRE			
12 boulevard Montmartre	Les 400 coups (François Truffaut, 1959)	Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud) a 14 ans. En classe, il ne cesse d'être puni. A la maison, ses parents se montrent indifférents à son égard. Un jour, Antoine fait l'école buissonnière avec son ami René (Patrick Auffray) ; il surprend sa mère dans les bras de son amant.	Pendant leur escapade, Antoine et René vont au cinéma "Astor", 12 boulevard Montmartre. Ils passent côté 2e (cinéma *Cinéac*, 5 bd des Italiens) et reviennent côté 9e, faisant autoritairement ralentir les voitures sur le boulevard entre passage des Panoramas et le passage Jouffroy. NB : le cinéma "Astor" a fermé en 1970 ; il s'agit désormais de la salle Rossini, à la mairie du 9e. *Autres adresses liées au film : 4 place Gustave Toudouze, 53 avenue Trudaine, 7 avenue Frochot, église de la Sainte-Trinité, 16 rue Fontaine, 41 rue de Douai, place de Clichy, place Pigalle.*
10 boulevard Montmartre - Musée Grévin	Sois belle et tais-toi (Marc Allégret, 1958)	Virginie Dumaillet (Mylène Demongeot) s'échappe d'une maison de redressement. Elle est poursuivie par la police au volant d'une voiture remplie d'armes, alors qu'un braquage vient d'être commis. Au poste, elle rencontre Jean Morel (Henri Vidal), jeune inspecteur qu'elle prend pour un caïd ; elle tombe sous son charme. Persuadé de son innocence, Jean imagine de laisser Virginie s'évader et de l'interroger davantage sous son masque de gangster.	Virginie, escortée dans un camion de police, "s'échappe" sur les grands Boulevards. Jean l'intercepte devant le passage Jouffroy - prétextant avoir corrompu un policier pour leurs évasions - et se faufile avec elle dans le Musée Grévin.
10 boulevard Montmartre - Musée Grévin	L'Ecume des jours (Michel Gondry, 2013)	Colin (Romain Duris), un jeune homme idéaliste, timide et inventif, rencontre la belle Chloé (Audrey Tautou). Ils vivent une histoire d'amour surréelle et poétique, jusqu'à ce que Chloé tombe malade d'un nénuphar qui se développe dangereusement dans son poumon droit. Le film est une adaptation du roman éponyme de Boris Vian.	La scène de danse onirique du "biglemoi", sur le standard "Chloé" de Duke Ellington, a été tournée dans le Palais des mirages au Musée Grévin.

10 boulevard Montmartre - Musée Grévin	Chocolat (Roschdy Zem, 2016)	En 1897, Rafael Padilla (Omar Sy), né esclave, joue un petit rôle de cannibale dans un cirque. Le clown Foottit (James Thierrée), sommé de renouveler ses numéros, a l'idée de s'associer avec Padilla dans un duo de clown blanc autoritaire et de clown noir souffre-douleur, qui prend le nom de Chocolat. C'est un succès. Le film s'inspire du livre biographique "Chocolat, clown nègre : l'histoire oubliée du premier artiste noir de la scène française" de Gérard Noiriel.	Au début du film, Foottit et Chocolat inaugurent leur statue au musée Grévin. Il s'agit d'une scène romancée destinée à symboliser la reconnaissance accordée à Chocolat, qui ne correspond pas à un fait historique établi.
Passage Jouffroy	L'Ibis rouge (Jean-Pierre Mocky, 1975)	Traumatisé dans son enfance par la vue d'une mouche sur la poitrine de sa professeure de piano, Jérémie (Michel Serrault) étrangle des femmes à l'aide d'une écharpe brodée d'un ibis. Le film s'inspire du roman de Fredric Brown "Knock three one two".	Jérémie entre dans l'hôtel Chopin pour payer une chambre à un couple, auprès d'un réceptionniste lunaire.
Passage Jouffroy	La Vérité sur Charlie (Jonathan Demme, 2002)	De retour de vacances, Regina (Thandie Newton), en instance de divorce après 3 mois de mariage, apprend la mort de son mari, Charlie. Elle découvre que celui-ci avait détourné plus de 6 millions de dollars. Suspectée par la police et les anciens complices de son mari, elle ne sait plus où donner de la tête. C'est alors que Joshua Peters, un séduisant célibataire rencontré pendant ses vacances (Mark Wahlberg), lui vient en aide. Le film est un remake du film *Charade* de Stanley Donen (1963).	Regina, qui s'interroge sur l'identité de Joshua, suit ce dernier jusqu'au passage Jouffroy. Elle le retrouve à l'étage du magasin *Pain d'épices*, avant de filer dans un taxi rue de la Grange-Batelière. *Autre adresse liée au film : 63 rue Saint-Lazare.*

Passage Jouffroy	The Tourist (Florian Henckel von Donnersmarck, 2010)	La police française, qui travaille avec Scotland Yard, suit Elise Clifton-Ward (Angelina Jolie) afin de retrouver son ancien amant, Pearce. Celui-ci doit des millions de livres sterling d'arriérés d'impôts sur de l'argent volé à la mafia russe ; il est soupçonné d'avoir eu recours à la chirurgie esthétique pour modifier complètement son apparence. Dans un café de la place Colette, Elise reçoit des instructions écrites de Pearce : prendre un billet de train pour Venise, choisir un homme, l'aborder et s'arranger pour que la police le prenne pour Pearce lui-même. Elise brûle la note puis parvient à échapper à la police et à monter à bord du train.	Afin de semer la police, Elise prend un trajet – à travers les beaux quartiers de Paris – difficile à suivre en voiture. Elle traverse notamment le passage Jouffroy (censé être le passage Choiseul) et en descend les escaliers, devant l'ancienne entrée du Musée Grévin. NB : le film est un remake du film français *Anthony Zimmer* de Jérôme Salle (2005).
Passage Verdeau	Un long dimanche de fiançailles (Jean-Pierre Jeunet, 2004)	Mathilde (Audrey Tautou) est persuadée que son fiancé Manech (Gaspard Ulliel) n'est pas mort au front, bien qu'on le lui ait écrit. Elle mène l'enquête.	"Biscotte" (Jean-Pierre Darroussin), qui à ce moment du film ne connaît pas encore Manech, traverse le passage Verdeau avec épouse et enfants. En permission, il raconte l'horreur du front. On peut apercevoir au n° 8 du passage l'entrée de la boutique *Le bonheur des dames*, consacré à la broderie (elle existe en réalité depuis 1986). *Autres adresses liées au film : 7 rue du Faubourg Montmartre, 64 boulevard Haussmann.*
27 passage Verdeau	L'Art d'aimer (Emmanuel Mouret, 2011)	En un film choral, plusieurs histoires d'amour s'entrecroisent à Paris. Dans l'une d'elles, Amélie (Judith Godrèche) traverse un dilemme délicat. Son meilleur ami Boris (Laurent Stocker) lui demande un service : coucher avec lui pour lui redonner confiance. Elle est partagée entre fidélité conjugale et compassion pour son ami. Elle accepte mais a des remords ; c'est finalement une amie célibataire, Isabelle (Julie Depardieu) qui la remplace dans le noir, à plusieurs reprises.	Amélie souhaite que ses deux amis célibataires, qui ont tant d'affinités, se connaissent réellement. Elle provoque une rencontre passage Verdeau, dans la librairie de Boris (actuelle *Librairie Farfouille*). Amélie accompagne ensuite Isabelle dans un magasin de chaussures, plus loin dans le passage, pour lui demander ce qu'elle pense de Boris (au niveau de la boutique *Le bonheur des dames* - au n° 8 du passage).

19 passage Verdeau	Lupin (SÉRIE créée par Georges Kay et François Uzan, diffusée depuis 2021)	25 ans après le suicide de son père, accusé injustement de vol par la riche famille qui l'employait, Assane Diop (Omar Sy) cherche à se venger, tout en s'inspirant des méthodes de vol spectaculaires du Gentleman cambrioleur.	Son premier repaire ayant été découvert par ses ennemis et par la police, Diop/Lupin en aménage un second passage Verdeau, à l'étage de la boutique d'antiquités (actuelle *Galerie Amicorum*) tenue par son fidèle ami Benjamin (Antoine Gouy) — S2E1, S2E3. *Autres adresses liées à la série : Palais Garnier / place de l'Opéra, 12 avenue Trudaine.*
Faubourg Montmartre / 8 rue du Faubourg Montmartre	Faubourg Montmartre (Raymond Bernard, 1931)	Deux sœurs habitent un 6e étage dans le Faubourg Montmartre. Céline (Line Noro), cocaïnomane, tente sans succès de dévergonder sa vertueuse sœur Ginette (Gaby Morlay). Harcelée, celle-ci accepte l'aide de son honorable pensionnaire, Frédéric Charençon (Pierre Bertin), qui l'emmène avec lui à la campagne. Il s'agit du premier film parlant de Raymond Bernard et d'une adaptation du roman d'Henri Duvernois.	Les sœurs Gentilhomme habitent 8 rue du Faubourg Montmartre (juste à côté du *Palace*). Le Faubourg est présenté comme un foyer de prostitution, chaque passante est une proie possible. Dédé, amant de Ginette, souteneur et trafiquant en drogues diverses, se rend jusqu'à la campagne pour relancer Ginette. Il est mis à la porte par Charençon, et pour se venger clame à la cantonade que Céline est "une Faubourg Montmartre". Les villageois (menés par Antonin Artaud en exalté coiffé d'une couronne de carton et monté sur un cheval blanc) organisent un terrible charivari - sorte de manifestation sauvage, cruelle, primitive, païenne - contre "la Faubourg Montmartre" qui n'a rien à faire chez eux. NB : la chanson "Faubourg Montmartre" est interprétée dans le film par Odette Barencey (« *Il y a des mômes, comme des fantômes, qui déambulent sur le trottoir au crépuscule* »...)
7 rue du Faubourg Montmartre - Bouillon Chartier	Un long dimanche de fiançailles (Jean-Pierre Jeunet, 2004)	Mathilde (Audrey Tautou) est persuadée que son fiancé Manech (Gaspard Ulliel) n'est pas mort au front, bien qu'on le lui ait écrit. Elle mène l'enquête.	Elodie Gordes (Jodie Foster) et son amant "Bastoche" (Jérôme Kircher) partagent un repas au *Bouillon Chartier*, avant que ce dernier ne retourne au front. *Autres adresses liées au film : passage Verdeau, 64 bd Haussmann.*
7 rue du Faubourg Montmartre - Bouillon Chartier	La Passante du Sans-Souci (Jacques Rouffio, 1982)	Paris, 1981. Max Baumstein (Michel Piccoli), président d'une ONG humanitaire, abat froidement un diplomate paraguayen. Il raconte à son épouse Lina (Romy Schneider) qu'enfant, dans l'Allemagne nazie, il a été recueilli par Elsa (également jouée par Romy Schneider) et Michel Wiener. Celui qu'il a abattu est un ancien diplomate nazi qui a assassiné ces derniers, le laissant traumatisé. Le film est une adaptation du roman éponyme de Kessel.	Pendant la guerre, Elsa déjeune avec une amie au *Bouillon Chartier*. A la sortie, on leur donne des tracts annonçant une réunion contre le fascisme hitlérien. NB : le titre du livre fait référence au café *Le Sans Souci* qui se trouvait à l'angle des rues Pigalle et de Douai. Dans le film, c'est un café dans le 15e arrondissement qui a été utilisé pour les scènes censées s'y dérouler. *Autre adresse liée au film : 42 rue Fontaine.*

7 rue du Faubourg Montmartre - Bouillon Chartier	Emily in Paris (SÉRIE créée par Darren Stard, diffusée depuis 2020)	L'américaine Emily Cooper (Lily Collins) accepte de déménager à Paris pour saisir une opportunité professionnelle. Elle découvre une ville qui la fait rêver, et en apprend les codes petit à petit.	Emily accompagne son petit ami Gabriel (Lucas Bravo) à une soirée entre chefs au *Bouillon Chartier*, après la fermeture du restaurant — S4E5.
10 rue du Faubourg Montmartre	Pour le maillot jaune (Jean Stelli, 1940)	Le film raconte la relation amoureuse entre un coureur cycliste et une journaliste sportive pendant le Tour de France.	Le film bénéficie d'un fort aspect documentaire du fait de plans filmés pendant le Tour de France 1939. Les coureurs partent du siège du journal organisateur du Tour, *L'Auto*, rue du Faubourg Montmartre. Au n°10 se déploie, sur toute la hauteur de l'immeuble, l'enseigne du journal ; l'entrée sur rue de la Salle des Dépêches est également visible.
17 rue du Faubourg Montmartre	Le Père Noël est une ordure (Jean-Marie Poiré, 1982)	Le soir de Noël, Pierre (Thierry Lhermitte) et Thérèse (Anémone) tiennent la permanence de l'association SOS Détresse amitié. Ils sont pris d'assaut par toutes sortes de malheureux en mal d'affection, parmi lesquels un odieux Père Noël. Le film est l'adaptation de la pièce du même nom créée en 1979.	Dans les locaux de l'association, Félix (Gérard Jugnot) – le faux Père Noël – et son épouse (Marie-Anne Chazel) se disputent violemment. Celle-ci ayant fini par l'assommer avec un fer à repasser, Pierre et Thérèse décident d'amener Félix à la pharmacie. Lorsqu'ils sortent de l'immeuble, on peut reconnaître le grand portail vert du 17 rue du Faubourg Montmartre (et non du 17 rue Montmartre, adresse donnée par Thérèse au dépanneur d'ascenseur). *Autre adresse liée au film : 64 boulevard Haussmann - Printemps Haussmann.*
35 rue du Faubourg Montmartre	Les Emotifs anonymes (Jean-Pierre Améris, 2010)	Le film suit l'histoire de Jean-René Van den Hugde (Benoît Poelvoorde), le patron d'une chocolaterie, et d'Angélique Delange (Isabelle Carré), une chocolatière talentueuse. Tous deux souffrent d'une timidité maladive qui les empêche de s'exprimer et de se déclarer leur amour. Leur passion commune pour le chocolat les rapproche, mais leur émotivité excessive complique leur relation.	Contrarié, Jean-René se rend dans la plus ancienne chocolaterie de Paris, *A la mère de famille* rue du Faubourg Montmartre, pour y acheter des chocolats (l'enseigne du café *Le Faubourg* - devenu *Le Faubourg 34* - est visible en face).

"34 de la rue La Fayette"	Le Coup du parapluie (Gérard Oury, 1980)	Grégoire Lecomte (Pierre Richard), comédien sans envergure et coureur de jupons, se rend à un rendez-vous pour obtenir un rôle de tueur dans un film. Suite à un quiproquo, il est engagé comme véritable tueur à gages, tout en pensant qu'il a obtenu le rôle. Moskovitz (Gordon Mitchell), le vrai tueur, part à ses trousses pour l'éliminer et récupérer son contrat.	Grégoire Lecomte vit avec la jalouse (à raison) et vindicative Josyane, pervenche de métier. Alors qu'elle vient de lui infliger une énième contredanse et que celui-ci se révolte, elle lui demande : « *Que faisais-tu hier de 17h03 à 18h22 devant le 34 de la rue La Fayette ?* » NB : vous ne trouverez pas le 34 de la rue Lafayette, les numéros passant - aujourd'hui du moins - directement du n°26 au n°36. *Autre adresse liée au film : 64 boulevard Haussmann - Printemps Haussmann.*
9 rue de Trévise	Le Grand Pardon (Alexandre Arcady, 1982)	Le film suit Raymond Bettoun (Roger Hanin), parrain juif pied-noir à la tête d'un empire criminel. L'histoire mêle luttes de pouvoir, trahisons familiales et règlements de compte, sur fond de tensions politiques.	Dans le film, le restaurant *La Nouvelle Algérie*, au cœur du Faubourg Montmartre, est le quartier général de Raymond Bettoun et de sa famille, un point de rencontre pour les affaires tant légales qu'illégales. C'est là que Raymond est arrêté ; le fourgon de police s'éloigne en empruntant la rue de Montyon puis celle de la Boule-Rouge, en direction des Folies Bergère. NB : les frères Zemour (cinq frères juifs pieds-noirs installés dans le Faubourg Montmartre, qui ont défrayé la chronique pour leurs actions criminelles dans les années 70), se sentant visés par le film, menacèrent le réalisateur Alexandre Arcady pendant le tournage. C'est grâce au soutien du Ministre de l'Intérieur de l'époque Gaston Defferre que celui-ci put se dérouler.
Cité Trévise	J'accuse (Roman Polanski[1], 2019)	Le film raconte l'affaire Dreyfus du point de vue du Colonel Picquart (Jean Dujardin), qui découvre que le véritable traître est le commandant Esterhazy, et participe à ses dépens à la réhabilitation de Dreyfus (Louis Garrel).	Dans le film, le Colonel Picquart va voir des amis auxquels il demande l'hospitalité, 9 Cité Trévise. Il est arrêté au n°14, où il loge. C'est également dans la Cité qu'il se bagarre avec Esterhazy. Le lieu est idéal pour un film situé à la fin du 19e siècle, quasi tout est d'époque. *Autre adresse liée au film : 2 bis avenue Frochot.*

Cité Trévise	La Bête (Bertrand Bonello, 2023)	2044. L'intelligence artificielle contrôle la société. Les émotions sont devenues une menace puisqu'elles empêchent de prendre des décisions rationnelles. Une machine est chargée de les éliminer : en ramenant les gens dans leurs vies antérieures et en leur permettant de traiter leurs éventuels traumatismes, elle nettoie leur ADN. A contrecœur, Gabrielle (Léa Seydoux) se soumet au processus. Son nettoyage commence en 1910, alors que, brillante pianiste, elle fréquente les cercles mondains parisiens. Le film est une adaptation libre du roman "La Bête dans la jungle" d'Henry James.	1910. Gabrielle a rencontré Louis (son grand amour dans chacune de ses vies). Ils déambulent Cité Trévise en discutant du rôle de l'émotion dans la musique.
Rue de Montyon (Studios Franstudio, Saint-Maurice)	Razzia sur la chnouf (Henri Decoin, 1955)	Henri Ferré, alias "le Nantais" (Jean Gabin), revient des Etats-Unis. Il est chargé d'aider le redoutable Paul Liski à remettre de l'ordre dans l'organisation d'un réseau de drogue. Le film a été réalisé d'après le livre éponyme d'Auguste Le Breton (qui a également écrit les dialogues du film).	Liski (Marcel Dalio) trouve une couverture pour le Nantais : la direction du bar *Le Troquet* rue de Montyon – du même nom que celui qu'il tenait aux Etats-Unis –, fréquenté par le milieu. À noter : le film laisse par ailleurs apparaître un journal mentionnant que le prédécesseur du Nantais a été abattu rue de Douai.
2 bis rue du Conservatoire	Le Bal des actrices (Maïwenn, 2009)	Sous la forme d'un vrai faux documentaire, Maïwenn se filme comme une réalisatrice souhaitant faire un documentaire sur les actrices.	Muriel Robin retrouve Maïwenn devant le Conservatoire. Elle lui raconte combien, plus jeune, elle était heureuse d'avoir décroché le concours d'entrée, et se rappelle avoir annoncé la nouvelle au téléphone à ses parents ; pour eux, cela ne signifiait pas grand-chose.
3 rue Sainte-Cécile	Ma Mère, Dieu et Sylvie Vartan (Ken Scott, 2025)	En 1963, Esther (Leïla Bekhti) met au monde Roland, avec un pied-bot. Contre l'avis de tous, elle lui promet qu'il marchera comme les autres et qu'il aura une vie fabuleuse. Le film est adapté de l'autobiographie romancée éponyme de Roland Perez.	Quand à 7 ans, Roland (Naïm Naji) parvient à faire ses premiers pas, sa mère l'envoie à l'"Ecole des Enfants du spectacle" (bâtiment du CNSAD, côté rue Sainte-Cécile) pour qu'il y prenne notamment des cours de danse et qu'il devienne un grand artiste.
4 rue Sainte-Cécile	Bref.2 (SÉRIE de Kyan Khojandi et Bruno Muschio, 2025)	À la suite d'une discussion avec lui-même, le protagoniste, âgé de 40 ans, décide de reprendre sa vie en main.	Dans la saison 2 de la série, le narrateur habite au 4 rue Sainte-Cécile.

Rue du Faubourg Poissonnière	Le Cinéma de papa (Claude Berri, 1971)	Le film est la pièce maîtresse d'un roman familial que Claude Berri écrit sous la forme d'une série de films, entre autobiographie et autofiction ; il couvre la vie de la famille Langmann de 1946 à 1962. Dans un Paris à peine libéré, le petit Claude grandit dans une famille juive rescapée de la Shoah. Préférant les filles, le cinéma et le billard à l'arithmétique, il va choisir de devenir acteur plutôt que de succéder à son père, modeste artisan fourreur dans le quartier du Faubourg Poissonnière.	Claude ayant décroché un petit rôle dans un film, son père fait sa publicité dans tout le quartier. Au cinéma, celui-ci découvre que le rôle consiste dans une apparition de 7 secondes à l'écran. Le lendemain, déçu, ne parvenant pas à se concentrer sur son travail, il sort de son atelier et se retrouve rue du Faubourg Poissonnière, la rue des fourreurs. Il est interpellé par un confrère, au niveau du n°36 (côté 2e), qui regrette le court jeu de son fils. Il s'enfuit de l'autre côté de la rue (côté 9e), où il est de nouveau apostrophé sur le même sujet. NB : dans la réalité, l'atelier du père de Claude Langmann (alias Berri) se trouvait au 8 passage du Désir, dans le 10e. *Autre adresse liée au film : 84 rue de Clichy.*
"17 rue Bleue"	17, rue Bleue (Chad Chenouga, 2001)	1972. Après sa fuite d'Algérie, Adda (Lysiane Meis) vit 17 rue Bleue avec ses deux fils et ses deux sœurs. Lorsque son patron et protecteur, Merlin – marié par ailleurs – décède prématurément, Adda sombre progressivement dans la folie sous les yeux de Chad, son fils aîné (Nassim Sakhoui puis Abdel Halis). Il s'agit du premier long-métrage de Chad Chenouga (faisant suite notamment à son court-métrage multi-primé *Rue Bleue*), mi-autobiographique, mi-fantastique.	Ayant besoin de rues pavées pour reconstituer le Paris des années 1970, l'équipe a tourné non rue Bleue mais rue Crétet (flanquée d'une plaque "rue Bleue, 9e"). NB : Adda consulte un docteur, dont la plaque indique l'adresse "12, rue Bergère, 75009 Paris". NB 2 : lorsque sa mère arrive d'Algérie, Adda amène la famille dans un magasin de farces et attrapes du passage Jouffroy.
"Rue Bleue"	Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran (François Dupeyron, 2003)	Années 1960. Dans le quartier multiculturel du Faubourg Montmartre, Moïse dit Momo (Pierre Boulanger), un garçon de 13 ans, se retrouve livré à lui-même. Son seul ami est Monsieur Ibrahim (Omar Sharif), l'épicier turc et philosophe de la rue Bleue, qui va lui apprendre à vivre. Le film est l'adaptation du roman éponyme d'Eric-Emmanuel Schmitt.	Le tournage a lieu dans le 2e, entre la rue de Cléry où vit Momo, la rue Beauregard transformée par une plaque en "Rue Bleue, 2e arrondissement", où est installé le magasin de M. Ibrahim, et la rue des Degrés, escaliers de 14 marches qui relie les deux voies. L'imaginaire lié au quartier est donc sans doute davantage à rattacher au roman qu'au film.

16 rue Geoffroy Marie / Rue Richer / passage Jouffroy	Mensch (Steve Suissa, 2009)	Sam (Nicolas Cazalé), issu d'une famille de commerçants juifs du Faubourg Montmartre, a toujours refusé de travailler dans l'entreprise familiale. Devenu casseur de coffres, l'un des meilleurs, il jongle entre ses activités illégales et son rôle de père célibataire.	Après un casse à Nice, Sam retrouve un ami d'enfance aux *Folie's café* (16 rue Geoffroy Marie) pour lui vendre les montres de collection qu'il a volées. Ce dernier parle du Faubourg Montmartre : *« Putain de quartier là... Ça arrête pas de changer, y'a plus que des magasins de téléphone et des putains de restos chinois. C'est le quartier qu'on a connu, ça ? J'ai bien fait de me tirer Sam, je te le dis. »* NB : dans d'autres scènes, Sam, après avoir récupéré son fils à l'école du 21 Milton, traverse avec lui le passage Jouffroy et le dépose au 4 rue Richer. Il achète "L'Actualité juive" à un vendeur de journaux devant les *Folies Bergère*, discute avec son grand-père rue Saulnier, devant la *Boucherie Charlot* 33 rue Richer (à côté d'une enseigne des *Boucheries Berbèche*), passe devant la boulangerie *Les ailes* (Maison du Kasher) au 34 rue Richer... NB 2 : la *Boucherie Charlot* et la boulangerie *Les Ailes* ont aujourd'hui disparu.
32 rue Richer - Les Folies Bergère	La Revue des revues (Joe Francis, 1927)	Gabrielle Derisau (Hélène Hallier), petite main chez Paquin, rêve de changer de vie. Elle souhaite participer au concours du "plus petit pied de France", qui peut lui permettre de devenir danseuse au music-hall, mais arrive après l'heure limite d'inscription. Elle rencontre cependant Georges Barsac (André Luguet), un acteur au talent injustement méconnu qui l'introduit dans le monde du théâtre.	Le film s'ouvre sur des enseignes allumées, la nuit : pour le Faubourg Montmartre, celles du *Fantasio* et du *Palace*, pour Pigalle celles du *Pigall's*, du *New Monico*, du *Rat mort,* de *l'Abbaye de Thélème*, d'*El Garron*, du *Palermo*, du *Tabarin*… Le film est un prétexte pour présenter les spectacles de music-hall de l'époque - notamment aux *Folies Bergère* et au *Palace* - , dont deux numéros de Joséphine Baker. Lila Nicolska, qui a inspiré le bas-relief stylisé sur la façade des *Folies Bergère*, y interprète aussi son propre rôle de danseuse.
32 rue Richer - Les Folies Bergère	Le Pompier des Folies Bergère (réalisateur inconnu, 1928)	Un pompier sort des *Folies Bergère* et entre dans un café. Ayant trop bu, il se met à voir des femmes nues partout. Le film a vraisemblablement été réalisé par la direction du théâtre soit pour assurer la promotion de l'hyper-revue "Un vent de folie", ayant pour vedette Joséphine Baker, soit comme cadeau de fin de spectacle.	Le pompier, ivre, descend dans le métro, sur le quai de la ligne 7. Sous le regard halluciné du pompier, Joséphine Baker se met à y danser en tenue légère. Celui-ci se rend au 10 place d'Anvers. Devant le restaurant *A la sole au gratin* (à côté du café *Les Oiseaux*) ; il croise des collègues qui se transforment à leur tour en jeunes femmes en tenue d'Eve.

32 rue Richer - Les Folies Bergère (studio)	L'Homme des Folies Bergère (Marcel Achard, Roy Del Ruthr, 1935)	Le chanteur Eugène Charlier (Maurice Chevalier) connaît un grand succès tous les soirs en imitant à la perfection son sosie, le célèbre banquier Cassini. Un jour celui-ci, au bord de la faillite, quitte précipitamment le pays. Ses associés font appel à l'artiste pour qu'il remplace le fuyard à une réception importante. Les interlocuteurs de Charlier n'y voient que du feu, l'épouse délaissée comprise... Le film a été tourné en deux versions, avec des distributions différentes : - la version américaine, *Folies Bergère de Paris*, a été réalisée par Roy Del Ruthr ; - l'adaptation française, *L'homme des Folies Bergère*, par Marcel Achard.	Le film s'ouvre sur un numéro de l'artiste aux *Folies Bergère* et la chanson "Valentine".
32 rue Richer - Les Folies Bergère (studio)	Folies Bergère / Un soir au music-hall (Henri Decoin, 1957)	Avant de rentrer aux Etats-Unis, Bob Wellington (Eddie Constantine), un soldat américain démobilisé, va passer une soirée aux *Folies Bergère* avec des amis. Il y fait la connaissance d'une danseuse de revue, Claudie (Zizi Jeanmaire), et en tombe amoureux. Il décide de s'installer à Paris et commence par également travailler au music-hall.	De multiples revues sont visibles dans le film, y compris le numéro du célèbre "truc en plumes"
32 rue Richer - Les Folies Bergère	Enigme aux Folies Bergère (Jean Mitry, 1959)	Le commissaire Raffin (Franck Villard) enquête sur l'assassinat d'un industriel. Il apparaît rapidement que les familiers du défunt gravitent autour des *Folies Bergère* ; les meurtres se poursuivent. Le film est inspiré du roman du même nom de Léo Malet.	Le commissaire enquête au milieu des danseuses très déshabillées du célèbre cabaret.
32 rue Richer - Les Folies Bergère	Les Uns et les autres (Claude Lelouch, 1981)	Le film retrace les destinées de 4 couples et de leur descendance, dans des pays différents, de l'entre-deux-guerres aux années 1980.	Une violoniste (Nicole Garcia), dans un orchestre aux *Folies Bergère,* tombe amoureuse du nouveau pianiste (Robert Hossein). Ce Paris du music-hall d'avant-guerre deviendra pour le couple juif le Paris infernal de l'Occupation, des persécutions antisémites et de la déportation.

"32 rue Richer - Les Folies Bergère"	Zelig (Woody Allen, 1983)	Années 1920. Leonard Zelig est un homme-caméléon. Il a la capacité de se transformer en un clin d'œil en fonction de son entourage - un mimétisme non seulement mental, mais aussi physique. Il devient rapidement un phénomène public.	Dans ce vrai-faux documentaire, Joséphine Baker exécute "la danse du caméléon" aux *Folies Bergère ;* elle trouve Zelig incroyable. NB : dans la séquence suivante, la vraie Bricktop, qui a tenu plusieurs cabarets à Pigalle, raconte une fausse anecdote : il arrivait à Zelig de passer dans son établissement ; Cole Porter, fasciné, avait même inclus son nom dans une de ses chansons (« *You're the top, you're Leonard Zelig* ») mais n'arrivait pas à trouver une rime avec son nom.
32 rue Richer - Les Folies Bergère	La Totale ! (Claude Zidi, 1991)	François Voisin (Thierry Lhermitte), que tout le monde croit cadre modèle aux télécoms, est en réalité agent secret, et l'un des meilleurs. Un jour il découvre que sa femme (Miou-Miou), qui s'ennuie et rêve d'aventure, fréquente un autre homme (Michel Boujenah), qui se fait passer pour un espion.	À la fin du film, François Voisin et son épouse sont chargés de neutraliser le terroriste Carlos aux Folies Bergère ; ils agissent efficacement pendant un spectacle d'ombres… L'identité du terroriste est pour tout le monde une surprise !
14 rue Bergère	Ripoux 3 (Claude Zidi, 2003)	René Boisrond (Philippe Noiret), inspecteur de police à la retraite, impliqué malgré lui dans une affaire de blanchiment, est poursuivi par des commerçants chinois de Belleville. Avec l'aide d'un ami chirurgien, il simule sa mort et prend l'identité d'un certain Morzini, récemment décédé. Il reçoit alors la visite de Maud, la fille de Morzini qui n'avait jamais vu son père, qui lui remet des instructions pour le casse de la banque van der Brook.	Boisrond effectue le casse avec son ancien équipier, François (Thierry Lhermitte) et le stagiaire de ce dernier (Laurant Deutsch). Dans le film, c'est l'ancien siège de la *BNP Paribas* 14 rue Bergère qui tient lieu de banque. La police et des armuriers attendent les malfrats devant la banque, rues Bergère et Rougement, tandis que ceux-ci s'échappent par la rue Sainte-Cécile.
Cité Bergère	Le Marginal (Jacques Deray, 1983)	Placé à la tête de la brigade des stupéfiants à Marseille, le commissaire Jordan (Jean-Paul Belmondo) est déterminé à mettre sous les verrous Sauveur Mecacci, baron de la drogue. Véritable tête brûlée employant des "méthodes de marginal", il s'attire les foudres de ses supérieurs et est muté dans un "placard à balais" au commissariat du 9^{e} arrondissement de Paris. Ne perdant pas son objectif, il continue son enquête sur le truand, qui sévit également dans la capitale.	Jordan apprend que des Turcs servant de mules au trafic de Sauveur Mecacci viennent d'arriver Cité Bergère. Il s'y rend avec son coéquipier. *Autres adresses liées au film : Pigalle, 84 rue de Clichy.*

Carrefour Richelieu-Drouot	Une fille et des fusils (Claude Lelouch, 1965)	Quatre jeunes ouvriers nourris aux films policiers abandonnent leur travail en usine pour s'entraîner au métier de gangster, du maniement des armes à l'apprentissage du poker. L'un d'eux invite dans la bande sa petite amie, Martine, acceptée par les autres car elle a l'avantage d'être sourde muette.	Après une introduction astucieuse, les quatre jeunes hommes sont d'emblée présentés dans le film en groupe, devant un cinéma sur les Boulevards (côté 2e). Ils se dispersent ; Pierre (Pierre Barouh) rencontre Martine (Janine Magnan), peintre de trottoir. Au niveau du carrefour Richelieu-Drouot, le "Golf Drouot - Café d'Angleterre" dans le dos, Pierre lui propose dans une orthographe malicieuse, à la craie sur le sol : « *On se ballade ?* ». Ils continuent à se promener, échangeant toujours à la craie, notamment sur les murs de la rue Le Peletier. NB : Lelouch raconte : « *J'avais envie de montrer des mômes fascinés, illuminés par le cinéma, qui ne savent pas reconnaître le rêve et la réalité. Ce qui était mon cas à l'époque. Nous prenions tout ce qui était montré pour argent comptant, nous étions dans l'usine à rêves. Si nous n'avions pas eu des freins puissants, nous serions devenus de vrais voyous. D'autant qu'à ce moment-là, les voyous étaient assez bien vus, c'étaient des héros. Le cinéma avait sur nous une influence beaucoup plus grande qu'aujourd'hui*. »
Métro Richelieu-Drouot (intérieur)	Nouvelle vague (Richard Linklater, 2025)	Entre fiction et hommage, le film reconstitue la fabrication du film *À bout de souffle*, de Jean-Luc Godard.	Jean-Luc Godard et François Truffaut se retrouvent sur le quai du métro Richelieu-Drouot pour travailler sur le scénario du film *À bout de souffle*. NB : la scène fait écho à un extrait de la biographie de François Truffaut par Antoine de Baecque et Serge Toubiana, concernant le film *A bout de souffle* : « *D'autres projets occupent [Truffaut] durant les derniers mois de 1956. Des idées de films plus ou moins abouties. Comme ces quelques lignes jetées sur le papier après une conversation avec Jean-Luc Godard, un matin de décembre, sur les bancs du métro Richelieu-Drouot »*.

Métro Grands boulevards (intérieur)	Les Rois mages (Bernard Campan et Didier Bourdon, 2001)	Les trois rois mages (les Inconnus) sont en route vers l'étable où vient de naître l'enfant Jésus, lorsqu'un phénomène spatio-temporel les projette en 2001.	Balthazar rencontre dans un avion la jeune Macha Linsky. Persuadée qu'elle est la guide qui la conduira à Jésus, il décide de la retrouver au Conservatoire, où elle lui a dit qu'elle étudiait. Il prend donc le métro jusqu'à la station Grands boulevards, et se rend rue du Conservatoire national d'art dramatique (une plaque indique le nom de la rue, mais celle-ci est en réalité posée rue de Logelbach, dans le 17e). *Autres adresses liées au film : 43 boulevard Marguerite de Rochechouart, 12 rue Frochot.*
24 rue Drouot	Les Moutons de Panurge (Jean Girault, 1961)	Paris, 1960. Un couple de Français moyens, submergé par le rythme frénétique du monde, passe son temps à courir au milieu d'une foule reine qui absorbe l'individu. Chacun est tenté par l'infidélité conjugale pour sortir de la routine.	Charles (Darry Cowl) arrive en gare de Saint-Lazare, depuis une cité-dortoir de banlieue. Il court à son travail, au 24 rue Drouot, où chacun pointe à la chaîne.
24 rue Drouot	Les Parisiennes - Ella (Jacques Poitrenaud, 1962)	Jacques Poitrenaud réalise le court-métrage *Ella* pour le film à sketches *Les Parisiennes*. Une jeune chanteuse délurée, Ella (Dany Saval), est en retard pour se rendre à une répétition. Elle force la place dans un taxi où se trouve déjà un client (Darry Cowl).	Ella se rend au siège de la société *Mondial Pictures* – située pour le film au 24 rue Drouot – où elle prétend avoir rendez-vous avec le magnat d'Hollywood Parker. Ce dernier se révèle être l'inconnu du taxi qu'elle entraîne dans ses périples depuis la veille. *Autre adresse liée au film : place Pigalle.*
9 rue Drouot - Hôtel Drouot (Paris studios cinéma Billancourt)	Arsène Lupin contre Arsène Lupin (Edouard Molinaro, 1962)	Le film met en scène la rivalité entre les deux fils d'Arsène Lupin qui ne se connaissent pas, François de Vierne (Jean-Claude Brialy) et Gérard Dagmar (Jean-Pierre Cassel). Il s'inspire des aventures du personnage Arsène Lupin, créé par Maurice Leblanc, sans être l'adaptation d'une œuvre en particulier.	Sous les yeux de François, Gérard déguisé en commissaire-priseur s'enfuit de la salle des ventes avec un lot, dont le numéro a été prononcé avant sa mort par le roi de Poldavie.
9 rue Drouot - Hôtel Drouot / rue Rossini	Le Tableau volé (Pascal Bonitzer, 2024)	Le commissaire-priseur André Masson (Alex Lutz), requin des enchères, est contacté pour authentifier un possible tableau d'Egon Schiele qui se trouve entre les mains d'un jeune ouvrier de Mulhouse. Volée par les nazis à un collectionneur viennois dans les années 1940, l'œuvre pourrait valoir plusieurs millions d'euros. Le film s'inspire d'une histoire vraie liée à la toile d'Egon Schiele "Les Tournesols".	La stagiaire d'André, Aurore (Louise Chevillotte), qui a montré à plusieurs reprises sa capacité à mentir avec aplomb, fait un tour à l'hôtel des ventes Drouot. Elle y repère un homme qui s'intéresse aux livres de collection. Lors de la mise en vente d'un livre, elle surenchérit et l'intéressé doit débourser près de 40 000 euros, 10 fois plus que si elle s'était abstenue. Il la rattrape rue Rossini pour lui demander des comptes ; Aurore hurle alors, en larmes, qu'il est son véritable père.

1 rue Rossini	Lucky Jo (Michel Deville, 1964)	Christopher Joett (Eddie Constantine) est un truand au grand cœur. S'il se sort généralement bien des coups qu'il organise, il n'en est pas de même de ses complices qui trinquent à tous les coups. Très vite, il acquiert la réputation de porter la guigne et se voit attribuer le surnom de "Lucky Jo". À sa sortie de prison, ses amis ne veulent plus s'associer à lui. Le film est une adaptation du roman "Main pleine" de Pierre-Vial Lesou.	Jo tente d'aider son ancien acolyte Gabriel, qui s'enfuit à pied pour échapper à la police. En voiture, il prend les boulevards des Capucines puis des Italiens, la rue Laffitte vers l'église Notre-Dame de Lorette, tourne rue Rossini. Gabriel se fait abattre devant le n°1 de la rue (naturellement, la police remercie le malheureux Jo pour son aide...).
MONTHOLON			
Square Montholon	Landru (Claude Chabrol, 1963)	Epoux et père de famille, Landru (Charles Denner) peine à gagner sa vie comme antiquaire. Il profite de la guerre qui vide le pays de ses hommes, pour séduire femmes seules et veuves via des petites annonces, avant de les assassiner et de mettre la main sur leur pécule. Remarque : le scénario a été écrit par Françoise Sagan.	Landru, qui travaille comme antiquaire, pousse avec l'un de ses fils un chariot rempli de meubles sous la passerelle Pierre Semard. Puis il se rend au square Montholon pour lire le courrier reçu des femmes qu'il a contactées via les petites annonces. Chabrol le place malicieusement à proximité de la statue « A l'Ouvrière parisienne » représentant des Catherinettes, jeunes femmes célibataires de plus de 25 ans qui portent chapeau et vont joyeusement au bal le jour de la Sainte Catherine pour trouver un mari. NB : le vrai Landru a été arrêté par la police dans le 9^{e}, au 76 rue de Rochechouart.
Square Montholon	Les Poupées russes (Cédric Klapisch, 2005)	Suite de *L'Auberge espagnole*, le film suit les errances sentimentales de Xavier (Romain Duris).	Martine (Audrey Tautou) confie son fils à Xavier, son ex. Sous les yeux de ce dernier, elle demande au square Montholon des conseils en botanique à "Monsieur Platane" ; tous deux conviennent avec de grands sourires de se revoir.

Rue / Passerelle Pierre Semard	Le Grand Blond avec une chaussure noire (Yves Robert, 1972)	Le chef adjoint des services secrets français veut piéger son rival au sein de l'agence. Pour cela, il désigne comme super-espion un parfait inconnu, distrait et inoffensif : François Perrin (Pierre Richard). Croyant avoir affaire à un espion redoutable feignant la naïveté, les agents le surveillent et le piègent, tandis qu'il reste totalement inconscient de la situation. Christine (Mireille Darc) est l'agente chargée de le séduire et de le surveiller ; ils s'attachent l'un à l'autre.	Christine est embarquée de force dans une voiture. Rue Pierre Sémard, elle parvient à braquer le volant ; le chauffeur perd le contrôle du véhicule, qui finit sa course dans le parking sous-terrain de la rue Rochambeau. Christine parvient à s'échapper, tandis que François, qui la cherche, prend la direction opposée sur la passerelle.
Rue / Passerelle Pierre Semard	102 Dalmatiens (Kevin Lima, 2000)	Après 3 ans de prison, Cruella (Glenn Close) bénéficie d'une liberté conditionnelle ; elle prétend être devenue, grâce à une thérapie révolutionnaire, une fervente défenseuse de la cause animale.	Cruella souhaite que le fourreur Jean-Pierre Le Pelt (Gérard Depardieu) lui confectionne un manteau de fourrure avec capuche, à partir de 102 bébés dalmatiens. Accompagnée de ce dernier, venu la chercher à la "Gare de Paris", elle prend la rue Semard à contre-sens dans un rire délirant, envoyant les autres voitures (et de nombreuses baguettes de pain) dans le décor.
Rue / Passerelle Pierre Semard	Le Transporteur (Louis Leterrier et Corey Yuen, 2002)	Ex-soldat des forces spéciales, Frank Martin (Jason Statham) est transporteur : il livre n'importe qui, n'importe quoi, n'importe où, sans poser de question.	Au début du film, à Nice, Frank est chargé de conduire 3 braqueurs de banque auprès de leurs complices. Encerclé par la police au niveau d'un pont (la passerelle Pierre Semard), il fait planer sa voiture au-dessus de la rambarde ; celle-ci atterrit sur la remorque d'un camion en contre-bas. Seul ce passage est filmé à Paris, le reste de la course-poursuite se déroule à Nice.
Rue / Passerelle Pierre Semard	Seuls two (Eric Judor et Ramzy Bedia, 2008)	Le policier ultra-maladroit Gervais (Eric Judor) est obsédé par l'arrestation du malfrat Curtis (Ramzy Bedia), qui lui échappe et le ridiculise depuis des années. Brusquement, il ne reste plus qu'eux dans Paris.	Au début du film, Gervais, déguisé en agent de propreté urbaine mais arme à la main, poursuit Curtis dans les escaliers de la passerelle Pierre Semard.
Rue / Passerelle Pierre Semard	Cloclo (Florent-Emilio Siri, 2012)	Le film retrace la vie du chanteur Claude François (Jérémie Renier), de sa jeunesse en Egypte à sa mort accidentelle à Paris.	Claude François, depuis sa voiture qu'il arrête sur la passerelle Pierre Semard, regarde sa compagne France Gall (Joséphine Japy) tourner un play-back dans les escaliers.

Rue / Passerelle Pierre Semard	La Fille du 14 Juillet (Antonin Peretjatko, 2013)	Un 14 juillet, au musée du Louvre, Hector (Grégoire Tachnakian) croise une jeune fille qui lui plaît, Truquette (Vimala Pons). Pour la séduire, il lui propose de l'emmener voir la mer.	Truquette et son amie Charlotte (Marie-Lorna Vaconsin) rejoignent Hector et son ami Pator (Vincent Macaigne) "vers le pont qui passe au-dessus de la rue" (ie. la passerelle Pierre Semard). Bertier, le frère de Charlotte, les rejoint de façon imprévue et embarque en voiture.
Rue Pierre Semard	Attila Marcel (Sylvain Chomet, 2013)	Après avoir vu ses parents mourir à l'âge de deux ans, Paul (Guillaume Gouix) a perdu la parole. La trentaine à présent, il est pianiste et vit de façon routinière avec ses tantes, deux aristocrates professeurs de danse (Bernadette Lafont et Hélène Vincent). Sa passion semble se limiter à la dégustation de chouquettes. Un jour, il rencontre Madame Proust, sa voisine du 4e étage dont la tisane aux herbes fait ressurgir les souvenirs les mieux enfouis.	Au début du film, la caméra à hauteur de poussette suit un homme qui descend la rue Pierre Semard avec grandiloquence sur une musique disco, et dont la veste est floquée du nom d'Attila Marcel - on comprendra que Paul rêve de son père, catcheur professionnel. Paul vit par ailleurs avec ses tantes au 26 rue Pierre Semard, et achète ses chouquettes à la boulangerie située à l'angle des rue Rodier et de rue Louise-Emilie de la Tour d'Auvergne.
Rue Pierre Semard	Chocolat (Roschdy Zem, 2016)	En 1897, Rafael Padilla (Omar Sy), né esclave, joue un petit rôle de cannibale dans un cirque. Le clown Foottit (James Thierrée), sommé de renouveler ses numéros, a l'idée de s'associer avec Padilla dans un duo de clown blanc autoritaire et de clown noir souffre-douleur, qui prend le nom de Chocolat. C'est un succès. Le film s'inspire du livre biographique "Chocolat, clown nègre : l'histoire oubliée du premier artiste noir de la scène française" de Gérard Noiriel.	Le duo arrive à Paris par la rue Pierre Semard, décorée pour l'occasion dans le style du Paris des années 1900.
Carrefour rues Cadet / Marguerite de Rochechouart / Montholon / Lamartine	L'Histoire de Souleymane (Boris Lojkine, 2024)	Souleymane, jeune Guinéen sans-papiers, travaille comme livreur de repas à vélo. Tandis qu'il pédale, il répète l'histoire qu'il va donner pendant son entretien de demande d'asile. Le rôle est tenu par Abou Sangaré, acteur non professionnel dont la vie a partiellement inspiré le scénario.	Souleymane pédale toute la journée, boulevard Poissonnière, boulevard Marguerite de Rochechouart, il achète un sandwich rue Fontaine, effectue une livraison 54 rue du Faubourg Montmartre... Un soir, il est renversé par une voiture rue Marguerite de Rochechouart, alors qu'il débouche de la rue Montholon, mais se relève et continue sa course rue Lamartine. La cliente refuse de prendre sa commande parce que le sac de livraison est abîmé. NB : le film, qui a connu un succès tant critique que public, est multiprimé.

39 rue Rodier	Touchez pas au grisbi (Jacques Becker, 1954)	Max (Jean Gabin) et Riton (René Dary), deux truands amis de longue date, ont organisé un hold-up qui a parfaitement réussi. Mais Riton commet l'imprudence d'en parler à sa jeune maîtresse, Josy (Jeanne Moreau). Le scénario est l'adaptation du roman du même nom d'Albert Simonin, premier volet de la trilogie de "Max le Menteur", dont les volumes suivants, sont également adaptés à l'écran : "Le cave se rebiffe" en 1961, puis "Grisbi or not grisbi" adapté sous le titre *Les Tontons flingueurs* en 1963.	Max retrouve Josy à l'*Hôtel Moderna* ; elle lui relate l'enlèvement de Riton par Angelo et ses hommes. L'hôtel était situé au 39 rue Rodier (actuel *Perfect hotel*).
ANVERS – ROCHECHOUART – TRUDAINE			
20 rue Turgot - poste restante	Péril en la demeure (Michel Deville, 1985)	David (Christophe Malavoy), jeune professeur de musique un peu naïf, a une liaison avec Julia (Nicole Garcia), la mère de son élève. Un soir, agressé par un inconnu, il est sauvé par Daniel (Richard Bohringer). Celui-ci est un tueur chargé d'assassiner le mari de Julia (Michel Piccoli) et de lui dérober des microfilms dissimulés dans un globe. Le scénario est adapté du roman "Sur la terre comme au ciel" de René Beletto (1984).	[Attention spoiler] Daniel menace David. Arme au poing, il lui dévoile les détails de son contrat : adresse de son commanditaire pour lui envoyer le globe (Félix André, poste restante, rue Turgot Paris 9^{e}), numéro de casier où il doit récupérer 300 000F en retour. David, également armé, tire le premier. Il s'aperçoit que le revolver de Daniel n'était pas chargé et que celui-ci lui a donné toutes les informations pour récupérer son identité.
2 rue Turgot	Adopte un veuf (François Desagnat, 2016)	Hubert (André Dussolier), un vieil homme solitaire, accueille suite à un quiproquo trois jeunes gens chez lui, en une improbable colocation	Les personnages du film apparaissent devant l'entrée de l'immeuble au 2 rue Turgot, aux alentours de celui-ci (avenue Trudaine, boulangerie du 21 rue Condorcet, dispute place Enesco…), ainsi que passage Jouffroy. NB : de nombreux films sont tournés au 2 rue Turgot, où un appartement est aménagé à cette fin.

15 rue Turgot - école élémentaire publique Turgot	Les Femmes du square (Julien Rambaldi, 2022)	Angèle (Eye Haïdara) est une Africaine en situation irrégulière, endettée et menacée par des malfrats. Une voisine, Wassia (Bwanga Pilipili), lui trouve une place de nounou dans une famille huppée. Constatant les difficultés rencontrées par les nounous qui se retrouvent au square avec les enfants dont elles s'occupent, Angèle cherche à défendre leurs droits.	Angèle s'occupe des deux enfants d'Hélène (Léa Drucker). Le plus grand, Arthur, va à l'école élémentaire Turgot. *Autres adresses liées au film : 53 avenue Trudaine, 10 bis avenue Trudaine.*
10 bis avenue Trudaine - square d'Anvers	Les Femmes du square (Julien Rambaldi, 2022)		De nombreuses scènes du film sont tournées au square d'Anvers. Après les cours, les enfants y jouent, les nounous y discutent… *Autres adresses liées au film : 53 avenue Trudaine, 15 rue Turgot.*
10 bis avenue Trudaine - square d'Anvers	Neige (Jean-Henri Roger et Juliet Berto, 1982)	Anita (Juliet Berto), serveuse dans un bar de Pigalle, est très attachée aux marginaux et aux clients du quartier. Lorsque le jeune dealer d'héroïne Bobby se fait abattre par un policier de la brigade des stups, les toxicomanes du coin se retrouvent cruellement en manque. Alarmés par leur état, Anita, Willy – un boxeur amoureux d'elle – et le pasteur Jocko décident de les aider.	Jocko rejoint Betty, qui travaille dans un cabaret comme travesti, au square d'Anvers. Après la mort de Bobby, il essaie de savoir qui pourrait encore vendre de l'héroïne dans le quartier. *Autres adresses liées au film : place Pigalle, Pigalle (terre-plein 9^{e}-18^{e}), 21 boulevard Marguerite de Rochechouart.*
12 avenue Trudaine - Cité scolaire Jacques Decour	Les Brigades du Tigre (Jérôme Cornuau, 2006), Le Petit Nicolas (Laurent Tirard, 2009), La Belle Saison (Catherine Corsini, 2015), Bis (Dominique Farrugia, 2015), La Vérité si je mens ! Les débuts (Michel Munz et Gérard Bitton, 2019), Mon inconnue (Hugo Gélin, 2019), La Lutte des classes (Michel Leclerc, 2019), Le Consentement (Vanessa Filho, 2023)…	Le collège-lycée, construit entre 1867 et 1876, sert souvent de décor en tant qu'établissement scolaire ; sont également utilisées des salles particulières pour d'autres cadres, comme la salle de théâtre de bois et d'acier, ou l'ancienne chapelle, dotée de vitraux floraux et d'un orgue restauré. NB : la Cité scolaire est par ailleurs au cœur du documentaire *Les garçons de Rollin* de Claude Ventura, retraçant les destinées d'élèves du lycée pendant l'Occupation.	…

12 avenue Trudaine - Cité scolaire Jacques Decour	Lupin (SÉRIE créée par Georges Kay et François Uzan, diffusée depuis 2021)	25 ans après le suicide de son père, accusé injustement de vol par la riche famille qui l'employait, Assane Diop (Omar Sy) cherche à se venger, tout en s'inspirant des méthodes de vol spectaculaires du Gentleman cambrioleur.	Le jeune Assane Diop passe une partie de sa scolarité au collège-lycée Decour. Il discute avec un ami sous les arcades de l'établissement, se fait convoquer dans le bureau du proviseur (actuel musée du lycée)... - S1E6, S1E7, S2E2. Le premier antre de Diop/Lupin se situe dans l'ancienne bibliothèque des professeurs du lycée, dotée d'un couloir de moulages en plâtre très reconnaissable. Par ailleurs, Diop/Lupin traverse à plusieurs reprises le square d'Anvers, pour emprunter la porte de communication avec le lycée ou rejoindre l'avenue Trudaine. Le repaire est dévoilé à la police sous l'adresse 12 bis avenue Trudaine (le lycée se situe en réalité au 12) - S1E9. *Autres adresses liées à la série : 19 passage Verdeau, Palais Garnier / place de l'Opéra.*
28 avenue Trudaine	Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain (Jean-Pierre Jeunet, 2001)	Amélie Poulain (Audrey Tautou), jeune femme rêveuse, décide de rendre les gens heureux par de petits gestes. En aidant les autres, elle apprend à s'ouvrir au bonheur.	Le film commence par une voix off (celle d'André Dussolier), qui raconte, dans un émerveillement pour les détails et la singularité, la naissance d'Amélie : *« Le 3 septembre 1973, à 18h28 et 32 secondes… au 5^{e} étage du 28 de l'avenue Trudaine, dans le 9^{e} arrondissement, Eugène Colère, de retour de l'enterrement de son meilleur ami, Émile Maginot, en effaçait le nom sur son carnet d'adresses ; toujours à la même seconde, un spermatozoïde pourvu d'un chromosome X appartenant à M. Raphaël Poulain se détachait du peloton pour atteindre un ovule appartenant à Mme Poulain, née Amandine Fouet. 9 mois plus tard naissait Amélie*. » NB : le 28 avenue Trudaine est l'adresse de l'actuel restaurant *Le Paprika*.

53 avenue Trudaine (et Cité Malesherbes)	Les 400 coups (François Truffaut, 1959)	Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud) a 14 ans. En classe, il ne cesse d'être puni. À la maison, ses parents se montrent indifférents à son égard. Un jour, Antoine fait l'école buissonnière avec un ami René ; il surprend sa mère dans les bras de son amant.	Antoine et René décident de sécher les cours, ils remontent la rue des Martyrs et cachent leurs cartables au 53 avenue Trudaine. Après leur escapade, ils récupèrent leurs affaires et vont discuter Cité Malesherbes : Antoine est ennuyé, il a besoin d'un mot d'excuse s'il veut pouvoir retourner en cours le lendemain. NB : l'école où a lieu le tournage est l'Ecole technique de photographie et de cinéma, 85 rue de Vaugirard (Paris 15e). *Autres adresses liées au film : 4 place Gustave Toudouze, 12 boulevard Montmartre, 7 avenue Frochot, église de la Sainte-Trinité, 16 rue Fontaine, 41 rue de Douai, place de Clichy, place Pigalle.*
53 avenue Trudaine	Les Femmes du square (Julien Rambaldi, 2022)	Angèle (Eye Haïdara) est une africaine en situation irrégulière, endettée et menacée par des malfrats. Une voisine, Wassia (Bwanga Pilipili), lui trouve une place de nounou dans une famille huppée. Constatant les difficultés rencontrées par les nounous qui se retrouvent au square avec les enfants dont elles s'occupent, Angèle cherche à défendre leurs droits.	Au début du film, Angèle habite en banlieue. Elle arrive par le métro Pigalle et file avenue Trudaine pour sonner chez la famille qui l'emploie au n°53. *Autre adresse liée au film : 15 rue Turgot.*
49-53 avenue Trudaine	Domicile conjugal (François Truffaut, 1970)	Le film est le 4e volet de la saga Doinel. Antoine (Jean-Pierre Léaud) a épousé Christine (Claude Jade), qu'il courtisait dans *Baisers volés* ; ils ont un enfant. Leur bonne entente est gâchée par une liaison qu'entame Antoine avec une Japonaise. Christine en a connaissance, Antoine tente de la reconquérir.	Antoine et Christine déambulent avenue Trudaine. Ils croisent un ami d'Antoine – déjà vu dans la saga Doinel – qui lui emprunte de nouveau de l'argent. Christine quitte Antoine devant une porte sans vouloir lui dire qui elle doit rencontrer. Arrivé sur le quai du métro Barbès devant une immense publicité pour bébé, Antoine comprend que Christine est allée voir une gynécologue et qu'elle attend un enfant.
Angle avenue Trudaine / rue Bochart de Saron	Les Apprentis (Pierre Salvadori, 1995)	Antoine (François Cluzet) et Frédéric (Guillaume Depardieu), deux grandioses dépressifs amis malgré eux, passant des vols calamiteux aux désillusions amoureuses, font l'apprentissage de la vie.	Avenue Trudaine, Frédéric déclare, à sa façon, son amour à Agnès (Claire Laroche).

Terre-plein 9e-18e, au niveau du 43 boulevard Marguerite de Rochechouart	Les Rois mages (Bernard Campan et Didier Bourdon, 2001)	Les trois rois mages (les Inconnus) sont en route vers l'étable où vient de naître l'enfant Jésus, lorsqu'un phénomène spatio-temporel les projette en 2001.	Balthazar et Gaspard se mêlent à un jeu de bonneteau boulevard de Rochechouart. NB : l'idée du scénario est issue du film *Les Trois frères*, à la fin duquel un cuisinier, dans une cantine scolaire, appelle Pascal Légitimus "Balthazar". *Autres adresses liées au film : 12 rue Frochot, métro Grands Boulevards.*
39, boulevard Marguerite de Rochechouart – Hôtel Avenir	Tatie Danielle (Etienne Chatiliez, 1990)	L'atrabilaire Tatie Danielle (Tsilla Chelton) est recueillie par ses neveux, des gens respectables qui vivent dans le 15e arrondissement de Paris. Lorsqu'ils partent en vacances en Grèce, ils la confient à Sandrine, une jeune aide-ménagère (Isabelle Nanty) qui la met au pas.	Sandrine laisse seule Tatie Danielle quelques heures pour rejoindre à l'*Hôtel Avenir* son petit ami américain, sur le point de retourner dans son pays.
55 boulevard Marguerite de Rochechouart - Hôtel Rochechouart	Le Répondeur (Fabienne Godet, 2025)	Pierre Chozène (Denis Podalydès), romancier célèbre qui a besoin de calme pour terminer son nouveau texte, propose à l'imitateur encore peu connu Baptiste Mendy (Salif Cissé) de répondre à sa place aux appels, qui l'empêchent de se concentrer. Le film est adapté du roman du même nom de Luc Blanvillain (2020).	Baptiste, devenu curieux de la vie de Pierre, feint de rencontrer par hasard l'homme qui convoite la fille de ce dernier au restaurant de l'*Hôtel Rochechouart* (*Maggie*). Les bandes orange du *Phono museum,* situé derrière l'hôtel, sont visibles par la fenêtre.
19 boulevard Marguerite de Rochechouart	Boulevard (Julien Duvivier, 1960)	Ne pouvant supporter sa belle-mère, Jojo (Jean-Pierre Léaud), qui a une quinzaine d'années, vit seul sous les toits à Pigalle et cherche un travail. La présence dans une chambre voisine de la danseuse Jenny Dorr le trouble vivement ; il est très jaloux de son amant. Au fil du temps, il se rapproche de sa voisine Marietta. Le film est l'adaptation du roman éponyme de Robert Sabatier.	Jojo devient vendeur de "journaux pour la jeunesse". Boulevard Marguerite de Rochechouart, il essaie d'en vendre un à un souteneur, qui vient de remettre une de ses filles sur le trottoir et lui répond : « *Ils n'ont qu'à travailler les jeunes !* » *Autres adresses liées au film : 70 rue des Martyrs, place Pigalle, Pigalle (terre-plein 9e-18e).*

19 boulevard Marguerite de Rochechouart	La Vie à l'envers (Alain Jessua, 1964)	Employé d'une petite agence immobilière, Jacques Valin (Charles Denner) mène une vie banale et sans histoire. Il découvre un jour le plaisir de la solitude ; son comportement change. Il perd son travail et sa compagne. Coupé de la routine, il plonge peu à peu dans une folie heureuse.	Jacques, qui s'est fait licencier, va prendre un diabolo-grenadine dans un café de la place Pigalle, *Les Omnibus*. Mais par un jeu de montage, c'est l'immeuble aux symboles égyptisants de la "place du Delta" qu'il survole du regard ; il imagine des annonces immobilières pour des appartements qui composent celui-ci. *Autres adresses liées au film : 45 rue Catherine rue de la Rochefoucauld, place Blanche / 47 bd de Clichy, 57 rue Notre-Dame de Lorette, 2 rue Duperré, 42 rue Fontaine.*
21 boulevard Marguerite de Rochechouart	Neige (Jean-Henri Roger et Juliet Berto, 1982)	Anita (Juliet Berto), serveuse dans un bar de Pigalle, est très attachée aux marginaux et aux clients du quartier. Lorsque le jeune dealer d'héroïne Bobby se fait abattre par un policier de la brigade des stups, les toxicomanes du coin se retrouvent cruellement en manque. Alarmés par leur état, Anita, Willy – un boxeur amoureux d'elle – et le pasteur Jocko décident de les aider.	Boulevard Marguerite de Rochechouart, de nuit. Tandis qu'un homme se fait aguicher sous un arrêt de bus, Jocko demande à un taxi de le conduire à Montreuil. En arrière-plan, on peut voir le cinéma *Le Delta*. Le réalisateur Jean-Henri Roger a eu l'occasion d'expliquer : « *Neige est un film dont l'amour du cinéma est manifeste et il y avait le désir de mettre en scène ces salles de cinéma [en train de disparaître]*. » *Autres adresses liées au film : place Pigalle, Pigalle (terre-plein 9^{e}-18^{e}), 10 bis avenue Trudaine, square d'Anvers.*
63 boulevard de Rochechouart - ancien cirque Medrano	Obsession (Jean Delannoy, 1954)	Après des années de complicité autour de leur numéro de trapèze, Hélène (Michèle Morgan) et Aldo (Raf Vallone) se marient. Rongé par le remords, Aldo avoue à son épouse avoir tué accidentellement son ancien partenaire. Remplacé à la suite d'une blessure, Aldo devient jaloux du nouveau binôme d'Hélène, Alexandre. Les deux hommes se disputent violemment ; peu après, Alexandre est retrouvé mort. Hélène est persuadée de la culpabilité de son époux, mais par amour laisse condamner un autre.	Des scènes sont tournées au cirque Medrano, qu'il est rare de voir en couleur ! NB : pour ce film, Michèle Morgan a dû prendre des cours de trapèze au gymnase de la rue Véron (18^{e}) ; elle est doublée pour les scènes périlleuses, tout comme Raf Vallone.
63 boulevard de Rochechouart - ancien cirque Medrano	Les Trois font la paire (Sacha Guitry et Clément Duhour, 1957)	Un acteur est assassiné à Montmartre lors du tournage d'une comédie. La découverte d'une pellicule ayant enregistré le crime semble désigner le coupable sans aucun doute possible… jusqu'à ce que deux suspects apparaissent : des clowns du cirque Medrano (Philippe Nicaud), jumeaux avouant chacun le meurtre pour protéger l'autre.	L'un des inspecteurs chargés de l'enquête passe la soirée en famille au cirque Medrano. Il reconnaît le coupable sur scène et téléphone au commissaire Bernard (Michel Simon) pour lui demander de le rejoindre. NB : Guitry, mourant, se fait aider à la réalisation. Il décède quelques mois après la sortie du film.

63 boulevard de Rochechouart / 70 rue des Martyrs - ancien cirque Medrano (entrée des artistes)	Boulevard (Julien Duvivier, 1960)	Ne pouvant supporter sa belle-mère, Jojo (Jean-Pierre Léaud), quinze ans environ, vit seul sous les toits à Pigalle et cherche un travail. La présence dans une chambre voisine de la danseuse Jenny Dorr le trouble vivement ; il est très jaloux de son amant. Au fil du temps, il se rapproche de sa voisine Marietta. Le film est l'adaptation du roman éponyme de Robert Sabatier.	Jojo se rend devant l'entrée des artistes du cirque Medrano, côté rue des Martyrs. Il demande à des clowns – dont l'un est en dépression – de lui prêter 1000 francs, mais ceux-ci sont aussi fauchés que lui. *Autres adresses liées au film : place Pigalle, Pigalle (terre-plein 9e-18e), 19 boulevard Marguerite de Rochechouart.*
63 boulevard de Rochechouart - ancien cirque Medrano	Les Clowns (Federico Fellini, 1971)	Dans ce faux documentaire, Fellini entreprend une sorte de voyage fantastique et nostalgique à la rencontre d'anciens clowns et de leurs souvenirs. Il se rend notamment à Paris, "la ville qui a fait du cirque une véritable œuvre d'art".	L'équipe de tournage passe devant le cirque Medrano, "transformé en brasserie bavaroise". NB : le cirque est détruit en 1972.
63 boulevard de Rochechouart - ancien cirque Medrano	Quai des Orfèvres (Henri-Georges Clouzot, 1947)	Jenny Lamour (Suzy Delair) "use" parfois de ses charmes - notamment auprès d'un vieillard libidineux influent, Brignon - pour se faire une place dans le milieu du music-hall. Son mari, Maurice Martineau (Bernard Blier) – modeste pianiste évoluant lui aussi dans le milieu du music-hall – profère par jalousie des menaces de mort envers le septuagénaire, qui est retrouvé assassiné peu après. L'inspecteur Antoine, un flic désabusé et humain du Quai des Orfèvres, est chargé de l'enquête. Le film est adapté de "Légitime Défense", roman policier de l'auteur belge Stanislas-André Steeman (1942).	Martineau est à la recherche du prestidigitateur Valtone (témoin dans l'enquête) au cirque Medrano. Celui-ci termine son spectacle; un numéro équestre commence.
63 boulevard de Rochechouart - ancien cirque Medrano	La Fête à Henriette (Julien Duvivier, 1952)	Deux scénaristes doivent écrire une histoire pour un nouveau film. Leurs inspirations contradictoires font vivre des situations rocambolesques à leurs deux héros, Henriette et Robert.	Un 14 juillet, Robert s'éclipse de la journée qu'il passe avec sa bien-aimée, Henriette, pour passer une galante fin d'après-midi avec une écuyère à Medrano.
27 rue Milton - angle avec la Cité Godon	La Boum 2 (Claude Pinoteau, 1982)	Le film est la suite du film *La Boum* (1980). Vic (Sophie Marceau), désormais âgée de 15 ans et demi, entre en classe de seconde. Elle tombe amoureuse de Philippe (Pierre Cosso), un étudiant de 18 ans.	Lors d'une boum dans le grand appartement à verrière du 27 rue Milton, Vic, perdante à un jeu, a pour gage de "faire le tapin" dans la rue pendant 3 minutes. Déguisée et surmaquillée, elle se fait aborder par des hommes en voiture… il s'agit de policiers.

MARTYRS – SAINT-GEORGES			
Passage Alfred Stevens	Le Processus de paix (Ilan Klipper, 2023)	Marie (Camille Chamoux) et Simon (Damien Bonnard) sont profondément amoureux l'un de l'autre, malgré leurs disputes constantes. Pour ne pas se séparer, ils établissent une liste de règles qu'ils devront suivre coûte que coûte. Ils l'appellent la Charte universelle des droits du couple.	Tout à leur bonheur d'avoir trouvé une solution pour sauver leur couple, Marie et Damien vont chercher leur fils en trottinette, à la micro-crèche du passage Alfred Stevens.
52 rue des Martyrs	Tirez sur le pianiste (François Truffaut, 1960)	Edouard Saroyan (Charles Aznavour) a été concertiste avant le suicide de son épouse Thérèsa. Désormais, il vit comme pianiste de bar sous le pseudonyme de Charlie Kohler. Un soir, son frère Chico arrive à son travail, poursuivi par deux anciens associés, Momo et Ernest. Le film adapte avec une part d'humour et de détachement le roman de David Goodis "Down there" (1956).	Momo et Ernest enlèvent Saroyan. En voiture, devant le 52 rue des Martyrs, ils attendent Léna (Marie Dubois), qui travaille comme serveuse dans le même bar que Saroyan et semble proche de ce dernier.
59 rue des Martyrs	Juve contre Fantômas (Louis Feuillade, 1913)	Le film est le deuxième volet de la série muette consacrée au criminel Fantômas, maître du déguisement et du crime. L'inspecteur Juve et le journaliste Fandor poursuivent, notamment dans le quartier interlope de Pigalle, le malfrat qui cette fois a pris le visage de l'honorable docteur Chaleck.	Fandor réussit à suivre Joséphine, prostituée et complice de Fantômas, jusque chez elle. Elle sort du métro Anvers, entre au 59 rue des Martyrs (à droite de l'actuelle librairie *Atelier 9*), et en ressort une heure plus tard habillée en bourgeoise. *Autres adresses liées au film : rue Frochot, 77 rue Pigalle.*
74 rue Condorcet	En corps (Cédric Klapisch, 2022)	Elise (Marion Barbeau, première danseuse du ballet de l'Opéra de Paris) est une talentueuse danseuse de ballet âgée de 26 ans. Après une grave blessure à la cheville, elle apprend qu'elle ne pourra peut-être plus danser. Elle cherche des moyens de se reconstruire.	Elise est issue d'un milieu aisé. Elle habite au 74 rue Condorcet, quasi à l'angle avec la rue des Martyrs, et s'entraîne sur son balcon avec en fond un Sacré Cœur spectaculaire. Au fil du film, elle s'essaie à la danse contemporaine, moins réglée que la danse classique et plus instinctive. Elle tombe amoureuse de Mehdi, danseur de breakdance et de danse contemporaine. Celui-ci l'appelle alors qu'il se trouve à Botzaris ; ils courent pour se retrouver à mi-chemin.

12 rue Hippolyte Lebas	Je vais bien, ne t'en fais pas (Philippe Lioret, 2006)	Lili (Mélanie Laurent) rentre de vacances. Elle apprend que son frère jumeau, Loïc, a disparu après une dispute avec leur père (Kad Merad). Rongée par l'inquiétude, elle se laisse dépérir. Le film est adapté du livre éponyme d'Olivier Adam paru en 2000.	Dans le film, Lili dîne rue des Martyrs avec des amis qui viennent de se séparer, puis rentre chez elle au 12 rue Hippolyte Lebas.
51 rue Saint-Georges - Théâtre Saint-Georges	Le Dernier Métro (François Truffaut, 1980)	Sous l'Occupation, le directeur du théâtre Montmartre, Lucas Steiner, a fui parce que Juif. Sa femme Marion (Catherine Deneuve) dirige le théâtre à sa place. Elle engage Bernard Granger (Gérard Depardieu) pour jouer à ses côtés. Il s'agit du premier film que Truffaut situe sous l'Occupation ; en effet, les pérégrinations du Doinel des *400 coups*, bien qu'inspirées des siennes, survenues en 43-44, ont été transposées à l'époque du tournage. Le film a obtenu 10 César, dont ceux du meilleur scénario, du meilleur film et du meilleur réalisateur !	Les intérieurs du théâtre filmé sont ceux du *Théâtre Saint-Georges* (les extérieurs sont ceux d'une chocolaterie désaffectée à Clichy). NB : Truffaut raconte que le tournage fut compliqué notamment parce que Catherine Deneuve, tombée dans un escalier, ne pouvait plus tourner avec des robes corsetées pendant 10 jours. Il fallut modifier le plan de travail et avancer les scènes où Deneuve tournait en simple robe de ville, alors que les décors correspondants étaient encore en cours d'aménagement. NB 2 : dans le film, le comédien joué par Gérard Depardieu vient du Grand-Guignol, le théâtre situé Cité Chaptal spécialisé dans les pièces horrifiques (emplacement de l'actuel IVT).
Place Saint-Georges (studios Franstudio, Saint-Maurice)	La Traversée de Paris (Claude Autant-Lara, 1956)	Pendant l'Occupation, le chauffeur de taxi au chômage Martin (Bourvil) et le peintre fantasque Grandgil (Jean Gabin) défient le couvre-feu pour transporter, de la rue Poliveau dans le 5^{e} à la rue Lepic dans le 18^{e}, du cochon de contrebande.	Alors que Martin et Grandgil se trouvent au niveau de la place Saint-Georges, les sirènes anti-bombardement retentissent. Des passants se réfugient dans le métro ; eux tournent au niveau de la rue Laferrière et se hâtent d'atteindre l'appartement de Grandgil. NB : dans le livre de Marcel Aymé, les protagonistes suivent un trajet davantage à l'est : « *Comme ils se disposaient à franchir la ligne des boulevards, les deux hommes durent s'arrêter pour laisser passer une escouade de soldats allemands à bicyclette. La carabine en bandoulière, les cyclistes casqués roulaient silencieusement en direction de l'Opéra. Les valisards entraient dans une zone dangereuse [...]. Ils suivirent un trajet en ligne brisée qui devait les amener, à travers le quartier de la porte Saint-Denis et le quartier Rochechouart, aux environs du square Montholon et commençaient à peiner dans la montée de la colline de Montmartre [...]. Ils abordaient l'avenue Trudaine lorsque l'alerte fut donnée*. »

28 place Saint-Georges	Stavisky (Alain Resnais, 1974)	Le film retrace l'apogée, au début des années 1930, de l'escroc français Serge Alexandre Stavisky (Jean-Paul Belmondo), juif d'origine ukrainienne, jusqu'à sa mort en 1934 dans des conditions troubles.	Stavisky a dans le film - comme ce fut le cas dans la réalité - de somptueux bureaux au 28 place Saint-Georges. Une entrée secrète est aménagée côté rue Laferrière. Lorsque le scandale des bons de Bayonne éclate, des policiers ressortent des lieux les bras chargés de dossiers.
Place Saint-Georges	Laissez-passer (Bertrand Tavernier, 2002)	Pendant l'Occupation, deux hommes de l'industrie cinématographique, Jean Devaivre (Jacques Gamblin) et Jean Aurenche (Denis Podalydès), trouvent des manières différentes de faire face au régime de Vichy. Le film s'inspire de souvenirs des véritables Devaivre et Aurenche.	Aurenche emballe rapidement ses affaires et déménage à Montmartre ; on le voit sortir de la station de métro Saint-Georges (avec un léger anachronisme : la station est signalée par un M 12 qui n'est apparu que dans les années 1980). NB : Aurenche fut le scénariste du film *La traversée de Paris*, où est représentée la place Saint-Georges. Bertrand Tavernier, immense cinéphile, indiquait que la place était pour lui évocatrice du Paris de l'Occupation.
Place Saint-Georges / rue Saint-Georges	Da Vinci Code (Ron Howard, 2006)	Le professeur de symbologie Robert Langdon (Tom Hanks) est appelé pour donner son avis sur le meurtre mystérieux du Conservateur du Louvre. Il rencontre Sophie Neveu (Audrey Tautou), cryptologue et petite-fille de la victime. Leur enquête commune révèle un secret caché depuis des siècles : le Saint-Graal serait lié à Marie-Madeleine et à une descendance de Jésus. Le film est une adaptation du roman éponyme de Dan Brown (2003).	Pour échapper à la police, Robert et Sophie se rendent à l'ambassade américaine, située dans le film place Saint-Georges. Sophie comprend cependant qu'un piège leur est tendu. Elle descend, dans une marche arrière risquée et de nuit, la rue Saint-Georges. Le duo échappe de justesse aux policiers qui le traquent.
Place Saint-Georges / rue Notre-Dame de Lorette	Emily in Paris (SÉRIE créée par Darren Stard, diffusée depuis 2020)	L'américaine Emily Cooper (Lily Collins) accepte de déménager à Paris pour saisir une opportunité professionnelle. Elle découvre une ville qui la fait rêver, mais dont elle ne connaît pas les codes.	En redescendant de la place Saint-Georges, Emily aperçoit rue Notre-Dame-de-Lorette une affiche annonçant un ballet au Palais Garnier, dont les costumes ont été créés par le couturier Pierre Cadault, client qu'elle vient de faire perdre à sa boîte de marketing. Elle décide de se rendre à l'Opéra le soir-même pour revoir l'intéressé - S1E6.

Place Saint-Georges / 32 rue Notre-Dame de Lorette	Couleurs de l'incendie (Clovis Cornillac, 2022)	Fin des années 1920 - début des années 1930. L'histoire suit Madeleine Péricourt (Léa Drucker) qui hérite de son père, un riche banquier. Trahie par son entourage, elle perd sa fortune et doit réorganiser sa vie.	Madeleine vient de comprendre que l'homme de confiance de son père, dont elle a repoussé les avances, s'est indirectement approprié sa fortune et son hôtel particulier (la fondation Dosne-Thiers, affublée pour l'occasion du fronton "Banque Péricourt"). Elle s'écroule dans les bras de son chauffeur (Clovis Cornillac) place Saint-Georges. NB : l'église Notre-Dame de Lorette est effacée de la perspective de la rue Notre-Dame-de-Lorette en post-production.
Place Saint-Georges	The Walking Dead : Daryl Dixon (SÉRIE créée par David Zabel, diffusée depuis 2023)	Daryl Dixon, survivaliste, chasseur de zombies, échoue sur une plage française. Avec Sœur Isabelle notamment (Clémence Poésy), il se rend à Paris.	Au cours d'un flashback, on suit Isabelle au moment où "l'apocalypse "éclate. Sa soirée parisienne bascule soudainement, alors qu'elle se trouve dans la (fausse) station de métro Saint-Georges : hurlements, combats, scènes de panique... Lorsqu'elle sort du métro, des zombies (et un kiosque à journaux) ont envahi la place Saint-Georges - S1E2.
Place Saint-Georges	Libre (Mélanie Laurent, 2024)	Bruno Sulak (Lucas Bravo), braqueur célèbre des années 1970 connu pour éviter le recours à la violence, est poursuivi par le commissaire Georges Moréas (Yvan Attal).	En descendant la rue Notre-Dame-de-Lorette, Moréas s'arrête à un feu rouge. Sulak monte prestement dans sa voiture et lui ordonne de faire des tours de la place Saint-Georges ; il lui annonce qu'il arrête les braquages, avant de rejoindre la bouche de métro.
14 rue d'Aumale	Une jeune fille qui va bien (Sandrine Kiberlain, 2021)	Eté 1942. Irène (Rebecca Marder, meilleur espoir féminin), jeune fille juive, prépare le concours d'entrée au Conservatoire. Ses journées s'enchaînent dans l'insouciance de sa jeunesse, même lorsqu'elle arbore une étoile jaune sur sa veste.	Le Conservatoire national de musique et d'art dramatique envoie un courrier à l'adresse d'Irène, "14 rue d'Aumale, Paris IX^{e}", signifiant qu'il ne peut admettre aucun élève juif. Le père d'Irène intercepte la lettre et tente d'intercéder en sa faveur.
Place Gustave Toudouze	Maigret à Pigalle (Mario Landi, 1966)	Une nuit Arlette (José Greci), strip-teaseuse au Picrate, a entendu des clients projeter d'assassiner une comtesse. Elle est ivre et s'endort au commissariat ; le lendemain, elle se rétracte. Quand Arlette rentre chez elle, elle est étranglée sous sa douche. Peu après, une comtesse est assassinée à son tour. Maigret (Gino Cervi) mène l'enquête. Le film est adapté du roman de Simenon "Maigret au Picratt's" (1951).	La comtesse est assassinée chez elle place Gustave Toudouze, juste à côté de chez Arlette. NB : dans le livre de Simenon, la comtesse habite rue Victor Massé. *Autres adresses liées au film : 60 rue Pigalle, 29 rue Clauzel, 81 boulevard de Clichy, place Kaspereit.*

4 place Gustave Toudouze	Les 400 coups (François Truffaut, 1959)	Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud) a 14 ans. En classe, il ne cesse d'être puni. A la maison, ses parents se montrent indifférents à son égard. Un jour, Antoine fait l'école buissonnière avec un ami René (Patrick Auffray) ; il surprend sa mère dans les bras de son amant.	Antoine habite au 4 place Gustave Toudouze. Une voie circulable passe alors devant les habitations, la colonne Morris n'a pas encore été installée, pas plus que la fontaine Wallace. *Autres adresses liées au film : 53 avenue Trudaine, 12 boulevard Montmartre, 7 avenue Frochot, église de la Sainte-Trinité, 16 rue Fontaine, 41 rue de Douai, place de Clichy, place Pigalle.*
14 rue Clauzel	La Passion van Gogh (Dorota Kobiela, Hugh Welchman, 2017)	En 1891 à Arles, le facteur Joseph Roulin demande à son fils Armand de remettre une lettre à Théo van Gogh, le frère du peintre Vincent van Gogh qui s'est donné la mort. Armand part à la recherche de Théo à Paris. Dans ce film multiprimé, l'animation est effectuée à partir des toiles du peintre, copiées et modifiées de manière à composer chaque image du film.	Armand, arrivé à Paris, se rend dans la boutique du marchand de couleurs Julien Tanguy, donc au 14 rue Clauzel. L'emplacement de la boutique à l'enseigne "Père Tanguy", représenté à la jonction de deux rues, n'est pas réaliste. Armand y apprend que Théo van Gogh est décédé 6 mois après son frère. NB : "Van Gogh", le film sans doute le plus connu en France sur le peintre, réalisé par Pialat en 1990, évoque aussi "Tanguy" à deux reprises.
20 rue Clauzel - Garage Saint-Georges	Ma femme s'appelle Maurice (Jean-Marie Poiré, 2002), Coursier (Hervé Renoh, 2010), Ouvert la nuit (Edouard Baer, 2016), Les infaillibles (Frédéric Forestier, 2023 - Prime video), The Killer (John Woo, 2024), Paris has fallen (Oded Ruskin, SÉRIE - 2023)	De nombreux tournages ont lieu à l'entrée du garage et sur son toit-terrasse, qui présente une vue à couper le souffle.	…

29 rue Clauzel	Maigret à Pigalle (Mario Landi, 1966)	Une nuit, Arlette (José Greci), strip-teaseuse au Picrate, a entendu des clients projeter d'assassiner une comtesse. Elle est ivre et s'endort au commissariat ; le lendemain, elle se rétracte. Quand Arlette rentre chez elle, elle est étranglée sous sa douche. Peu après, une comtesse est assassinée à son tour. Maigret (Gino Cervi) mène l'enquête. Le film est adapté du roman de Simenon "Maigret au Picratt's" (1951).	Au petit matin, Arlette rentre chez elle, au 29 rue Clauzel (au téléphone, l'adresse donnée au commissaire Maigret est le 42 rue Clauzel, qui n'existe pas). NB : dans le livre de Simenon, Arlette habite au 42 ter rue Notre-Dame-de-Lorette. *Autres adresses liées au film : 60 rue Pigalle, 81 boulevard de Clichy, place Gustave Toudouze, place Kaspereit.*
Rue Laferrière	Les Veinards - Le gros lot (Jack Pinoteau, Philippe de Broca, Jean Girault, 1963)	*Le gros lot*, le dernier sketch composant le film *Les Veinards*, est réalisé par Jack Pinoteau. Monsieur Beaurepaire (Louis de Funès), commerçant de province, vient de gagner 100 millions de francs à la loterie nationale. Venu chercher son gain à Paris, il veille farouchement sur celui-ci, s'enfonçant dans une paranoïa galopante.	Dans un taxi débouchant rue Laferrière depuis la rue Notre-Dame-de-Lorette, Monsieur Beaurepaire rappelle à son épouse et sa fille que sa valise contient tout de même 100 millions de francs. Le chauffeur de taxi, abasourdi, freine brusquement et provoque un accident. Sorti de son véhicule, il s'explique : « *100 millions dans une valise, c'est pas catholique ça ! »* Les passants, suspicieux, encerclent le taxi, Beaurepaire s'enfuit, une course-poursuite s'engage dans le bas de la rue Laferrière. NB : il s'agit d'un des premiers rôles de Louis de Funès, avant son accession à la célébrité.

PIGALLE			
Pigalle (Studios Franstudio, Saint-Maurice)	Pigalle – Saint-Germain-des-Prés (André Berthomieu, 1950)	Des musiciens d'orchestre et un barman quittent L*e Tambourin*, boîte de nuit de Pigalle dirigée par des truands, pour aller travailler à Saint-Germain-des-Prés. Le film plonge le spectateur dans le Paris de l'après-guerre, entre le quartier animé de Pigalle et l'effervescence de Saint-Germain-des-Prés.	*Le Tambourin*, jadis populaire, est désormais déserté par le public. Lorsque l'orchestre de Jacques Hélian réclame son dû, il reçoit de l'argent volé. Pire, le patron vole à Hélian l'argent qu'il vient de lui remettre (celui-ci ira porter plainte au commissariat du 9e arrondissement). Le barman Tatave, écœuré par la situation, démissionne. Il discute dans un bar : *« - Je vais reprendre une place de barman.* *- Où ?* *- A Montmartre !* *- A Montmartre ?* *- Ah, dans une boîte qui marche, évidemment.* *- Alors il vaudrait mieux chercher un autre quartier. Parce qu'à mon avis, je crois que c'est fini Pigalle.* *- Il y a bien quand même des gens qui veulent s'amuser !* *- Et c'est bien pour ça qu'ils vont plus à Montmartre.* *- Où vont-ils alors ?* *- A Saint-Germain-des-Prés ! »*
Pigalle (depuis le Guatemala)	Le Salaire de la peur (Henri-Georges Clouzot, 1953)	Mario (Yves Montand), qui a cherché la fortune, se retrouve dans un village perdu du Guatemala. Dans le but de gagner assez d'argent pour quitter le pays, il accepte de conduire un camion chargé en nitroglycérine sur des routes extrêmement instables.	Mario est un Corse de Propriano qui, avant d'arriver au Guatemala, habitait rue de Douai. Pour personnaliser son coin de chambre, il a dessiné au-dessus de son lit une entrée de métro entourée de collages de filles nues, et surmontant un cadre renfermant son « trésor » : le dernier ticket de métro acheté, avant son départ, à Pigalle. Celui-ci matérialise son rêve de retour en France, et clôture le film en gros plan…

Pigalle (Studios Franstudio, Saint-Maurice)	Marguerite de la nuit (Claude Autant-Lara, 1956)	Dans le Paris des années 1920, Faust (Pierre Palau), un descendant du fameux docteur immortalisé par Goethe, consent à vendre son âme à un envoyé du Diable (Yves Montand) en échange de la jeunesse et de l'amour de la belle Marguerite. Le film est adapté du roman éponyme de Pierre Marc Orlan (1925).	Faust, suivant l'étrange "M. Léon", descend dans les profondeurs du cabaret *Pigall's*. Il est ébloui par la jeune chanteuse désabusée Marguerite (Michèle Morgan).
Pigalle (prises de vue réelles pour les extérieurs / studios de la rue Jenner pour les intérieurs)	Bob le flambeur (Jean-Pierre Melville, 1956)	Bob (Roger Duchesne), ancien truand repenti, passe ses nuits à jouer au poker. Ruiné par le jeu, il doit reprendre du service et projette de cambrioler le casino de Deauville. Il réunit une équipe à Pigalle. Il s'agit du premier film policier de Melville. Le scénario est coécrit par Auguste Le Breton, ancien délinquant devenu écrivain ("Razzia sur la chnouf", "Du rififi chez les hommes"…) et auteur de dictionnaires d'argot.	Dès le début du film, une voix off plante le décor, tandis que la caméra suit au petit matin, par un artifice de montage, la descente du funiculaire du Sacré Cœur à la place Pigalle (« *Montmartre, c'est tout à la fois le ciel et… l'enfer* »). Tout le Bas-Montmartre des années 50 est concentré dans le film : ses enseignes (*Les Omnibus*, le *Pigall's*, *Le Cupidon*, L*es Naturistes, Narcisse, le Sphinx, Le Tabarin, le Pile ou Face* qui existe toujours mais sous une autre forme, *Le Sans souci, Romance*, le bar *Le Balto* qui existe encore), ses Américains de passage, sa faune interlope, la prostitution (mais pas les trafics de drogue).
Pigalle (Studios de Boulogne, Boulogne-Billancourt)	Le Désert de Pigalle (Léo Joannon, 1958)	Janin (Pierre Trabaud), un jeune prêtre ouvrier, travaille comme barman à Pigalle. Essayant d'empêcher des jeunes filles de tomber dans la prostitution, il se heurte à la violence de leurs souteneurs. Il doit en parallèle repousser les avances de Josy (Annie Girardot), tombée amoureuse de lui.	Le film commence de nuit au niveau du métro Pigalle, avec des gros plans sur des enseignes éclairées au néon (*Hôtel Blanche-Fontaine*, *Hôtel Royal Fromentin*…) et des pieds de femmes qui attendent sur un trottoir. Une fête foraine est visible sur le terre-plein qui sépare le 9^{e} du 18^{e}.

Pigalle	L'Amour à la mer (Guy Gilles, 1965)	Geneviève (Geneviève Thénier), une jeune parisienne, tombe amoureuse de Daniel (Daniel Moosmann), un marin rencontré à Deauville, qui revient d'Algérie. La permission est terminée, ils doivent se séparer. Ils s'écrivent, chacun vivant sa vie, lui à Brest, sans mission, elle à Paris dans l'attente de le revoir. Le film est aussi l'histoire d'une amitié, qui se construit entre Daniel et Guy (Guy Gilles). Il alterne, selon les sentiments des protagonistes, couleur et noir et blanc. Malgré la présence et le soutien de Delon, Brialy, Léaud et Gréco, Guy Gilles ne trouve pas de distributeur en France.	Daniel et Guy attablés à un café à Brest, discutent : *« - Tu aimes Paris comme Geneviève.* *- Oui mais ce n'est sûrement pas le même Paris. Il y a des tas de Paris. C'est fou ce qui peut se passer comme choses étranges Paris. Et bien sûr il faut être amené à les voir. Le petit bourgeois qui regarde la télé en rentrant du boulot, s'il pouvait imaginer ce qui se passe entre Blanche et Pigalle, il ferait une drôle de tête ».* L'engagement de 5 ans de Daniel est terminé. Il retourne à Paris et se rend à Pigalle sur les pas de son ami Guy. Devant un cinéma de la place de Clichy (côté 17e), un jeune homme qui ne va pas souvent en classe lui demande de l'argent pour rentrer chez lui (Jean-Pierre Léaud, évidemment). Daniel déambule sur les boulevards, de nuit (cinéma du *Moulin rouge*, *Le Néant* côté 18e, fête foraine — attractions, variétés, strip, entrée 4 francs —, bar *Blanche-Pigalle*, place Blanche, enseignes de la place Pigalle côté 9e, rencontre d'un noctambule joué par Brialy). La nuit se termine, les néons palissent (passage devant *La Roulotte*, insert sur la façade du *Grand jeu*, le cirque Bouglione porte les affiches du programme au cirque d'Hiver). Daniel trouve une chambre dans un petit hôtel place d'Anvers.
Pigalle	Le Marginal (Jacques Deray, 1983)	Placé à la tête de la brigade des stupéfiants à Marseille, le commissaire Jordan (Jean-Paul Belmondo) est déterminé à mettre sous les verrous Sauveur Mecacci, baron de la drogue. Véritable tête brûlée employant des "méthodes de marginal", il s'attire les foudres de ses supérieurs et est muté dans un "placard à balais" au commissariat du 9e arrondissement de Paris. Ne perdant pas son objectif, il continue son enquête sur le truand, qui sévit également dans la capitale.	Lorsque le commissaire Jordan est muté à Paris, on lui annonce ce qu'on attend de lui : un travail régulier sans action spectaculaire « *entre le faubourg Montmartre et la rue des Martyrs* ». Pour les besoins de l'enquête qu'il poursuit officieusement, il fréquente le quartier de Pigalle, présenté de façon caricaturale comme une suite de bars, boîtes, sex-shops, magasins de champignons ou d'aphrodisiaques, et dont les rues foisonnent de prostituées. Il se lie au passage à la prostituée Livia Dolores Maria (sa compagne de l'époque Carlos Sottomayor). NB : le western urbain *Le Marginal* est le dernier triomphe cinématographique de Belmondo. NB 2 : l'équipe dut renoncer à un plan prévu à Pigalle, la police ne parvenant plus à contenir une foule devenue incontrôlable par la présence de l'acteur. *Autres adresses liées au film : Cité Bergère, 84 rue de Clichy.*

Pigalle (53 boulevard de Clichy, église de la Sainte-Trinité)	Moulin Rouge ! (Baz Luhrmann, 2001)	Paris, 1900. L'amour du jeune poète anglais sans fortune Christian (Ewan McGregor) et de Satine, une belle danseuse du célèbre Moulin Rouge (Nicole Kidman) est contrecarré par le riche duc qui la convoite et par la maladie qui la ronge.	Le début du film présente en chanson Montmartre de façon fantasmée comme un lieu de péchés. L'entrée en est la bouche du Cabaret *L'Enfer*, qui se situait au 53 boulevard de Clichy.
Pigalle	Pigalle, la nuit (SÉRIE créée par Hervé Hadmar et Marc Herpoux, 2009)	Thomas (Jalil Lespert), qui travaille à la City de Londres, entre au *Folie's Pigalle* lors d'un séjour à Paris. Il découvre que sa sœur Emma (Armelle Deutsch) y est la strip-teaseuse vedette. Celle-ci disparaît. Thomas reste à Paris et entreprend d'explorer le quartier pour la retrouver. Il se trouve alors lié à un conflit entre Nadir Zainoun (Simon Abkarian), détenteur historique du *Folie's* et du sex-shop *Le Sexodrome* côté 9e, et le mystérieux propriétaire d'un nouveau club branché qui menace de transformer et boboïser le quartier, ‘‘*Le Paradise*’’ côté 18e. Une saison 2 était prévue mais a été annulée par la production.	Pigalle est un personnage à part entière et omniprésent dans la série. Côté 9e, on trouve notamment le *Folie's* place Pigalle, *Le Sexodrome*, *Star's music* boulevard de Clichy, la place Blanche. NB : lorsque Hervé Hadmar et Marc Herpoux se montrent intéressés pour tourner une série sur Pigalle, la production leur loue un appartement derrière La Cigale ; les scénaristes y passent 6 mois à observer et à rencontrer des habitants, patrons de boîte, strip-teaseuses... qui vont les inspirer pour « *confronter la réalité de Pigalle au mythe Pigalle* ». Les tournages ont lieu dans la rue, sans interruption de la circulation, au milieu des passants.
Pigalle	Midnight in Paris (Woody Allen, 2011)	Gil (Owen Wilson), un scénariste américain nostalgique des années 1920, est en vacances à Paris avec sa fiancée. Il découvre qu’il peut mystérieusement, à minuit, voyager dans le temps et rencontrer ses idoles artistiques, comme Hemingway, Fitzgerald ou Picasso.	Gil est conduit par le couple Fitzgerald dans une boîte de jazz, chez Bricktop (donc rue Pigalle ou rue Fontaine), où danse Joséphine Baker (Sonia Rolland).
"Pigalle"	Le Bureau des légendes (SÉRIE créée par Eric Rochant, 2015-2020)	La série suit le quotidien du Bureau des légendes, une cellule secrète de la DGSE chargée de gérer des agents "clandestins" envoyés sous une fausse identité pour infiltrer des milieux sensibles.	Guillaume Debailly (Mathieu Kassovitz), agent de la DGSE, est chargé de faire savoir discrètement à un agent algérien qu'un "clandestin" français a disparu dans son pays. Il l'emmène dans une ancienne boîte de strip-tease « dans le 9e arrondissement » (en réalité *Le Secret Square* dans le 17e) et donne à l'agent algérien un pseudo lié à leur lieu de rencontre, "Pigalle" - S1E4, S1E5.

Pigalle	Les Derniers Parisiens (Hamé Bourokba et Ekoué Labitey, 2016)	Après deux ans de prison, Nas (Reda Kateb) revient dans son quartier, Pigalle, où il retrouve ses amis et son grand-frère Arezki (Slimane Dazi). Celui-ci est le patron du *Prestige*, un bar de quartier qui résiste à la gentrification ambiante. Nas est employé par son frère comme serveur mais est décidé à se refaire un nom en organisant des soirées au *Prestige*. Pigalle est montré comme un quartier en mutation.	Plusieurs scènes sont tournées côté 9e : - Constantine, ami de Nas, entre dans une épicerie rue de Douai pour discuter de l'achat d'un "vrai passeport Schengen". - Nas charge dans une camionnette avec son associé du matériel audio loué à *Star's Music*, 11 boulevard de Clichy. - Nas reste pensif devant la fontaine de la place Pigalle. - Les deux frères ont une discussion apaisée au *Valois*, 52 rue de Douai... Nas échange par ailleurs sur Pigalle avec son ami Bak, qui tient une boutique de chaussures de sport : *« - C'est bizarre, le quartier. Tu sais l'autre soir, je remontais la rue Fontaine qui fait l'angle avec la rue de Douai derrière le Folie's. Quasiment tous les bars à tabourets, je dirais 8 sur 10, c'est devenu des espèces de bars bobos, hipsters, de bars à soupes de mes couilles là...* *- Ton quartier il est devenu comme ça, mon pote. C'est ces mecs-là qui viennent, qui m'achètent des baskets de toute façon. SouthPi tu crois quoi, tu crois que c'est des petits jeunes de quartier qui peuvent mettre 300 pounds dans une paire de baskets ? C'est dead mon gars, il est à eux le quartier. »*
Pigalle (terre-plein 9e-18e)	Boulevard (Julien Duvivier, 1960)	Ne pouvant supporter sa belle-mère, Jojo (Jean-Pierre Léaud), qui a une quinzaine d'années, vit seul sous les toits à Pigalle et cherche un petit boulot. La présence dans une chambre voisine de la danseuse Jenny Dorr le trouble beaucoup ; il est très jaloux de son amant (Pierre Mondy). Au fil du temps, il se rapproche de sa voisine Marietta. Le film est l'adaptation du roman éponyme de Robert Sabatier.	Une fête foraine est installée sur le terre-plein entre le 9e et le 18e, avec ses combats de boxe, ses stands de tir à l'arc… *Autres adresses liées au film : 70 rue des Martyrs, place Pigalle, 19 boulevard Marguerite de Rochechouart.*

Pigalle (terre-plein 9e-18e)	Neige (Jean-Henri Roger et Juliet Berto, 1982)	Anita (Juliet Berto), serveuse dans un bar de Pigalle, est très attachée aux marginaux et aux clients du quartier. Lorsque le jeune dealer d'héroïne Bobby se fait abattre par un policier de la brigade des stups, les toxicomanes se retrouvent cruellement en manque. Alarmés par leur état, Anita, Willy – un boxeur amoureux d'elle – et le pasteur Jocko décident de les aider.	Bobby fait son trafic dans une baraque foraine. NB : la dernière fête foraine qui se tient sur le terre-plein entre le 9e et le 18e est filmée dans *Neige*. Ce type de fête est également visible à ce niveau dans les films *Le Désert de Pigalle* (1958), *Boulevard* (1960)... et évoqué dans la chanson "Pigalle" (chantée dans le film *56 rue Pigalle*, 1949). NB2 : le film a été tourné au milieu des gens ; des policiers ont même voulu arrêter Nini Crépon, qui, jouant le rôle du travesti héroïnomane Betty, titubait sur le boulevard. NB3 : c'est pour ce film que Bernard Lavilliers (qui joue un petit rôle dans le film) a composé la chanson "Pigalle la Blanche", que l'on entend sur le générique de fin. *Autres adresses liées au film : place Pigalle, 21 boulevard Marguerite de Rochechouart, 10 bis avenue Trudaine - square d'Anvers.*
Pigalle (terre-plein 9e-18e, au niveau du 35 boulevard de Clichy)	9 mois ferme (Albert Dupontel, 2013)	Ariane Felder (Sandrine Kiberlain), juge aux mœurs strictes et célibataire endurcie, découvre six mois après un premier de l'an très arrosé qu'elle est enceinte de Bob Nolan (Albert Dupontel), accusé d'avoir découpé vivant un vieillard et de lui avoir dévoré les yeux.	Ariane, cherchant qui peut être le père de son enfant, visionne des enregistrements de surveillance. Retraçant sa nuit d'errance le premier de l'an, elle découvre qu'elle s'est rendue à Pigalle : alors que, debout sur un banc du boulevard de Clichy elle fait vraisemblablement la morale à des prostituées et que celles-ci deviennent agressives, Bob Nolan vient à son secours. Un peu plus loin, elle se jette lubriquement sur lui.
Place Pigalle	La Môme Pigalle (Alfred Rode, 1955)	Sortie de prison, Arlette (Claudine Dupuis) reprend son métier de vedette au cabaret "*L'arc en ciel*", où elle est surnommée "La Môme Pigalle". Elle a été condamnée comme complice dans un hold-up de bijouterie, mais a conservé les bijoux remis par son amant. Nombreux sont ceux autour d'elle qui avancent masqués pour récupérer les bijoux...	Le même plan sur la place Pigalle ouvre le film et le referme sur les mots « *Montmartre, où le spectacle est toujours permanent* ». *Autres adresses liées au film : rue Pigalle, 47 rue Fontaine.*

Place Pigalle	Les 400 coups (François Truffaut, 1959)	Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud) a 14 ans. En classe, il ne cesse d'être puni. A la maison, ses parents se montrent indifférents à son égard. Un jour, Antoine fait l'école buissonnière avec un ami René (Patrick Auffray) ; il surprend sa mère dans les bras de son amant.	Antoine vole une machine à écrire et se retrouve au commissariat. Ses parents, ne voulant plus de lui, le confient à l'« Éducation surveillée » ; un juge pour enfants le place dans un centre d'observation. Antoine, en larmes, est emmené dans un fourgon qui quitte le quartier en traversant la place Pigalle. *Autres adresses liées au film : 12 boulevard Montmartre, 4 place Gustave Toudouze, 53 avenue Trudaine.*
Place Pigalle	Boulevard (Julien Duvivier, 1960)	Ne pouvant supporter sa belle-mère, Jojo (Jean-Pierre Léaud), qui a une quinzaine d'années, vit seul sous les toits à Pigalle et cherche un travail d'appoint. La présence dans une chambre voisine de la danseuse Jenny Dorr le trouble vivement ; il est très jaloux de son amant (Pierre Mondy). Au fil du temps, il se rapproche de sa voisine Marietta. Le film est l'adaptation du roman éponyme de Robert Sabatier.	Le film commence sur un panoramique depuis le cirque Medrano jusqu'à la place Pigalle, dont les néons s'allument sur la chanson "Le soleil de Pigalle". La caméra est placée au niveau de Jojo, qui vit au 6e étage du 16 boulevard de Clichy et a une vue idéale sur le *Folie's Pigalle*, d'où sort Jenny Dorr lorsqu'elle finit de travailler. La scène est construite en opposition avec le début de *Bob le flambeur.* *Autres adresses liées au film : 19 boulevard Marguerite de Rochechouart, 70 rue des Martyrs, Pigalle (terre-plein 9e-18e).*
Place Pigalle	Les Parisiennes - Ella (Jacques Poitrenaud, 1962)	Jacques Poitrenaud réalise le court-métrage *Ella* pour le film à sketches franco-italien *Les Parisiennes*. Une jeune chanteuse délurée, Ella (Dany Saval), est en retard pour se rendre à une répétition. Elle force la place dans un taxi où se trouve déjà un client (Darry Cowl).	Ella donne au chauffeur de taxi l'adresse de destination : 22 rue Blanche. Le client déjà présent dans le taxi obtempère. Arrivée… place Pigalle, devant *Les Naturistes*, elle fait passer l'inconnu arrangeant pour son cousin Hubert et file chanter sur scène avec un groupe de rock ("Les Chaussettes noires", mené par Eddy Mitchell). *Autre adresse liée au film : 24 rue Drouot*.
Place Pigalle	Neige (Jean-Henri Roger et Juliet Berto, 1982)	Anita (Juliet Berto), serveuse dans un bar de Pigalle, est très attachée aux marginaux et aux clients du quartier. Lorsque le jeune dealer d'héroïne Bobby se fait abattre par un policier de la brigade des stups, les toxicomanes du coin se retrouvent cruellement en manque. Alarmés par leur état, Anita, Willy – un boxeur amoureux d'elle – et le pasteur Jocko décident de les aider.	Place Pigalle, une prostituée informe Betty (le travesti héroïnomane) que Bobby a été abattu par la police. Betty panique à l'idée de ne plus avoir de dealer. *Autre adresse liée au film : 21 boulevard de Rochechouart, 10 bis avenue Trudaine - square d'Anvers, Pigalle (terre-plein 9e -18e)*

11 place Pigalle	Pigalle (Karim Dridi, 1994)	À Pigalle, Véra montre son corps dans un *peep show*, elle vit avec Jésus, petit trafiquant de quartier ; Fifi est un pickpocket torturé ; Divine, travesti au grand cœur, se fait tuer en pleine rue…	Après le meurtre de Divine, Fifi déambule, hagard, rue Duperré. Dans son dos, l'enseigne bleue des *Folie's Pigalle* brille dans la nuit. La scène tragique finale se déroule par ailleurs au *Folie's Pigalle*.
Place Pigalle / 2 rue Duperré	Dossier secret / Mr Arkadin (Orson Welles, 1955)	Richissime marchand d'armes, Gregory Arkadin (Orson Welles) prétend être devenu amnésique et engage un aventurier sans scrupules, Guy van Stratten (Robert Arden), pour enquêter sur son passé. Les témoins interrogés, à mesure qu'ils parlent, sont assassinés.	Guy parcourt le monde pour interroger des témoins qui auraient connu Arkadin avant son ascension. A Paris, c'est place Pigalle qu'il loge (*Hôtel royal Pigalle* de l'époque, actuelle *Villa Royale*), dans une atmosphère de mystère et de film noir ; Arkadin l'y retrouve.
Place Pigalle / 2 rue Duperré	Ripoux contre Ripoux (Claude Zidi, 1990)	Deux inspecteurs corrompus, René (Philippe Noiret) et François (Thierry Lhermitte), injustement dénoncés par une commerçante à cause d'une vieille rancune, sont mis à pied et remplacés par des confrères encore plus véreux. Les commerçants du quartier leur demandent de trouver un moyen de revenir ; François fait semblant de s'associer à ses remplaçants. Le film a été tourné après *Les Ripoux*, mais n'en constitue pas la suite logique.	François loge temporairement à l'*Hôtel Royal Pigalle* (actuelle *Villa Pigalle*). Les deux nouveaux inspecteurs du 18e viennent l'y chercher pour l'associer à leurs combines. *Autres adresses liées au film : place Pigalle / 77 rue Pigalle.*
Place Pigalle / 2 rue Duperré	Midnight in Paris (Woody Allen, 2011)	Gil (Owen Wilson), un scénariste américain nostalgique des années 1920, est en vacances à Paris avec sa fiancée. Il découvre qu'il peut mystérieusement, à minuit, voyager dans le temps et rencontrer ses idoles artistiques, comme Hemingway, Fitzgerald ou Picasso.	Gil déambule dans Pigalle avec Adriana (Marion Cotillard), ex-maîtresse de Picasso dans le film et amoureuse de la Belle Epoque. La plaque de rue indique "Place Pigalle" ; le tournage a vraisemblablement eu lieu devant le 2 rue Duperré.
2 rue Duperré	La Vie à l'envers (Alain Jessua, 1964)	Employé d'une petite agence immobilière, Jacques Valin (Charles Denner) mène une vie banale et sans histoire. Il découvre un jour le plaisir de la solitude ; son comportement change. Il perd son travail et sa compagne. Coupé de la routine, il plonge peu à peu dans une folie heureuse.	Jacques vient de se marier. Ne supportant pas ses invités, il quitte son propre déjeuner de noces. Le soir, il prend une chambre à l'Hôtel Royal Pigalle (actuelle Villa Royale) avec son épouse. *Autres adresses liées au film : 45 rue Catherine de la Rochefoucauld, place Blanche / 47 bd de Clichy, 57 rue Notre-Dame-de-Lorette, 42 rue Fontaine, 19 bd Marguerite de Rochechouart.*

Rue Pigalle (Studios de Boulogne, Boulogne-Billancourt)	Identité judiciaire (Hervé Bromberger, 1951)	Des femmes sont attaquées par un sadique qui les endort préalablement au curare. Le commissaire Basquier (Raymond Souplex), aidé de l'inspecteur Paulan, enquête. NB : le film est à l'origine de la série policière télévisée *Les Cinq dernières minutes* (1958-72), avec initialement Raymond Souplex dans le rôle de l'inspecteur Bourrel (« *Bon Dieu ! Mais c'est... bien sûr !* »).	L'inspecteur Paulan se rend au bar La Balançoire, rue Pigalle (dans le film sur le même trottoir que le Caprice, donc à un numéro impair), pour interroger la patronne Dora Baron (Dora Doll). *Autres adresses liées au film : 12 rue Victor Massé, rue Henry Monnier, au coin de la rue Mansart et de la rue Fontaine.*
Rue Pigalle (Studios de Boulogne, Boulogne-Billancourt)	La Môme Pigalle (Alfred Rode, 1955)	Sortie de prison, Arlette (Claudine Dupuis) reprend son métier de vedette au cabaret "*L'arc-en-ciel*", où elle est surnommée "La Môme Pigalle". Elle a été condamnée comme complice dans un hold-up de bijouterie, mais a conservé les bijoux remis par son amant. Nombreux sont ceux qui autour d'elle avancent masqués pour récupérer les bijoux.	Le cabaret où se produit Arlette se situe dans le film rue Pigalle (une fausse plaque est apposée à côté du décor de l'entrée). *Autres adresses liées au film : place Pigalle, 47 rue Fontaine.*
56 et 59 rue Pigalle (Studios de la Victorine, Nice)	56 rue Pigalle (Willy Rozier, 1949)	Jean Vigneron (Jacques Dumesnil), ingénieur et célèbre yachtman, vit une passion amoureuse avec Inès de Montalban, une femme mariée. Son valet de chambre tente de ce fait de le faire chanter, mais est assassiné à son domicile, au 56 rue Pigalle. Vigneron, accusé du meurtre, se tait pour ne pas compromettre la réputation de sa bien-aimée.	Pour se rapprocher d'Inès, Vigneron commence par se rapprocher de son époux. Il sort avec lui, notamment au *Caprice* (59 rue Pigalle), où Nadia (Marie-José) chante la chanson d'Ulmer "Pigalle" (« *Un p'tit jet d'eau, une station de métro* »...).
59 rue Pigalle	Du rififi chez les hommes (Jules Dassin, 1955)	Tony "le Stéfanois" (Jean Servais) sort de prison, déprimé et malade. Avec d'anciens complices, il organise le braquage d'une grande bijouterie parisienne. Tout se déroule comme prévu jusqu'à ce qu'une bande rivale ait connaissance du méfait. Auguste Le Breton, qui a écrit le roman éponyme dont s'inspire le film, a coécrit le scénario.	Tony retrouve son ex-compagne, Mado. Elle vit désormais avec le patron de la boîte de nuit *L'âge d'or*, vers le 59 rue Pigalle.
60 rue Pigalle	Maigret à Pigalle (Mario Landi, 1966)	Une nuit Arlette (José Greci), strip-teaseuse au Picrate, a entendu des clients projeter d'assassiner une comtesse. Elle est ivre et s'endort au commissariat ; le lendemain, elle se rétracte. Quand Arlette rentre chez elle, elle est étranglée sous sa douche. Peu après, une comtesse est assassinée à son tour. Maigret (Gino Cervi) mène l'enquête. Le film est adapté du roman de Simenon "Maigret au Picratt's" (1951).	Arlette travaille au "*Picrate*", 60 rue Pigalle (juste à côté de *La Roulotte*, alors réellement au n°62). *Autres adresses liées au film : 29 rue Clauzel, 81 boulevard de Clichy, place Gustave Toudouze, place Kaspereit.*

62 rue Pigalle	Un témoin dans la ville (Edouard Molinaro, 1959)	Après avoir assassiné le meurtrier de sa femme, Ancelin (Lino Ventura) traque le chauffeur de radio-taxi, Lambert (Franco Fabrizi), qui pourrait l'identifier.	C'est le petit matin. Des clients sortent de *La Roulotte*, 62 rue Pigalle. Lambert est posté non loin, attendant qu'on l'appelle pour une course. Il est 6h, son service est fini, quand des Américains montent dans sa voiture ; il commence par refuser de les conduire sur le Boulmich', est accusé d'être donc communiste, cède et s'éloigne sur fond de chants américains en passant par la place Pigalle et la rue Frochot.
62 rue Pigalle	Lucky Jo (Michel Deville, 1964)	Christopher Joett (Eddie Constantine) est un truand au grand cœur. S'il se sort généralement bien des coups qu'il organise, il n'en est pas de même de ses complices qui trinquent à tous les coups. Très vite, il acquiert la réputation de porter la guigne et se voit attribuer le surnom de "Lucky Jo". À sa sortie de prison, ses amis ne veulent plus s'associer à lui. Le film est une adaptation du roman "Main pleine" de Pierre-Vial Lesou.	Jo passe voir son ancien complice Napo au 62 rue Pigalle, au bien-nommé troquet "*Chez Napo*". Ce dernier repousse ses propositions de nouvelle collaboration, tout en lui remettant une enveloppe en souvenir de leur amitié. C'est aussi à cette adresse que Jo propose à Mimi, avec laquelle il vient de passer la nuit, de le retrouver. Celle-ci étant assassinée, la police s'intéresse à l'endroit et à son propriétaire.
64 rue Pigalle	La Scoumoune (José Giovanni, 1972)	Marseille, 1934. Xavier Saratov est emprisonné pour un meurtre que le caïd Villanova lui fait endosser. Prévenu par la sœur de Xavier, Roberto Borgo dit "La Scoumoune" (parce qu'il apporte le malheur à ses ennemis) parvient à éliminer Villanova. Roberto prend le contrôle du cabaret de ce dernier, mais au cours d'un affrontement est aussi condamné et finit dans la même prison que Xavier. À la Libération, l'Etat accorde des remises de peine aux détenus volontaires pour contribuer au déminage de la côte atlantique ; Roberto et Xavier s'engagent, ce dernier perd son bras gauche.	Après leur libération, Roberto et Xavier sont engagés pour « *remettre de l'ordre dans le monde de la nuit* » à Pigalle. La *US military police* parade dans les rues ; Roberto « *remet de l'ordre* » au "Scarabée" (à côté de *La Roulotte* donc au 64 rue Pigalle) ; Xavier, qui ne supporte pas sa blessure, dépérit. NB : Pigalle n'apparaissait pas directement dans *Un nommé La Rocca*, la première adaptation du roman "L'excommunié" de José Giovanni, par Jean Becker.
77 rue Pigalle	Juve contre Fantômas (Louis Feuillade, 1913)	Le film est le deuxième volet de la série consacrée au criminel Fantômas, maître du déguisement et du crime. Une nouvelle fois, l'inspecteur Juve et le journaliste Fandor poursuivent, notamment dans le quartier interlope de Pigalle, le malfrat, qui a pris le visage de l'honorable docteur Chaleck.	Fantômas sort du "*Crocodile*", 77 rue Pigalle (emplacement du *Pigall's* à l'époque, du *Rouge Pigalle* aujourd'hui). Il est arrêté par Juve et Fandor. Le groupe passe devant le *Bal Tabarin* (36 rue Victor Massé), mais Fantômas parvient à s'échapper au niveau de la Cité Malesherbes; il retourne impunément au "*Crocodile*". *Autres adresses liées au film : rue Frochot, 59 rue des Martyrs.*

77 rue Pigalle	Ripoux contre Ripoux (Claude Zidi, 1990)	Deux inspecteurs corrompus, René (Philippe Noiret) et François (Thierry Lhermitte), injustement dénoncés par une commerçante à cause d'une vieille rancune, sont mis à pied et remplacés par des confrères encore plus véreux. Les commerçants du quartier leur demandent de trouver un moyen de revenir ; François fait semblant de s'associer à ses remplaçants. Le film a été tourné après "Les Ripoux", mais n'en constitue pas exactement la suite.	Passant par l'entrée du 77 rue Pigalle, René va voir le patron des *Folie's Pigalle*, Cesarini (Jean Benguigui) - qui fait partie des commerçants lui ayant demandé de revenir à Paris - pour lui demander une avance. Cesarini lui montre au travers d'un rideau que François semble être en cheville avec les deux nouveaux inspecteurs du quartier. *Autre adresse liée au film : 2 rue Duperré.*
Rue Frochot	Juve contre Fantômas (Louis Feuillade, 1913)	Le film est le deuxième volet de la série consacrée au criminel Fantômas, maître du déguisement et du crime. L'inspecteur Juve et le journaliste Fandor poursuivent, notamment dans le quartier interlope de Pigalle, le malfrat qui cette fois a pris le visage de l'honorable docteur Chaleck.	Un cartel place l'action rue Frochot, devant le domicile du Docteur Chaleck / Fantômas (dans le livre de Souvestre et Allain, il vit avenue Frochot). Juve et Fandor le guettent depuis un magasin de l'autre côté de la rue. Lorsqu'il sort de chez lui, ils le prennent en chasse. *Autres adresses liées au film : 59 rue des Martyrs, 77 rue Pigalle.*
12 rue Frochot	Les Rois mages (Bernard Campan et Didier Bourdon, 2001)	Les trois rois mages (les Inconnus) sont en route vers l'étable où vient de naître l'enfant Jésus, lorsqu'un phénomène spatio-temporel les projette en 2001.	Balthazar et Gaspard entrent dans un bar à hôtesses pour se désaltérer, avant de s'en faire chasser (bar de l'époque *La Furia*, actuel *FMR*). *Autres adresses liées au film : 43 bd de Rochechouart, métro Grands boulevards.*
Place Kaspereit	Paris est toujours Paris (Luciano Emmer, 1951)	Des supporters de football italiens arrivent à Paris pour assister à un match. Ils se lancent, plein d'illusions, à l'assaut de la ville de tous les fantasmes. Si l'un d'eux tombe immédiatement amoureux et vit un émerveillement, les autres rencontrent surtout des mésaventures.	Andrea (Aldo Fabrizi), brave époux et père de famille tenté par les petits plaisirs de la capitale, est guidé par une connaissance au "*Butterfly*", place Kaspereit (emplacement actuel de la *Villa Yora*). Il y assiste, contrarié, au spectacle d'un travesti.

Place Kaspereit / avenue Frochot	Touchez pas au grisbi (Jacques Becker, 1954)	Max (Jean Gabin) et Riton (René Dary), deux truands amis de longue date, ont organisé un hold-up qui a parfaitement réussi. Mais Riton commet l'imprudence d'en parler à sa jeune maîtresse, Josy (Jeanne Moreau). Le scénario est l'adaptation du roman du même nom d'Albert Simonin, premier volet de la trilogie de "Max le Menteur", dont les volumes suivants, sont également adaptés à l'écran : "Le cave se rebiffe" en 1961, puis "Grisbi or not grisbi" adapté sous le *titre Les Tontons flingueurs* en 1963.	Max et Riton, accompagnent leurs petites amies danseuses dans le music-hall où elles travaillent : "*Le Mystific*", place Kaspereit (au niveau de l'actuelle *Villa Yora*), dirigé par Pierrot. Ce dernier fait venir Max dans son bureau pour arbitrer un différend l'opposant à Angelo (Lino Ventua), un trafiquant de drogue. En parallèle, Angelo envoie par la fenêtre une clé à un complice, qui monte dans une ambulance garée avenue Frochot. Un peu plus tard, Max est suivi par une ambulance... Plus tard, Angelo, qui a enlevé Riton, propose à Max de l'échanger contre le magot. Max, Pierrot et un troisième larron s'arment au "*Mystific*" et partent au rendez-vous fixé par Angelo. NB : le film a relancé la carrière de Jean Gabin après la guerre, et a lancé la carrière d'acteur de Lino Ventura.
Place Kaspereit / avenue Frochot	Maigret à Pigalle (Mario Landi, 1966)	Une nuit, Arlette (José Greci), strip-teaseuse au Picrate, a entendu des clients projeter d'assassiner une comtesse. Elle est ivre et s'endort au commissariat ; le lendemain, elle se rétracte. Quand Arlette rentre chez elle, elle est étranglée sous sa douche. Peu après, une comtesse est assassinée à son tour. Maigret (Gino Cervi) mène l'enquête. Le film est adapté du roman de Simenon "Maigret au Picratt's" (1951).	Alors que Maigret prend un verre au *Sans souci*, un homme entre, demandant si le chasseur du Picrate a laissé quelque chose pour lui. Maigret profite de la voiture d'un témoin venu à sa rencontre pour le suivre. Le trajet le mène place Kaspereit ; le suspect entre avenue Frochot. *Autres adresses liées au film : 29 rue Clauzel, 81 boulevard de Clichy, place Gustave Toudouze, 60 rue Pigalle.*
Place Kaspereit	La Vie devant soi (Moshé Mizrahi, 1977)	Madame Rosa (Simone Signoret), ex-prostituée rescapée d'Auschwitz, habite un sixième sans ascenseur dans le quartier multiethnique de Belleville. Elle élève les enfants de prostituées qui lui ont succédé moyennant une pension. Un lien affectif la lie au plus âgé de ses pensionnaires, Momo, qui l'aide à demeurer chez elle alors qu'elle devient malade et dépendante. Le film est adapté du roman éponyme écrit par Romain Gary sous le pseudonyme d'Émile Ajar (prix Goncourt 1975).	Momo fréquente la place Kaspereit où il croise des prostituées qui lui portent de l'affection, mais envers lesquelles il reste méfiant. Il envisage même de s'y "défendre" lui-même pour gagner sa vie. L'ami de Rosa et Momo, Monsieur Amédée, fait croire à sa famille au pays qu'il est un entrepreneur prospère : il ne peut pas leur dire qu'il a « *les meilleurs 25m de trottoir à Pigalle, ça ne se fait pas !* » NB : Simone Signoret a reçu pour son rôle le César de la meilleure actrice en 1978. Le film a reçu l'Oscar du meilleur film en langue étrangère la même année.

Place Kaspereit	Les Ripoux (Claude Zidi, 1984)	L'inspecteur René Boisrond (Philippe Noiret), vieux flic parisien roublard, reçoit comme partenaire un jeune policier idéaliste, François Lesbuche (Thierry Lhermitte). Très vite, celui-ci découvre les méthodes peu orthodoxes de René, faites d'arrangements et de petites magouilles.	Au début du film, Boisrond, qui annote un journal de paris hippiques, est garé de nuit avec son coéquipier place Kaspereit. Ils attendent qu'un commerçant récupère sa recette dans un bar de la rue Frochot ; on comprend qu'ils comptent le racketter. *Autre adresse liée au film : place Adolphe Max.*
Place Kaspereit / avenue Frochot	Paris je t'aime - Pigalle, 9e arrondissement (Richard LaGravenese, 2006)	*Paris je t'aime* est une suite de 18 court-métrages réunis sous forme de chapitres, qui traitent tous d'histoires d'amour dans un quartier de Paris. Le 13e chapitre est intitulé *Pigalle, 9e arrondissement*.	Dans un enchaînement difficile à suivre, une femme (Fanny Ardant) aborde un homme (Bob Hoskins) dans un bar à hôtesses ; ils se disputent devant le Musée de la vie romantique et place Kaspereit, avant s'engouffrer main dans la main dans l'avenue Frochot. Le plan final permet de comprendre qu'ils travaillaient sur le texte d'une pièce de théâtre.
2 bis avenue Frochot	J'accuse (Roman Polanski[1], 2019)	Le film raconte l'affaire Dreyfus du point de vue du Colonel Picquart (Jean Dujardin). Celui-ci découvre que le véritable traître est le commandant Esterhazy et participe à ses dépens à la réhabilitation de Dreyfus.	Le colonel Picquart est déposé par un fiacre avenue Frochot, de nuit. Il entre dans une maison où l'attendent des défenseurs de Dreyfus, notamment Clémenceau et Zola.
7 avenue Frochot	Les 400 coups (François Truffaut, 1959)	Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud) a 14 ans. En classe, il ne cesse d'être puni. A la maison, ses parents se montrent indifférents à son égard. Un jour, Antoine fait l'école buissonnière avec un ami René (Patrick Auffray) ; il surprend sa mère dans les bras de son amant.	René invite Antoine à habiter chez lui, dans une maison cossue de l'avenue Frochot. NB : dès ce premier film, Truffaut rend hommage à Jean Renoir, son "parrain de cinéma", en situant le logement de René au n°7 de l'avenue, où vécut le réalisateur. *Autres adresses liées au film : 12 boulevard Montmartre, 4 place Gustave Toudouze, 53 avenue Trudaine, place Pigalle.*
12 rue Victor Massé	Identité judiciaire (Hervé Bromberger, 1951)	Des femmes sont attaquées par un sadique qui les endort préalablement au curare. Le commissaire Basquier (Raymond Souplex) enquête.	L'un des suspects, connu pour une affaire d'opium, habite au Montmartre Hôtel, 12 rue Victor Massé. *Autres adresses liées au film : rue Pigalle, rue Henry Monnier, au coin de la rue Mansart et de la rue Fontaine.*

Rue Henry Monnier	Identité judiciaire (Hervé Bromberger, 1951)	Des femmes sont attaquées par un sadique qui les endort préalablement au curare. Le commissaire Basquier (Raymond Souplex) enquête.	Une femme du monde, qui a subi une attaque de l'homme recherché, refuse de répondre aux questions de la police. Lorsqu'une rafle est organisée parmi les trafiquants pour trouver le fournisseur du curare, elle est arrêtée rue Henry Monnier, à la recherche d'opium. Elle admet que c'est pour éviter d'être impliquée dans une affaire de drogue qu'elle avait refusé de porter plainte. *Autres adresses liées au film : 12 rue Victor Massé, rue Pigalle, au coin de la rue Mansart et de la rue Fontaine.*
(22 rue de Navarin)	Monsieur Aznavour (Mehdi Idir et Grand Corps Malade, 2024)	Le film retrace l'ascension du chanteur Charles Aznavour (Tahar Rahim), envers et contre tout.	La famille Aznavour héberge Mélinée et Missak Manouchian pendant la Seconde Guerre mondiale. Seule une scène d'intérieur est représentée dans le biopic, sans précision d'adresse. Dans la réalité, l'appartement était situé au 22 rue de Navarin. *Autre adresse liée au film : 28 boulevard des Capucines - Olympia.*
"Notre-Dame de Lorette"	House of Gucci (Ridley Scott, 2021)	Maurizio Gucci (Adam Driver), petit-fils et héritier du fondateur de la marque de luxe italienne Gucci, épouse Patrizia Reggiani (Lady Gaga), issue d'un milieu modeste, qui le pousse à prendre le contrôle de l'entreprise familiale. L'ambition débridée de cette dernière déclenche une spirale de trahison, de vengeance et de meurtre. *House of Gucci* s'inspire du livre "La Saga Gucci" de Sara Gay Forden paru en 2001. Le film n'a pas fait l'unanimité auprès des héritiers de Maurizio Gucci.	Lors de vacances à la neige, Patrizia offre des macarons à ses convives ; ils lui demandent où ceux-ci ont été achetés. Elle s'embarque dans un récit sur un voyage à Paris et un endroit charmant « *près de Notre-Dame de Lorette* » (Maurizio la reprend sur la prononciation).
57 rue Notre-Dame de Lorette	La Vie à l'envers (Alain Jessua, 1964)	Employé d'une petite agence immobilière, Jacques Valin (Charles Denner) mène une vie banale et sans histoire. Il découvre un jour le plaisir de la solitude ; son comportement change. Il perd son travail et sa compagne. Coupé de la routine, il plonge peu à peu dans une folie heureuse.	Jacques va jouer au flipper dans un café (café *Matisse* d'alors, actuel restaurant *Dame Charlotte*) après s'être fait licencier. Il descend ensuite la rue Notre-Dame-de-Lorette. *Autres adresses liées au film : 45 rue de la Rochefoucauld, place Blanche / 47 boulevard de Clichy, 19 boulevard Marguerite de Rochechouart, 2 rue Duperré, 42 rue Fontaine.*

45 rue Catherine de la Rochefoucauld	La Vie à l'envers (Alain Jessua, 1964)		Jacques, marié depuis 15 jours, a « *besoin de changer d'air* ». Il sort de chez lui, alors que son épouse menace de se suicider s'il part, et prend une chambre à l'hôtel de l'autre côté de la rue. *Autres adresses liées au film : 57 rue Notre-Dame de Lorette, place Blanche / 47 boulevard de Clichy, 19 boulevard Marguerite de Rochechouart, 2 rue Duperré, 42 rue Fontaine.*
BLANCHE			
16 rue Fontaine	Les 400 coups (François Truffaut, 1959)	Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud) a 14 ans. En classe, il ne cesse d'être puni. A la maison, ses parents se montrent indifférents à son égard. Un jour, Antoine fait l'école buissonnière avec un ami René (Patrick Auffray) ; il surprend sa mère dans les bras de son amant.	Antoine est parti vivre chez René. Ensemble, ils jouent aux sarbacanes depuis le toit du 16 rue Fontaine. En face au n°9, on peut apercevoir le bar de l'époque *Le Saint-Tropez*. *Autres adresses liées au film : 12 boulevard Montmartre, 4 place Gustave Toudouze, 53 avenue Trudaine, place Pigalle, 7 avenue Frochot.*
25 rue Fontaine	Monsieur Klein (Joseph Losey, 1976)	Sous l'Occupation, Robert Klein (Alain Delon), un marchand d'art qui profite des lois raciales de Vichy pour s'enrichir davantage, découvre qu'un homonyme juif est recherché. Il est peu à peu confondu avec celui-ci.	Klein assiste à un spectacle antisémite dans un cabaret. Le tournage eut lieu dans la salle de spectacle *La Nouvelle Eve*. NB : sous l'Occupation, la salle s'appelait *Les Folies Montmartre*.
25 rue Fontaine	Emily in Paris (SÉRIE créée par Darren Stard, diffusée depuis 2020)	L'américaine Emily Cooper (Lily Collins) accepte de déménager à Paris pour saisir une opportunité professionnelle. Elle découvre une ville qui la fait rêver, mais dont elle ne connaît pas les codes.	L'amie d'Emily, Mindy (Ashley Park), veut devenir chanteuse. Dans la saison 2, elle prend un emploi à *La Nouvelle Eve*, mais n'ayant pu présenter des papiers réguliers, reste "dame pipi". Sa carrière décolle dans la saison 3 lorsqu'elle se produit sur la scène de "*La Trompette bleue*", qui est en fait aussi dans la réalité l'établissement *La Nouvelle Eve*.
42 rue Fontaine	La Passante du Sans-Souci (Jacques Rouffio, 1982)	Paris, 1981. Max Baumstein (Michel Piccoli), président d'une ONG humanitaire, abat froidement un diplomate paraguayen. Il raconte à son épouse Lina (Romy Schneider) qu'enfant, dans l'Allemagne nazie, il a été recueilli par Elsa (également jouée par Romy Schneider) et Michel Wiener. Celui qu'il a abattu est un ancien diplomate nazi qui a assassiné ces derniers, le laissant traumatisé.	Max vient de comprendre sous quelle identité vit le nazi qui a tué le couple qui l'a recueilli. Il erre de nuit rue Fontaine et passe devant le théâtre *La Comédie de Paris* (42 rue Fontaine), se rappelant que s'y tenait un cabaret avant la guerre - il peut faire allusion à *La cabane cubaine*. NB : dans le livre, c'est la disparition du restaurant de nuit "*Rajah*", où chantait Elsa, que le narrateur relève. *Autre adresse liée au film : 7 rue du Faubourg Montmartre - Bouillon Chartier.*

42 rue Fontaine	La Vie à l'envers (Alain Jessua, 1964)	Employé d'une petite agence immobilière, Jacques Valin (Charles Denner) mène une vie banale et sans histoire. Il découvre un jour le plaisir de la solitude ; son comportement change. Il perd son travail et sa compagne. Coupé de la routine, il plonge peu à peu dans une folie heureuse.	Jacques travaille au 42 rue Fontaine, juste à côté de la boîte-dancing *La cabane cubaine*. *Autres adresses liées au film : 45 rue Catherine de la Rochefoucauld, place Blanche / 47 bd de Clichy, 57 rue Notre-Dame de Lorette, 2 rue Duperré, 19 bd Marguerite de Rochechouart.*
47 rue Fontaine	La Môme Pigalle (Alfred Rode, 1955)	Sortie de prison, Arlette (Claudine Dupuis) reprend son métier de vedette au cabaret "*L'arc en ciel*", où elle est surnommée "La Môme Pigalle". Elle a payé pour un hold-up de bijouterie mais a conservé les bijoux remis par son amant. Beaucoup de monde autour d'elle avance masqué pour récupérer les bijoux...	Un enquêteur se cache chez Arlette en se faisant passer pour un caïd ayant échappé à la police. Le lendemain matin, Arlette va acheter le journal rue Fontaine pour en savoir plus. *Autres adresses liées au film : place Pigalle, rue Pigalle.*
Rue Fontaine	Paris vu par, 20 ans après - rue Fontaine (Philippe Garrel, 1984)	Avec le court-métrage *Rue Fontaine*, Philippe Garrel participe au film collectif à sketches *Paris vu par, 20 ans après*. René (Jean-Pierre Léaud), désespéré après une rupture, rencontre Génie (Christine Boisson) et en tombe amoureux. Mais la jeune femme se suicide peu après leur rencontre. Le film est un clin d'œil (assez pessimiste) au *Paris vu par* réalisé par 6 cinéastes de la Nouvelle Vague en 1964.	René, sans le sou, déprimé, discute à la terrasse d'un café parisien avec son ami Louis (Philippe Garrel). Celui-ci lui propose de l'accompagner chez Génie, qu'il doit retrouver chez elle. Sortant du métro Saint-Georges, ils se rendent chez la jeune femme, rue Fontaine.
Rues Mansart et Fontaine (Studios Eclair, Epinay-sur-Seine)	En légitime défense (André Bertomieu, 1958)	Afin d'assurer la sécurité de son bar à Pigalle, "*A l'ami Pierrot*", Pierre Lambert dit Pierrot (Philippe Nicaud) paie la "protection" d'Albert le Caïd (Robert Dalban). Lorsque ce dernier envoie Bob (Pierre Mondy), son homme de main, annoncer qu'il augmente son tarif, Pierre refuse de se soumettre. Albert va chercher son enveloppe en personne, armé ; Pierre l'abat. Gustave Martinet (Bernard Blier), inspecteur à la PJ et ami de Pierrot enquête.	Le film s'ouvre de nuit à Pigalle (enseignes allumées rue Pigalle et place Pigalle). Le bar "*A l'ami Pierrot*" se situe rue Mansart, à côté du restaurant *A la cloche d'or* et du cabaret *La Nouvelle Eve* rue Fontaine. C'est justement à *La Nouvelle Eve* que la compagne de Pierrot (Maria Mauban) chante "Paris, ville de rêve" (« *Quand l'étranger vient visiter la France, c'est par Montmartre que toujours il commence...* »).

Au coin de la rue Mansart et de la rue Fontaine	Identité judiciaire (Hervé Bromberger, 1951)	Des femmes sont attaquées par un sadique qui les endort préalablement au curare. Le commissaire Basquier (Raymond Souplex) enquête.	Une prostituée entendue comme témoin (Marthe Mercadier) indique avoir vu, alors qu'elle se trouvait comme d'habitude au coin de la rue Mansart et de la rue Fontaine, son amie emmenée par un homme large d'épaules avant son attaque. *Autres adresses liées au film : 12 rue Victor Massé, rue Henry Monnier, rue Pigalle.*
41 rue de Douai	Une visite (François Truffaut, 1954)	Un jeune homme loue une chambre dans l'appartement d'une femme. Il tente de séduire cette dernière, et, face à son échec, remballe ses affaires ; la nuit envahit la place Blanche.	*Une visite* est le premier court-métrage de Truffaut, tourné rue de Douai, dans l'appartement de Jacques Doniol-Valcroze (co-créateur des "Cahiers du cinéma"). *« Tout cela n'était pas très bon »*, reconnaît plus tard Truffaut, soulagé que les copies aient été (quasi toutes) perdues. NB : le film, renié par Truffaut, est aujourd'hui non communicable au public.
Place Adolphe Max	Les Ripoux (Claude Zidi, 1984)	L'inspecteur René Boisrond (Philippe Noiret), vieux flic parisien roublard, reçoit comme partenaire un jeune policier idéaliste, François Lesbuche (Thierry Lhermitte). Très vite, celui-ci découvre les méthodes peu orthodoxes de René, faites d'arrangements et de petites magouilles.	Place Adolphe Max, alors qu'il est arrêté à un feu rouge, René apostrophe un bookmaker qui lui donne des pronostics hippiques. Il ne lui reste que 5 minutes pour placer ses paris. René monte sur les trottoirs de la place et fonce rue de Calais, rue Mansart, place Pigalle, place de Clichy... NB : Le film est un succès populaire et obtient les César des meilleur film, meilleur réalisateur, meilleur montage ; le mot ripoux/s entre même dans le dictionnaire. Il s'agit par ailleurs du premier film français à être adapté en jeu vidéo. *Autre adresse liée au film : place Kaspereit.*
26 rue de Calais / place Adolphe Max	Le Dernier Gang (Ariel Zeitoun, 2007)	Le film s'inspire de l'histoire du Gang des postiches, une équipe de braqueurs - déguisés - dans les années 1980.	Simon (Vincent Elbaz), tombé amoureux d'une jeune étudiante bourgeoise (Clémence Poésy), accepte de participer à un dernier casse. Dans le film, la banque se situe à l'angle de la place Adolphe Max et de la rue de Calais (actuelle adresse du siège de *Deezer*). Un employé parvient à donner l'alerte. La police envahit la place Adolphe Max.

Place Blanche (depuis Alger)	Pépé le Moko (Julien Duvivier, 1937)	Pépé le Moko (Jean Gabin), repris de justice, se réfugie avec sa bande dans la casbah d'Alger, aux ruelles labyrinthiques. Il y fait la connaissance de Gaby (Mireille Balin), dont il s'éprend passionnément et qui va malgré elle provoquer sa chute.	Pépé et Gaby évoquent un Paris fantasmé, systématiquement incarné par la Place Blanche. Fréhel chante aussi la nostalgie de Paris avec ces mots : « *Où est-il mon moulin de la place Blanche, mon tabac, mon bistrot du coin ?* »
Place Blanche / 47 boulevard de Clichy	La Vie à l'envers (Alain Jessua, 1964)	Employé d'une petite agence immobilière, Jacques Valin (Charles Denner) mène une vie banale et sans histoire. Il découvre un jour le plaisir de la solitude ; son comportement change. Il perd son travail et sa compagne. Coupé de la routine, il plonge peu à peu dans une folie heureuse.	Alors qu'il vient de se marier, Jacques quitte le repas de noces ; son épouse sort du bistrot avec lui, place Blanche. Ils vont au cinéma *Comoedia* voir un film d'horreur (à l'affiche : *Des filles pour un vampire*, Piero Regnoli, 1960). *Autres adresses liées au film : 45 rue Catherine de la Rochefoucauld, 57 rue Notre-Dame de Lorette, 2 rue Duperré, 42 rue Fontaine, 19 bd Marguerite de Rochechouart.*
57 boulevard de Clichy	Irma Vep (SÉRIE créée par Olivier Assayas, 2022)	Il s'agit de l'adaptation du film éponyme d'Olivier Assayas (1996), lui-même inspiré du film muet à épisodes *Les Vampires* (1915) de Louis Feuillade. Mira Harberg (Alicia Vikander), actrice américaine connue principalement pour ses rôles dans des blockbusters, arrive en France pour jouer le rôle d'Irma Vep – une femme fatale, bras droit du chef de la bande criminelle des Vampires – dans une série remake des *Vampires*.	Au fil de la série, Mira se glisse de plus en plus dans la peau d'Irma Vep ; elle acquiert même des pouvoir fantastiques. Cherchant à s'infiltrer chez le réalisateur de la série en cours qui ne donne plus de nouvelle, elle marche telle une féline sur les toits de Paris, notamment ceux faisant face au Moulin rouge — S1E7.
77 boulevard de Clichy - Lycée Jules Ferry	Diabolo menthe (Diane Kurys, 1977)	Paris, 1963. Les sœurs Weber (Anne, 13 ans, et Frédérique, 15 ans), effectuent leur rentrée dans un lycée pour jeunes filles. Le film raconte les pérégrinations de ces adolescentes dissipées dans un contexte de rigueur morale et de troubles politiques.	De très nombreuses scènes sont tournées à l'intérieur du collège-lycée Jules Ferry et à ses abords immédiats. NB : Diane Kurys s'inspire notamment pour le film de souvenirs personnels (elle-même a effectué sa scolarité au lycée Ferry de la 6^{e} à la 1^{e}) et de mauvais coups de jeunesse racontés par ses amis du Splendid. Le film fut récompensé par le prix Louis Delluc.

81 boulevard de Clichy	Maigret à Pigalle (Mario Landi, 1966)	Une nuit Arlette (José Greci), strip-teaseuse au Picrate, a entendu des clients projeter d'assassiner une comtesse. Elle est ivre et s'endort au commissariat ; le lendemain, elle se rétracte. Quand Arlette rentre chez elle, elle est étranglée sous sa douche. Peu après, une comtesse est assassinée à son tour. Maigret (Gino Cervi) mène l'enquête. Le film est adapté du roman de Simenon "Maigret au Picratt's" (1951).	Alors qu'il déjeune au restaurant *Charlot*, 81 boulevard de Clichy (au niveau de l'actuel *Five guys*), Maigret (Gino Cervi) apprend qu'une comtesse a été assassinée chez elle place Gustave Toudouze, juste à côté de chez Arlette. *Autres adresses liées au film : 60 rue Pigalle, 29 rue Clauzel, place Kaspereit, place Gustave Toudouze.*
Boulevard de Clichy	La Passion van Gogh (Dorota Kobiela, Hugh Welchman, 2017)	En 1891 à Arles, le facteur Joseph Roulin demande à son fils Armand de remettre une lettre à Théo van Gogh, le frère du peintre Vincent van Gogh qui s'est donné la mort. Armand part à la recherche de Théo à Paris. Dans ce film multiprimé, l'animation est effectuée à partir des toiles du peintre, copiées et modifiées de manière à composer chaque image du film.	Armand arrive à Paris. Représenté dans le tableau "Boulevard de Clichy" de Vincent van Gogh, il part de la place Blanche, d'où la toile a été peinte, et se dirige vers l'ouest, boulevard de Clichy. Plus tard dans le film, *Le Tambourin*, café-restaurant situé au 62 boulevard de Clichy, que van Gogh décora, est également représenté.
84 rue de Clichy (prise de vues réelles et Studios Franstudio, Saint-Maurice)	La Tête contre les murs (Georges Franju, 1959)	François (Jean-Pierre Mocky) tente, pour rembourser ses dettes, de voler son père, un ténor du barreau. Celui-ci le fait interner dans un asile psychiatrique où prévalent les méthodes autoritaires. Après une tentative ratée, François parvient à s'évader avec l'aide d'un malfrat interné qui se cache dans l'asile.	Après son évasion, François se rend dans un cercle de jeux au pied de la Butte Montmartre, recommandé par son complice, pour s'y faire embaucher (l'*Académie de billard* du 84 rue de Clichy). NB : c'est en le voyant dans ce film que Truffaut a un coup de cœur pour l'acteur Aznavour, et qu'il décide de le faire tourner dans *Tirez sur le pianiste*.
84 rue de Clichy	Le Cinéma de papa (Claude Berri, 1971)	Le film est la pièce maîtresse d'un roman familial que Claude Berri écrit sous la forme d'une série de films, entre autobiographie et autofiction ; il couvre la vie de la famille Langmann de 1946 à 1962. Dans un Paris à peine libéré, le petit Claude grandit dans une famille juive rescapée de la Shoah. Préférant les filles, le cinéma et le billard à l'arithmétique, il va choisir de devenir acteur plutôt que de succéder à son père, modeste artisan fourreur dans le quartier du faubourg Poissonnière.	À l'*Académie de billard*, Claude peaufine son jeu plutôt que d'aller en classe. Il est rejoint par un camarade qui cherche un lieu où perdre son pucelage. Plus loin dans le film, Claude, qui écrit désormais des scénarios mêlant ses souvenirs à la fiction, met en scène le lieu : lorsque son père vient le récupérer et l'entraîne dehors avec autorité, le petit Claude hurle sa détestation du métier de fourreur en révélant qu'il n'a pas vraiment eu le certificat d'études. *Autre adresse liée au film : rue du Faubourg Poissonnière.*

84 rue de Clichy	Le Marginal (Jacques Deray, 1983)	Placé à la tête de la brigade des stupéfiants à Marseille, le commissaire Jordan (Jean-Paul Belmondo) est déterminé à mettre sous les verrous le baron de la drogue Sauveur Mecacci. Véritable tête brûlée employant des "méthodes de marginal", il s'attire les foudres de ses supérieurs et est muté dans un "placard à balais" au commissariat du 9e arrondissement de Paris. Ne perdant pas son objectif, il continue son enquête sur le truand, qui sévit également dans la capitale.	Au début et à la fin du film, Sauveur Mecacci s'entraîne au billard dans la salle du 84 rue de Clichy. *Autres adresses liées au film : Pigalle, Cité Bergère.*
84 rue de Clichy	L'Armée du crime (Robert Guédiguian, 2009)	Pendant l'Occupation, Missak Manouchian (Simon Abkarian), ouvrier, poète et intellectuel arménien, prend la tête d'un groupe de résistants.	Dans une salle de billard à l'arrêt, Missak Manouchian reçoit l'ordre de former un groupe de Résistants.
84 rue de Clichy	Les Bien-aimés (Christophe Honoré, 2011)	Le film suit, des années 1960 aux années 2000, la vie amoureuse de Madeleine (Ludivine Sagnier puis Catherine Deneuve) et de sa fille Véra (Chiara Mastroianni) entre Paris, Prague, Londres et Montréal.	Madeleine, mariée au gendarme François, retrouve son amour de jeunesse et père de sa fille, le tchèque Jaromil. À l'*Académie de billard* Clichy-Montmartre, ils évoquent leur fille en chanson (« *Les chiens ne font pas des chats* ».
Place de Clichy	Les 400 coups (François Truffaut, 1959)	Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud) a 14 ans. En classe, il ne cesse d'être puni. À la maison, ses parents se montrent indifférents à son égard. Un jour, Antoine fait l'école buissonnière avec un ami René (Patrick Auffray) ; il surprend sa mère dans les bras de son amant.	Lors de son escapade, Antoine se rend à la fête foraine boulevard de Clichy et, en repartant, surprend sa mère et son amant devant le métro de la place de Clichy. *Autres adresses liées au film : 4 place Gustave Toudouze, 53 avenue Trudaine, 12 boulevard Montmartre, 7 avenue Frochot, église de la Sainte-Trinité, 16 rue Fontaine, 41 rue de Douai, place Pigalle.*
Place de Clichy	Baisers volés (François Truffaut, 1968)	Le film est le 3e volet de la saga Doinel (*après Les 400 coups* et *Antoine et Colette*). Antoine (Jean-Pierre Léaud) a 24 ans ; il est réformé de l'armée, où il s'était engagé. Tour à tour veilleur de nuit, détective privé, employé dans un magasin de chaussures, c'est un éternel instable, aussi bien dans sa vie professionnelle qu'affective.	Tout juste réformé, Antoine traverse la place de Clichy au pas de course (du 9e au 17e) pour honorer la promesse qu'il a faite à ses collègues de régiment : « *baiser pour eux* » à 17 heures tapantes !

TRINITÉ – NOUVELLE ATHÈNES			
16 rue Chaptal - Musée de la Vie romantique	Emily in Paris (SÉRIE créée par Darren Stard, diffusée depuis 2020)	L'américaine Emily Cooper (Lily Collins) accepte de déménager à Paris pour saisir une opportunité professionnelle. Elle découvre une ville qui la fait rêver, mais dont elle ne connaît pas les codes.	Emily aide Gabriel à trouver l'endroit parfait où demander Camille en mariage. Ils visitent notamment le Musée de la Vie romantique (qui ne convient pas) — S3E9.
39 rue La Bruyère	Le Locataire (Roman Polanski[1], 1976)	Trelkovsky (Polanski) visite un appartement vacant pour le louer. Lors de la visite, la concierge lui apprend que Simone Choule, l'ancienne locataire, a voulu se suicider sans raison apparente, en se jetant de la fenêtre de l'appartement. Après le décès de cette dernière, il emménage. Les habitants tiennent particulièrement au calme et à la respectabilité de l'immeuble. Trelkovsky se met à imaginer que tous ses voisins le poussent à son tour au suicide. Le film est adapté du roman "Le Locataire chimérique" de Roland Topor (1964).	Le tournage s'est déroulé à Paris, notamment au 39 rue La Bruyère pour filmer l'immeuble au cœur de l'intrigue, et aux Studios Éclair d'Épinay-sur-Seine, où l'immeuble a été reconstitué. NB : Comme il n'était pas possible de construire plus de deux étages en studio, on utilisa un miroir à la base pour donner l'illusion que l'immeuble en avait quatre. Pierre Guffroy reçut pour ce film le César du meilleur décor.
Cité Monthiers (studios de Billancourt)	Le Sang d'un poète (Jean Cocteau, 1932)	Sur l'injonction d'une statue douée de vie, un poète plonge dans un miroir et découvre, de l'autre côté, un monde étrange et fascinant.	Cocteau a demandé à son décorateur de reconstituer la cité Monthiers sous la neige aux studios de Billancourt, afin de tourner la scène de bataille de boules de neige menée par l'élève Dargelos, qui ouvre son roman "Les Enfants terribles". NB : Jean-Pierre Melville représente également la scène de boules de neige Cité Monthiers au début de son film *Les Enfants terribles*.
14 rue Catherine de la Rochefoucauld – Musée Gustave Moreau	Police Python 357 (Alain Corneau, 1976)	L'inspecteur Marc Ferrot (Yves Montand) mène l'enquête sur un meurtre dont il est le principal suspect.	Marc Ferrot et Sylvia Leopardi (Stefania Sandrelli), qui ont une relation clandestine, visitent le musée Gustave Moreau. Devant la toile *Jupiter et Sémélé*, qui évoque indirectement le triangle amoureux, Marc propose la vie commune à sa compagne. La caméra survole le personnage ensanglanté de Sémélé, préfigurant le meurtre de Sylvia…

15 rue Blanche - Théâtre de Paris	Des pissenlits par la racine (Georges Lautner, 1964)	À sa sortie de prison, Pom Chips (Gianni Musy) n'a qu'une idée en tête : se venger de Jockey-Jack (Louis de Funès), qui lui a ravi la blonde Rockie la Braise (Mireille Darc). Alerté, Jockey-Jack s'est réfugié chez son cousin, Jérôme Martinet, dans les coulisses d'un théâtre. Pom Chips finit par le retrouver. Dans la bagarre qui s'ensuit, Jockey Jack tue Pom Chips et cache le corps dans l'étui de la contrebasse de Jérôme. Or la victime détenait le ticket de tiercé gagnant d'un ami... Celui-ci se met à le chercher. Le film est à la fois une adaptation du roman de Clarence Weff, "Y'avait un macchabée" (1962), et une parodie de *Three Strangers* de Jean Negulesco, un film noir américain sorti en France en 1947.	Le début du film se passe dans les coulisses d'un théâtre. Il s'agit du Théâtre de Paris, 15 rue Blanche ; s'y joue la pièce loufoque "La Lune dans la bière".
Place d'Estienne d'Orves / rue Blanche (II)	C'était un rendez-vous (Claude Lelouch, 1976)	Un homme (Lelouch, qu'on n'aperçoit qu'à la fin) conduit à toute allure dans les rues de Paris, de la porte Dauphine au parvis du Sacré-Cœur, pour rejoindre sa bien-aimée.	Le chauffeur prend l'avenue de l'Opéra, en partie à contre-sens, et passe à l'est du Palais Garnier pour rejoindre la rue de la Chaussée d'Antin. Il roule jusqu'à la place d'Estienne d'Orves, prend la rue Blanche, tourne rue Jean-Baptiste Pigalle, monte jusqu'à la place Pigalle. NB : le film de 7 minutes et 52 secondes a été réalisé en un seul plan séquence, filmé depuis l'avant d'une voiture au petit matin (5h30) le 15 août 1976.
Place d'Estienne d'Orves	De battre mon cœur s'est arrêté (Jacques Audiard, 2005)	À 28 ans, Thomas (Romain Duris) semble marcher sur les traces de son père (Niels Arestrup), un marchand de biens véreux et irresponsable. Une rencontre fortuite le pousse à croire qu'il pourrait devenir le pianiste concertiste qu'il rêvait d'être, dans les pas de sa mère. Sans cesser ses activités, il prépare une audition. Le film est un remake de *Mélodie pour un tueur* (*Fingers*) de James Toback (1978).	Le père de Thomas a été agressé par des escrocs russes. Thomas le récupère sous un abribus devant le square d'Estienne d'Orves et le raccompagne chez lui. NB : le film a reçu 8 César, dont celui du meilleur film et celui du meilleur réalisateur.

Eglise de la Sainte-Trinité / Square d'Estienne d'Orves	Les 400 coups (François Truffaut, 1959)	Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud) a 14 ans. En classe, il ne cesse d'être puni. A la maison, ses parents se montrent indifférents à son égard. Un jour, Antoine fait l'école buissonnière avec un ami René (Patrick Auffray) ; il surprend sa mère dans les bras de son amant.	Antoine prétend qu'il a été absent de l'école parce que… sa mère est morte. Son mensonge est découvert, il fugue pour ne pas affronter la colère parentale. Après avoir erré la nuit dans les rues, Antoine arrive à l'église de la Trinité. Il escalade les marches pour se débarbouiller à la fontaine gelée, avant de repartir côté place d'Estienne d'Orves. *Autres adresses liées au film : 4 place Gustave Toudouze, 53 avenue Trudaine, 12 boulevard Montmartre, 7 avenue Frochot, 16 rue Fontaine, 41 rue de Douai, place de Clichy, place Pigalle.*
63 rue Saint-Lazare	La Vérité sur Charlie (Jonathan Demme, 2002)	De retour de vacances, Regina (Thandie Newton), en instance de divorce après 3 mois de mariage, apprend la mort de son mari Charlie. Elle découvre que celui-ci avait détourné plus de 6 millions de dollars. Suspectée par la police et les anciens complices de son mari, elle ne sait plus où donner de la tête. C'est alors que Joshua Peters, un séduisant célibataire rencontré pendant ses vacances (Mark Wahlberg), lui vient en aide. Le film est un remake du film *Charade* de Stanley Donen (1963).	Si le générique de début localise sur une carte l'Hôtel Langlois dans le 6e arrondissement de Paris, c'est à l'*Hôtel Langlois* du 63 rue Saint-Lazare que loge Regina. Le lieu, qui portait alors dans la réalité le nom d'*Hôtel des Croisés*, a conservé le nom de *Langlois* après le tournage. NB : le réalisateur a voulu dans ce film rendre un hommage à la Nouvelle vague. Il y fait apparaître Charles Aznavour, Anna Karina, ou encore Agnès Varda, et donne à l'hôtel - à l'enseigne omniprésente dans le film - le nom du célèbre fondateur de la Cinémathèque Henri Langlois. *Autre adresse liée au film : passage Jouffroy.*
VOIES IMAGINAIRES			
"18 square d'Anvers"	Baisers volés (François Truffaut, 1968)	Le film est le 3e volet de la saga Doinel (après *Les 400 coups* et *Antoine et Colette*). Antoine (Jean-Pierre Léaud) a 24 ans ; il est réformé de l'armée, où il s'était engagé. Tour à tour veilleur de nuit, détective privé, employé dans un magasin de chaussures, c'est un éternel instable, aussi bien dans sa vie professionnelle qu'affective.	Antoine est censé habiter au 18 square d'Anvers, mais l'adresse n'existe pas. Un panoramique du Sacré Cœur à la rue de Steinkerque, suivi d'un zoom sur une fenêtre extérieure, place sa chambre au dernier étage du 15 rue de Steinkerque (18e). Pour autant, les scènes tournées en intérieur, notamment celle où Doinel observe le Sacré Cœur depuis sa fenêtre, sont tournées au 39 boulevard de Rochechouart (à *L'Avenir Hôtel*).

"Impasse Bertholon"	Le Prénom (Alexandre de La Patellière et Matthieu Delaporte, 2012)	Au cours d'un dîner, l'un des convives (Patrick Bruel) annonce que son épouse et lui vont appeler leur fils à naître Adolphe. Cette déclaration provoque une violente dispute. De fil en aiguille, des ressentiments et non-dits sont révélés et des règlements de compte ont lieu. Le film est adapté de la pièce de théâtre éponyme.	Une voix off plante le décor au début du film : le dîner a lieu "*impasse Bertholon dans le 9e arrondissement*" (la voie n'existe pas). On suit le parcours fantaisiste d'un livreur de pizzas, qui doit effectuer une livraison dans ladite impasse : *« Jean-Jacques devra traverser un véritable enfer. Il passera d'abord dans la rue La Bruyère, grand auteur français mort d'apoplexie dans d'atroces souffrances, seul, pauvre et abandonné.* *Il s'engagera rue Lamartine, un autre grand auteur français mort d'apoplexie dans d'atroces souffrances, seul, pauvre et abandonné.* *Jean-Jacques tournera rue Hippolyte Lebas, l'architecte de la prison de la Petite Roquette, ou l'on enfermait les condamnés à mort avant l'exécution.* *Il remontera la rue des Martyrs, et aboutira rue Saint- Georges, célèbre martyr, qui fut ébouillanté, pelé comme une tomate, avant d'être écartelé, broyé sous une roue, puis décapité.* *Alors c'est vrai, en arrivant impasse Bertholon, du nom du physicien peu connu car mort foudroyé durant une de ses 1res expériences, Jean-Jacques pourrait voir dans ce parcours un mauvais présage, et être tenté de faire demi-tour. »* NB : le film a été tourné dans un appartement haussmannien entièrement reconstitué en studio à Bry-sur-Marne. NB 2 : l'immeuble a pour codes d'entrée "Marignan-Austerlitz", soit 1515 puis 1805 (à comparer avec le film *Le temps de l'aventure*). NB 3 : la localisation sur la carte en ligne est imaginaire.

"Rue Henri Siriez"	Le Temps de l'aventure (Jérôme Bonnell, 2013)	Dans le train de Calais à Paris, Alix (Emmanuelle Devos), comédienne, croise le regard triste d'un inconnu (Gabriel Byrne). Elle ressent l'irrésistible besoin de le revoir.	Alix se rend chez sa sœur Diane, pour lui emprunter un peu d'argent. Après avoir emprunté la rue Bellefond, elle doit franchir la grille d'une rue privée, bourgeoise et très arborée dans le 9e arrondissement : la rue imaginaire Henri Siriez (du nom peu connu d'un ingénieur agronome, haut fonctionnaire favorable en son temps à l'utilisation de produits phytosanitaires). Alix finit par se disputer avec Diane - donneuse de leçons, adepte de yoga et de techniques de bien-être - qu'elle qualifie de "vitrine sociale". NB : la scène a été tournée devant la Cité des fleurs côté rue de La Jonquière, dans le 17e arrondissement. NB 2 : le code d'entrée dans la résidence est "Grippe espagnole - guerre d'Algérie", soit 1854 (à comparer avec le film *Le Prénom*). NB 3 : la localisation sur la carte est imaginaire.

[1] Il est rappelé que le réalisateur a été condamné pour viol sur mineure par la justice américaine.

ANNEXE – D'AUTRES ADRESSES LIÉES À L'AUDIOVISUEL DANS LE 9e

I. PRODUCTION, DISTRIBUTION, EXPLOITATION DE SALLES

PATHE CINEMAS FRANCE / LES FILMS DES TOURNELLES, LIAISON CINEMATOGRAPHIQUE… – 1, rue Meyerbeer

II. PRODUCTION

AUTOUR DE MINUIT – 21, rue Henry Monnier

CAIMAN PRODUCTIONS – 16, rue Bleue (films pour le cinéma)

CINEFRANCE STUDIOS / INTERNATIONAL / SÉRIES / PLUS – 18, rue Jean-Baptiste Pigalle (cinéma et télévision)

ELZEVIR FILMS / & CIE – 14, rue Drouot (cinéma et télévision)

GRAND BAZAR – 31, rue Chaptal (films institutionnels et publicitaires)

HAUT ET COURT / DOC / TV – 38, rue des Martyrs (cinéma et télévision)

JOUR 2 FETE PRODUCTION – 16, rue Frochot (films pour le cinéma)

LES FILMS D'ICI / 2 – 5, rue Geoffroy-Marie (films et programmes pour la télévision)

LES PRODUCTIONS DU GOLEM – 24, rue La Bruyère (films et programmes pour la télévision)

PASSIONFILMS – 47, rue de Douai (films et programmes pour la télévision)

SATELLITE (MY LOVE) – 127, rue du Faubourg Poissonnière (films institutionnels et publicitaires)

S'IMAGINE FILMS – 37, rue La Fayette (films et programmes pour la télévision)

THE JOKERS FILMS – 16, rue Notre-Dame-de-Lorette (films pour le cinéma)

UNIVERSAL PICTURES INTERNATIONAL FRANCE – 50, boulevard Haussmann

III. DISTRIBUTION

AUTOUR DE MINUIT – 21, rue Henry Monnier

CINEFRANCE STUDIOS – 18, rue Jean-Baptiste Pigalle

EURO VIDEO INTERNATIONAL – 14, boulevard Montmartre

HAUT ET COURT DISTRIBUTION – 38, rue des Martyrs

JOUR 2 FETE, THE PARTY FILM SALES – 16, rue Frochot

UNIVERSAL PICTURES INTERNATIONAL FRANCE – 50, boulevard Haussmann

IV. DEVELOPPEMENT DES CONTENUS FRANÇAIS DE NETFLIX

NETFLIX SERVICES FRANCE – 11, place Edouard VII (films, séries, documentaires…)

V. PROMOTION DU CINEMA FRANÇAIS DANS LE MONDE

UNIFRANCE (association) – 13, rue Henner

VI. SOCIETE DE PROTECTION D'ŒUVRES ET DE REDISTRIBUTION DES DROITS D'AUTEUR

SACD – Société des auteurs et compositeurs dramatiques (répertoire de la fiction télévisuelle, des œuvres d'animation et du cinéma) – 7, rue Ballu

VII. RESTAURATION DE L'ENREGISTREMENT SONORE

SOFRESON – 18, rue Jean-Baptiste Pigalle

VIII. NUMÉRISATION ET RESTAURATION DE FILMS ET ARCHIVES VISUELLES

LA BOUTIQUE BLEUE – 24, rue La Bruyère

IX. CONSERVATION ET DIFFUSION DE FILMS, EDUCATION A L'IMAGE

CENTRE AUDIOVISUEL SIMONE DE BEAUVOIR – 28, place Saint-Georges (documents audiovisuels sur les droits, luttes et créations de femmes)

X. ORGANISATION DU FESTIVAL HENRI LANGLOIS

ASSOCIATION HENRI LANGLOIS – 15, avenue Trudaine (journées de projections thématiques)

MAIS AUSSI…

LA LOGE *– 17, rue Condorcet (boutique dédiée à la vente de vêtements issus de tournages de films et de séries)*

PLAKAT *– 20, rue Pierre Fontaine (édition d'affiches en édition limitée, inspirées de films cultes et imprimées sur papier d'art)…*

ET QUELQUES ADRESSES DE SOCIETES QUI ONT DISPARU DU 9e :

- *Le Film d'art – 4, rue Charras (production)*
- *Compagnie générale des Etablissements Pathé frères – 30, boulevard des Italiens (siège) ; Pathé Consortium cinéma – 5, rue du Faubourg Poissonnière (siège)*
- *Universal Films – 12, rue de la Tour des Dames (bureaux)*
- *Agence générale cinématographiques – 16, rue de la Grange Batelière (distribution)*
- *Compagnie universelle cinématographique – 40, rue Vignon (production, distribution)*
- *Super-Film – 8 bis, Cité Trévise (production, distribution)*
- *Luna Film – 18, rue Ballu (production)*
- *Société française des films Métropole – 54 et 56 rue Richer puis 20, boulevard Poissonnière (production)*
- *Pax Film – 34, rue de la Victoire (production)*
- *Les Grands spectacles cinématographiques – 3, rue du Cardinal Mercier (production, distribution)*
- *Metro-Goldwyn-Mayer (MGM) – 37, rue Condorcet (siège et auditorium de doublage)*
- *Films Paramount – 1, rue Meyerbeer (siège)…*

ANNEXE 2 – SÉLECTION DE FILMS, SÉRIES, DOCUMENTAIRES PRÉSENTANT UN LIEN AVEC LE 9e

FILMS, VUES, COURT-MÉTRAGES

9 mois ferme (Albert Dupontel, 2013)

17, rue Bleue (Chad Chenouga, 2001)

56, rue Pigalle (Willy Rozier, 1949)

102 Dalmatiens (Kevin Lima, 2000)

À bout de souffle (Jean-Luc Godard, 1960)

Adieu Philippine (Jacques Rozier, 1962)

Adopte un veuf (François Desagnat, 2016)

Allô Berlin ? Ici Paris ! (Julien Duvivier, 1932)

Alphaville, une étrange aventure de Lemmy Caution (Jean-Luc Godard, 1965)

Anastasia (Don Bluth Gary Goldman, 1997)

Ariane / Love in the afternoon (Billy Wilder, 1957)

Arsène Lupin (Jean-Paul Salomé, 2004)

Arsène Lupin contre Arsène Lupin (Edouard Molinaro, 1962)

Attila Marcel (Sylvain Chomet, 2013)

Avenue de l'Opéra (Alice Guy, 1900)

Avenue de l'Opéra en marchant à reculons (Georges Demenÿ, 1896)

Baisers volés (François Truffaut, 1968)

Ballerina (Eric Summer et Eric Warin, 2016)

Befikre (Aditya Chopra, 2016)

Bis (Dominique Farrugia, 2015)

Bob le flambeur (Jean-Pierre Melville, 1956)

Boulevard (Julien Duvivier, 1960)

C'était un rendez-vous (Claude Lelouch, 1976)

Cavalcade (Steve Suissa, 2025)

Chocolat (Roschdy Zem, 2016)

Cloclo (Florent-Emilio Siri, 2012)

Couleurs de l'incendie (Clovis Cornillac, 2022)

De battre mon cœur s'est arrêté (Jacques Audiard, 2005)

Da Vinci Code (Ron Howard, 2006)

Dépression et des potes (Arnaud Lemort, 2012)

Dilili à Paris (Michel Ocelot, 2018)

Diva (Jean-Jacques Beineix, 1981)

Domicile conjugal (François Truffaut, 1970)

Dossier secret / Mr Arkadin (Orson Welles, 1955)

Drôle de frimousse / Funny face (Stanley Donen, 1957)

Du rififi chez les hommes (Jules Dassin, 1955)

Eden à l'ouest (Costa-Gavras, 2009)

Elle boit pas, elle fume pas, elle drague pas, mais… elle cause ! (Michel Audiard, 1970)

En corps (Cédric Klapisch, 2022)

En légitime défense (André Bertomieu, 1958

Enigme aux Folies Bergère (Jean Mitry, 1959)

Entr'acte (René Clair, 1924)

Fanfan (Alexandre Jardin, 1993)

Faubourg Montmartre (Raymond Bernard, 1931)

Folies Bergère / Un soir au music-hall (Henri Decoin, 1957)

Frantic (Roman Polanski, 1988)

Frantz (François Ozon, 2016)

Gas-oil (Gilles Grangier, 1955)

Hommes, femmes : mode d'emploi (Claude Lelouch, 1996)

House of Gucci (Ridley Scott, 2021)

Hugo Cabret (Martin Scorsese, 2011)

Identité judiciaire (Hervé Bromberger, 1951)

J'accuse (Roman Polanski, 2019)

Jardins en automne (Otar Iosseliani, 2006)

Je vais bien, ne t'en fais pas (Philippe Lioret, 2006)

John Wick : chapitre 4 (Chad Stahelski, 2023)

Juve contre Fantômas (Louis Feuillade, 1913)

L'Amour à la mer (Guy Gilles, 1965)

L'Amour dure trois ans (Frédéric Beigbeder, 2012)

L'Amour l'après-midi (Éric Rohmer, 1972)

L'Armée du crime (Robert Guédiguian, 2009)

L'Art d'aimer (Emmanuel Mouret, 2011)

L'Écume des jours (Michel Gondry, 2013)

L'Effet d'un rayon de soleil (Jean Gourguet et Georges Péclet, 1929)

L'Enquête corse (Alain Berberian, 2004)

L'Histoire de Souleymane (Boris Lojkine, 2024)

L'Homme des Folies Bergère (Marcel Achard, Roy Del Ruthr, 1935)

L'Ibis rouge (Jean-Pierre Mocky, 1975)

L'Importance d'être Constant (Oliver Parker, 2002)

La Belle Saison (Catherine Corsini, 2015)

La Bête (Bertrand Bonello, 2023)

La Boum 2 (Claude Pinoteau, 1982)

La Double Vie de Véronique (Krzysztof Kieslowski, 1991)

La Fête à Henriette (Julien Duvivier, 1952)

La Fille du 14 Juillet (Antonin Peretjatko, 2013)

La Foule sur la place de l'Opéra (film Lumière - opérateur Alexandre Promio, 1896)

La Grande Vadrouille (Gérard Oury, 1966)

La Lutte des classes (Michel Leclerc, 2019)

La Môme (Olivier Dahan, 2007)

La Môme Pigalle (Alfred Rode, 1955)

La Passante du Sans-Souci (Jacques Rouffio, 1982)

La Passion van Gogh (Dorota Kobiela, Hugh Welchman, 2017)

La Revue des revues (Joe Francis, 1927)

La Scoumoune (José Giovanni, 1972)

La Tête contre les murs (Georges Franju, 1959)

La Totale ! (Claude Zidi, 1991)

La Traversée de Paris (Claude Autant-Lara, 1956)

La Venue de l'avenir (Cédric Klapisch, 2025)

La Vérité si je mens ! Les débuts (Michel Munz et Gérard Bitton, 2019)

La Vérité sur Charlie (Jonathan Demme, 2002)

La Vie à l'envers (Alain Jessua, 1964)

La Vie devant soi (Moshé Mizrahi, 1977)

Laissez-passer (Bertrand Tavernier, 2002)

Landru (Claude Chabrol, 1963)

Le Bal des actrices (Maïwenn, 2009)

Le Bon et les méchants (Claude Lelouch, 1976)

Le Cinéma de papa (Claude Berri, 1971)

Le Consentement (Vanessa Filho, 2023)

Le Coup du parapluie (Gérard Oury, 1980)

Le Dernier Métro (François Truffaut, 1980)

Le Désert de Pigalle (Léo Joannon, 1958)

Le Diable s'habille en Prada (David Frankel, 2006)

Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain (Jean-Pierre Jeunet, 2001)

Le Fantôme de l'Opéra (Rupert Julian, 1925)

Le Fantôme de l'Opéra (Arthur Lubin, 1943)

Le Fantôme de l'Opéra (Dario Argento, 1998)

Le Fantôme de l'Opéra (Joel Schumacher, 2004)

Le Fantôme du Moulin Rouge (René Clair, 1925)

Le Grand Blond avec une chaussure noire (Yves Robert, 1972)

Le Grand Pardon (Alexandre Arcady, 1982)

Le Prénom (Alexandre de La Patellière et Matthieu Delaporte, 2012)

Le Dernier Gang (Ariel Zeitoun, 2007)

Le Locataire (Roman Polanski, 1976)

Le Marginal (Jacques Deray, 1983)

Le Père Noël est une ordure (Jean-Marie Poiré, 1982)

Le Petit Nicolas (Laurent Tirard, 2009)

Le Pompier des Folies Bergère (réalisateur inconnu, 1928)

Le Pont du Nord (Jacques Rivette, 1981)

Le Processus de paix (Ilan Klipper, 2023)

Le Raid Paris-Monte-Carlo en deux heures (Georges Méliès, 1905)

Le Répondeur (Fabienne Godet, 2025)

Le Roman d'un tricheur (Sacha Guitry, 1936)

Le Salaire de la peur (Henri-Georges Clouzot, 1953)

Le Soupirant (Pierre Etaix, 1963)

Le Tableau volé (Pascal Bonitzer, 2024)

Le Temps de l'aventure (Jérôme Bonnell, 2013)

Le Transporteur (Louis Leterrier et Corey Yuen, 2002)

Le Voyou (Claude Lelouch, 1970)

Les 400 coups (François Truffaut, 1959)

Les Apprentis (Pierre Salvadori, 1995)

Les Aristochats (Wolfgang Reitherman, 1970)

Les Bien-aimés (Christophe Honoré, 2011)

Les Brigades du Tigre (Jérôme Cornuau, 2006)

Les Chaussons rouges (Michael Powell et Emeric Pressburger, 1948)

Les Chinois à Paris (Jean Yanne, 1974)

Les Clowns (Federico Fellini, 1971)

Les Derniers Parisiens (Hamé Bourokba et Ekoué Labitey, 2016)

Les Émotifs anonymes (Jean-Pierre Améris, 2010)

Les Enfants terribles (Jean-Pierre Melville, 1950)

Les Femmes du square (Julien Rambaldi, 2022)

Les Grandes vacances (Jean Girault, 1967)

Les Hommes préfèrent les blondes (Howard Hawks, 1953)

Les Jolies Choses (Gilles Paquet-Brenner, 2000)

Les Moutons de Panurge (Jean Girault, 1961)

Les Parisiennes - *Ella* (Jacques Poitrenaud, 1962)

Les Poupées russes (Cédric Klapisch, 2005)

Les Ripoux (Claude Zidi, 1984)

Les Rois mages (Bernard Campan et Didier Bourdon, 2001)

Les Schtroumpfs 2 (Raja Gosnell, 2013)

Les Trois font la paire (Sacha Guitry et Clément Duhour, 1957)

Les Infaillibles (Frédéric Forestier, 2023 - Prime video)

Les Uns et les autres (Claude Lelouch, 1981)

Les Veinards - *Le gros lot* (Jack Pinoteau, Philippe de Broca, Jean Girault, 1963)

Libre (Mélanie Laurent, 2024 – Prime video)

Lucky Jo (Michel Deville, 1964)

Ma femme s'appelle Maurice (Jean-Marie Poiré, 2002)

Ma Mère, Dieu et Sylvie Vartan (Ken Scott, 2025)

Maigret à Pigalle (Mario Landi, 1966)

Main dans la main (Valérie Donzelli, 2012)

Marathon man (John Schlesinger, 1976)

Marius (Marcel Pagnol, 1931)

Marcel et Monsieur Pagnol (Sylvain Chomet, 2025)

Marguerite de la nuit (Claude Autant-Lara, 1956)

Marie-Antoinette (Sofia Coppola, 2006)

Masculin féminin (Jean-Luc Godard, 1966)

Mensch (Steve Suissa, 2009)

Micmacs à tire-larigot (Jean-Pierre Jeunet, 2009)

Midnight in Paris (Woody Allen, 2011)

Mission : Impossible - Fallout (Christopher McQuarrie, 2018)

Mon inconnue (Hugo Gélin, 2019)

Monsieur Aznavour (Mehdi Idir et Grand Corps Malade, 2024)

Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran (François Dupeyron, 2003)

Monsieur Klein (Joseph Losey, 1976)

Moulin Rouge ! (Baz Luhrmann, 2001)

Nantas (Émile-Bernard Donatien, 1925)

Neige (Jean-Henri Roger et Juliet Berto, 1982)

Noureev / The White Crow (Ralph Fiennes, 2019)

Nouvelle Vague (Richard Linklater, 2025)

Obsession (Jean Delannoy, 1954)

Onésime horloger (Jean Durand, 1912)

Ouvert la nuit (Edouard Baer, 2016)

Papy fait de la Résistance (Jean-Marie Poiré, 1983)

Paris est toujours Paris (Luciano Emmer, 1951)

Paris je t'aime - *Pigalle, 9e arrondissement* (Richard LaGravenese, 2006)

Paris qui dort - Le Rayon diabolique (René Clair, 1925)

Paris vu par, 20 ans après - *rue Fontaine* (Philippe Garrel, 1984)

Péril en la demeure (Michel Deville, 1985)

Peur sur la ville (Henri Verneuil, 1975)

Pigalle (Karim Dridi, 1994)

Pigalle - Saint-Germain-des-Prés (André Berthomieu, 1950)

Place de l'Opéra (film Lumière / opérateur inconnu, 1896)

Place de l'Opéra (vue disparue de Georges Méliès, 1896)

Police Python 357 (Alain Corneau, 1976)

Pour le maillot jaune (Jean Stelli, 1940)

Qui êtes-vous, Polly Maggoo ? (William Klein, 1966)

Quai des orfèvres (Henri-Georges Clouzot, 1947)

Razzia sur la chnouf (Henri Decoin, 1955)

Ripoux 3 (Claude Zidi, 2003)

Ripoux contre Ripoux (Claude Zidi, 1990)

Rue des Cascades / Un gosse de la butte (Maurice Delbez, 1964)

Rush hour 3 (Brett Ratner, 2007)

Seuls two (Eric Judor et Ramzy Bedia, 2008)

Sois belle et tais-toi (Marc Allégret, 1958)

Stavisky (Alain Resnais, 1974)

Tatie Danielle (Etienne Chatiliez, 1990)

Ténor (Claude Zidi Jr, 2022)

The Tourist (Florian Henckel von Donnersmarck, 2010)

Thérèse Desqueyroux (Franju, 1962)

Tirez sur le pianiste (François Truffaut, 1960)

Touchez pas au grisbi (Jacques Becker, 1954)

Un Américain à Paris (Vincente Minnelli, 1951)

Un flic (Jean-Pierre Melville, 1972)

Un long dimanche de fiançailles (Jean-Pierre Jeunet, 2004)

Un témoin dans la ville (Edouard Molinaro, 1959)

Une fille et des fusils (Claude Lelouch, 1965)

Une jeune fille qui va bien (Sandrine Kiberlain, 2021)

Une visite (François Truffaut, 1954)

Van Gogh (Maurice Pialat, 1991)

Zelig (Woody Allen, 1983)

SÉRIES, FEUILLETONS

Bref.2 (Kyan Khojandi et Bruno Muschio, 2025 - Disney+)

Emily in Paris (Darren Stard, depuis 2020 - Netflix)

Family Business (Igor Gotesman, 2019-2021 - Netflix)

Irma Vep (Olivier Assayas, 2022 - HBO)

L'Âge heureux (créé par Odette Joyeux, réalisé par Philippe Agostini, 1966 - 1e chaîne, ORTF)

L'Opéra (Cécile Ducrocq et Benjamin Adam, 2021-2022 - OCS Max)

La Garçonne (Paolo Barzman, 2020 - Prime video)

Le Bureau des légendes (Éric Rochant, 2015-2020 - Canal+)

Léna, rêve d'étoile (Jill Girling et Lori Mather-Welch, 2018-2020 - Disney Channel France)

Lupin (Georges Kay et François Uzan, depuis 2021 - Netflix)

Paris has fallen (Oded Ruskin, 2024 - Canal+)

Pigalle, la nuit (Hervé Hadmar et Marc Herpoux, 2009 - Canal+)

The Walking Dead : Daryl Dixon (David Zabel, depuis 2023 - AMC)

DOCUMENTAIRES

Blanche Rhapsodie (Claire Ruppli, 2016)

L'Opéra (Jean-Stéphane Bron, 2017)

La Danse, le ballet de l'Opéra de Paris (Frederick Wiseman, 2009)

Le Chantier (Jean-Stéphane Bron, 2025)

Les Garçons de Rollin (Claude Ventura, 2013)

Loin de Pigalle (Claude Ventura, 1978)

Pigalle. Une histoire populaire de Paris (David Dufresne, 2019)

MISE À JOUR 2026

Father Mother Sister Brother (Jim Jarmusch, 2025) – *rues Jean-Baptiste Pigalle, Catherine de la Rochefoucauld, place Juliette Drouet, rue Notre-Dame-de-Lorette*

L'Affaire Bojarski (Jean-Paul Salomé, 2025) – *rues Pierre Fontaine, Fromentin*

Maigret et le mort amoureux (Pascal Bonitzer, 2026) *– La Sauvegarde de l'art français (rue de Douai), Galerie Tarantino (rue Saint-Georges)*

Scènes tournées dans le 9e (films non sortis en salle à ce jour)

Johnny (Cédric Jimenez, tournage en 2026) *– Olympia*

Le Fantôme de l'Opéra (Alexandre Castagnetti, tournage en 2025) – *Palais Garnier*

Nana (Olivier Dahan, tournage en 2026) – *Cité Trévise*

« Peut-être n'est-ce que par une illusion d'optique de l'histoire, fugace comme le dessin de l'ombre par le soleil, que nous avons pu pendant 50 ans croire à l'existence du cinéma ? »
ANDRE BAZIN (1953)

« Le cinéma n'a aucun avenir »
ANTOINE LUMIÈRE (1895)

« L'histoire du cinéma s'inscrit d'une façon précise entre les inventions de deux mécaniques également rudimentaires : le Cinématographe Lumière de 1895-96 et le Magnétoscope de 1965-66 »
ROGER BOUSSINOT (1967)

LE CINÉMA A 130 ANS !

« Il n'y a pas de film. Le cinéma est mort. Il ne peut plus y avoir de film »
GUY DEBORD (1952)

« J'estime que la disparition du cinéma aura lieu vers l'an 2020 et que dans 50 ans environ, il n'y aura plus que la télévision »
JEAN-PIERRE MELVILLE (1970)

« Bientôt, c'en sera fini de tout ça, des HLM, des autos, des villes, des cinémas. Peut-être que quelqu'un de très vieux, un ancêtre, se souviendrait encore, et expliquerait aux jeunes qu'il y avait des cinémas, que c'était des images qui bougeaient, qui parlaient. Et les jeunes ne comprendront pas »
(Alexandre dans *La Maman et la Putain*, JEAN EUSTACHE, 1973)

« Le cinéma est cérébralement mort. La date de la mort du cinéma est le 31 septembre 1983, quand la télécommande s'est répandue dans les salons »
PETER GREENAWAY (1983)

En 2025, le nombre d'entrées dans les salles obscures est estimé à 4,98 milliards dans le monde.

LIVRET RÉALISÉ PAR LE COMITÉ INTERQUARTIERS CINÉMA ET 9E

EN LIEN AVEC LA MAIRIE DU 9E

Conseils de QUARTIER PARIS NEUF

Mairie du NEUF PARIS